

2319

Tp 752m/18

ANNALES DU MUSÉE GUIMET



REVUE
DE
L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. RENÉ DUSSAUD ET PAUL ALPHANDÉRY

AVEC LE CONCOURS DE

MM. E. AMÉLINEAU, A. BARTH, R. BASSET, A. BOUCHÉ-LECLERCQ, J.-B. CHABOT, E. CHAVANNES, E. DE FAYE, G. FOUcart, A. FOUCHER, COMTE GOBLET D'ALVIELLA, I. GOLDZIHNER, H. HUBERT, L. LÉGER, ISRAËL LÉVI, SYLVAIN LÉVI, G. MASPERO, M. MAUSS, A. MEILLET, Ed. MONTET, A. MORET P. OLTRAMARE, F. PICAVET, C. PIEPENBRING, M. REVON, J. TOUTAIN, ETC.

A. J.-REINACH

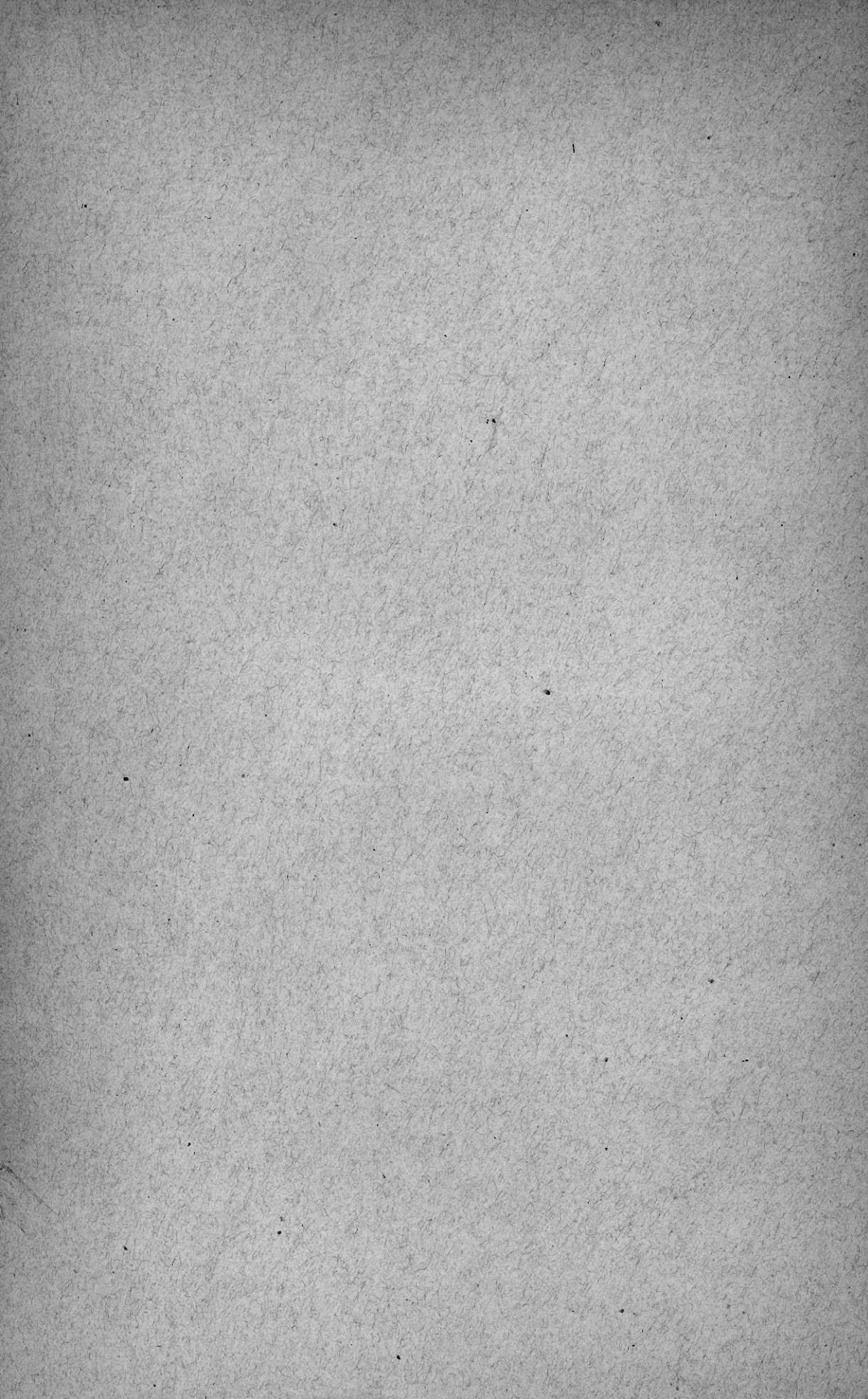
ITANOS ET L' « INVENTIO SCUTI »

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1910

132m/18
Tp





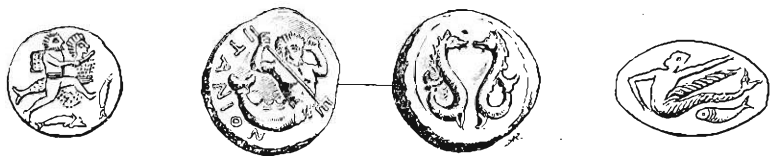


Fig. 1 a, b, c. — Le Triton des monnaies d'Itanos (cf. p. 169, n. 3) et ses prototypes égéens (cf. p. 171, n. 4).



ITANOS ET L' « INVENTIO SCUTI ».

ÉTUDES SUR L'HOPLOLATRIE PRIMITIVE EN GRÈCE

I

L'origine samnite du *scutum* paraît avoir été généralement admise dans l'antiquité. Salluste, reflétant sans doute l'opinion des érudits de son temps, fait dire à César que les Romains ont emprunté aux Samnites leurs *arma et tela militaria*¹. Que le bouclier doive être compris au premier rang de ces *arma*, il n'est pas seulement permis de le conclure des nombreux passages² où l'arme défensive par excellence est désignée sous ce nom d'*arma* que les anciens ne rapprochaient pas d'*armus* mais d'*arcere*. Un exercice d'école des premiers temps de l'Empire dont un fragment mis sous le nom de Caecilius a été retrouvé dans un manuscrit du Vatican³, prête à Fabius Kaeso, plus explicite encore, l'allégation que Salluste met dans la bouche de César : le *scutum* samnite n'est pas arme nationale à Rome, aurait dit, vers 265, le frère du vainqueur des Samnites, Fabius Maximus Rullianus ; ce n'est qu'au cours des

1) *Catilina*, 51, 38. Sur *arma* rapproché d'*armus* (omoplate, haut du bras), cf. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, IV, 82.

2) *Liv.*, I, 42; XXVI, 34; *Caes.*, *B. Civ.*, III, 44; *Flor.*, I, 18; *Virg.*, *Æn.* X, 841, XI, 196; *Ovid.*, *Mét.*, XI, 382; *Lucan.*, I, 398, 420, VI, 529, etc.

3) Publié par Henri d'Arnim, *Hermes*, 1892, p. 125 ; inséré par E. Ofenloch dans ses *Fragmenta Cæciliæ Culactini* (Teubner, 1907), p. 220. Les faits historiques auxquels il est fait allusion dans ce fragment paraissent remonter, à travers Tite Live, à Fabius Pictor qui a pu connaître des témoins des guerres samnites.

longues guerres du Samnium que les Romains ont commencé à se servir des *scuta* et des *pila* de leurs adversaires¹. *Fas est hab oste doceri*. C'est, en effet, après la première guerre samnite, que Tite-Live place la substitution du *scutum* au *clipeus*² et c'est probablement à un des livres perdus de la 3^e décade que l'auteur de la *chreia* du Vatican avait emprunté les dires de son Kaeso. Peut-être, est-ce à la même source qu'Athénée puisait lorsqu'on le voit affirmer que les Romains ont appris des Samnites l'usage du *scutum*³, et cette tradition des grands historiens de Rome se perpétue jusqu'au dernier de ses beaux esprits, Symmaque, qui répète encore vers 385 : *arma a Samnitibus... sumpseramus*⁴.

Selon toute apparence, une opinion aussi répandue n'avait pu manquer de se trouver confirmée par Varron, la plus haute autorité des Romains en matière d'antiquités nationales, *in libris de Vita Populi Romani in quibus docet quid a quaque traxerint gente per imitationem*⁵. Ses recherches, bor-

1) Οὐκ ἦν ὁ Σαυνιτικὸς ἡμῖν θυρεὸς πάτριος... ἀλλὰ Σαυνίταις καταστάνας εἰς πόλεμον καὶ τοῖς ἐκείνων θυρεοῖς καὶ ὕσσοις ὀπλισθέντες. Pour ce qui concerne le *pilum*, à l'introduction duquel celle du *scutum* se trouve ainsi liée, je me permets de renvoyer à mon mémoire sur l'*Origine du Pilum* (*Rev. archéol.*, 1907-8), où je crois avoir établi que le *pilum* et le *scutum*, introduits à Rome dès la fin du III^e siècle, devinrent, à la suite des guerres de Pyrrhus, les armes régulières de la légion manipulaire.

2) Liv., VIII, 8, 3. Dans le même passage à la bataille du Véséris (340), il montre les triaires, qui paraissent avoir reçu les premiers l'armement samnite, *scuto innixi*. Jusqu'à cette date Tite-Live évite de placer le *scutum* entre les mains des Romains (excepté les passages comme I, 43 où il faut voir dans le *scutum* des 2^e et 3^e classes — θυρεὸς de Denys (IV, 4) — le primitif *ancile* latino-sabin); au contraire, il décrit à plusieurs reprises dans les rangs samnites (cf. surtout IX, 40; X, 38-9) ce *scutum* qui apparaît comme l'arme caractéristique des guerriers sabelliens auxiliaires de Pyrrhus (*Plutarch., Pyrrh.*, 16; *Dion., Ant.*, XX, 1) comme des Romains ou des Samnites de Paul-Émile (*Plut., Æm.*, 20; Liv., XLIV, 33). Parmi les documents archéologiques qui permettent de contrôler ces textes, la frise du Monument de Paul-Émile à Delphes est étudiée à ce point de vue dans mon article sur *Delphes et les Bastarnes*, dans le *Bull. de Corr. Hell.* de 1910.

3) Ath., VI, p. 273 (c. 103) : καὶ παρὰ Σαυνιτῶν δὲ ἔμαθον θυρεοῦ χρῆσιν.

4) Symm., *Epist.*, III, 14 (p. 73 de l'édition Seeck).

5) Servius, *ad Æn.*, VIII, 176. J'ai réuni, dans le travail cité (*R. arch.*, 1907,

nées aux institutions de Rome, ne suffirent bientôt plus aux Romains de l'Empire. Il fallait, pour leur plaire, qu'on attachât, à chaque invention, de quelque origine qu'elle fût, un nom particulier et qu'il n'y eût pas de trouvaille, des travaux du labour au jeu de l'oie, dont on ne pût leur décliner l'auteur. C'est pour contenter cette véritable manie que, dans son curieux septième livre, Pline résume, selon le goût de ses contemporains, les données de ces *Catalogae Heurematum* que les Grecs, depuis Aristote, s'occupaient à établir¹. Saisissant avec empressement cette occasion pour humilier leurs vainqueurs, les *Graeculi* paraissent s'être fait un plaisir de ne laisser à aucun Italien le bénéfice d'une invention, si insignifiante fût-elle. Il en fut de même alors des légendes de Rome; et je crains fort que la plupart des fables grecques connues seulement par des auteurs de cette époque, où M. Pais voit les prototypes des légendes romaines, n'aient été inventées ou transformées par Alexander Polyhistor et ses émules pour attester l'origine hellénique de tout ce dont les Romains se faisaient gloire.

Le patriotisme romain de Pline ne pouvait s'accommoder d'une pareille tendance. Aussi le voit-on s'efforcer à introduire dans son catalogue, en s'autorisant des recherches de Varron², sinon des Romains de pure lignée, du moins certains de ces éponymes étrusques ou italiotes, héroïsés à la mode grecque : Tyrrhenus qui aurait inventé le *pilum* et les javelots

II, p. 140 et 154) les indices qui portent à ranger Varron parmi les partisans de l'origine samnite du *scutum* et du *pilum*.

1) M. Kremmer, *De Catalogis heurematum*, Leipzig, 1890 et Wendling, *De Pepto Aristotelico quaestiones selectae*, Strasbourg, 1891. Depuis ces deux dissertations où l'on ne trouve rien sur la question de l'*inventio scuti*, on peut mentionner le travail de S. Reinach sur l'*Inventio Ancorae* (*Cultes, Mythes et Religions*, II, p. 250) et l'étude du même auteur sur la découverte de l'étain prêtée à Midas comme celle de l'ancre (*L'Anthropologie*, 1899; *Cultes*, III, 322). L'invention du fer d'après le proverbe *Κελμὶς ἐν σιδηρῷ* a fait l'objet de notes de P. Roussel, *R. de Philologie*, 1905, p. 292 et de H. Grégoire, *ibid.*, 1908, p. 192.

2) Varron paraît s'en être occupé in *Admirandis* (Arnobe, *Adv. Nat.*, VI, 3); cf. Wendling, *Hermes*, 1893, p. 349.

légers; Pisaeus, son fils, les armes de chasse, la trompette et les éperons de navire; Aulétès, fils de Mantô, fondateur de Pérouse, la flûte, aussi nationale en Étrurie que la trompette.

Parfois, tout en conservant le nom de l'inventeur grec, on tenta de le transformer en héros indigène au prix des plus étranges compromis. *L'inventio scuti* va nous fournir un exemple instructif de cette méthode.

II

Que ce soit oubli de Pline ou étourderie d'un de ses copistes, toujours est-il que la découverte du *scutum* ne se trouve nulle part mentionnée dans son œuvre. Heureusement, les sources auxquelles il a puisé furent-elles largement mises à contribution par les Apologistes chrétiens. Profitant des divergences des heurématologues, il leur fut facile de se forger, grâce à elles, une arme à double tranchant contre l'orgueil des maîtres de l'*orbis romanus* : non seulement, proclament les Apologistes, toutes les inventions dont la civilisation romaine est si fière sont dues à des étrangers, Grecs, Asiatiques, Barbares, mais l'incertitude qui enveloppe toujours ces questions d'origine permet de diminuer les titres des divers personnages assignés à chaque invention pour en reporter toute la gloire au dieu de la Genèse. Aussi, dès le *Discours aux Grecs*¹, voit-on les Apologistes aiguïser cette arme pour les besoins de leur cause. Développant, quarante ans après, cette liste des inventions, Clément d'Alexandrie caractérise ainsi celle du bouclier : "Ἰταλόν τε, Σαυνίτης ὄψτος ἦν, πρῶτον θυρεὸν κατασκευάσαι", ce que répète littéralement, un siècle plus tard, Eusèbe dans sa *Praeparatio Evangelica* (X, 6, 15). Comme on ne connaît aucun Samnite du nom d'Ianos,

1) Cf. A. Puech, *Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatién* (Paris, 1903), p. 38. Avec Funk et Bardenhewer je descendrais au moins jusqu'en 165 la date de la composition des Discours que Puech, avec Kukula, place en 171/2.

2) *Stromata*, I, 75. Cf. les notes des éditions Migne, Dindorf, Gaisford et Siähhlin (1906). Sur les sources des *Stromata*, cf. Gabrielson, *Ueber die Quellen des*

les rares éditeurs qui se sont occupés de ce texte ont mis en avant deux systèmes pour en résoudre l'énigme : ou bien

Clemens Alexandrinus (Upsal, 1906), et mon c.-r. de la *Rev. Et. gr.*, 1908, 223. Gabrielson, ainsi que Kremmer, me paraît attacher trop d'importance à tous les noms que Clément cite comme sources en tête de son chapitre : Aristote, Théophraste, Straton, Antiphanès, Philodémos, Aristodémos, etc., noms qu'on retrouve dans le chapitre correspondant de Pline. Pour toutes les *inventiones* dont on peut montrer qu'elle ressortent à la tradition d'Aristote, on peut admettre qu'il connut, directement ou indirectement, le *Περὶ Ἑυρημάτων* où Straton de Lampsaque, pour répondre à un ouvrage semblable d'Éphore, résuma les recherches des péripatéticiens à ce sujet. S'opposant à Éphore, qui paraît avoir repris contre Aristote le système des Hécatée et des Hellanicus (qui attribuait toutes les grandes inventions aux Orientaux, Phrygiens, Lydiens, Perses et surtout Égyptiens), Straton n'a guère dû revendiquer pour les Italiens les inventions dont il essayait d'enlever la gloire aux Asiatiques pour la donner aux seuls Grecs : ce n'est donc pas chez lui que Clément aura vu que Tyrhénius a inventé l'haruspicine, les Étrusques la trompette, les Siciliens la phorminx et un Samnite le bouclier. La tendance à attribuer à des Italiens leur part dans les *heurémata* ne doit guère remonter au delà de l'époque où les savants grecs, amenés à Rome de gré ou de force, durent y donner un enseignement qui n'offusquât pas trop la vanité de leurs vainqueurs. Telle fut sans doute la tendance de cet Aristodémos de Nysa, philosophe stoïcien qui professait à Rhodes dans la chaire de son beau-père Posidonios quand Pompée l'amena à Rome pour y être, de 65 à 55 environ, le précepteur de ses fils : ce savant complaisant, qui aurait prétendu qu'Homère était d'origine romaine et que citait déjà Varron (*De ling. lat.*, X, 74, 201 ; cf. Susemihl, *Alexandrinische Litteratur*, II, 183), a pu être le premier à faire jouer un rôle aux Italiens dans son *Περὶ Ἑυρημάτων* auquel Clément fait allusion. Tel put être aussi le but des *Thumasia* de son contemporain Alexander Polyhistor, qui fut, à Rome où Sylla lui donna le droit de cité en 81, le précepteur des enfants de Corn. Lentulus et le maître d'Hygin, jeune Alexandrin amené à Rome en 47 par César. Or, on sait que les *Fabulae* d'Hygin, qu'on trouve largement mises à contribution de Pline à Cassiodore, paraissent avoir eu à l'époque de Clément d'Alexandrie un si grand succès que le rhéteur Dosithéos les traduisit en grec en 207. Bien qu'il ne nous soit parvenu qu'un résumé très fautif de son ouvrage, il suffit à faire connaître l'effort qu'y tentait Hygin pour donner, dans l'origine des institutions, leur place aux Italiens : si OEnomaos avait inventé les courses de chevaux, Romulus les avait introduites en Italie ; si Cadmus et Europe avaient importé les lettres de Phénicie, l'Arcadien Évandrie et Carmenta les avaient adaptées à la langue latine ; si Belus, devenu fils de Neptune, avait inventé le combat à l'épée, Bellone inventait le javelot et Tyrhenus, Argien d'origine, la trompette ; l'invention des tours passait des Tirynthiens aux Thyrséniens, etc. Ainsi, s'il fallait choisir entre les auteurs nommés par Clément d'Alexandrie, celui à qui a pu être empruntée l'histoire du Samnite Itanos, ce n'est pas à Skamon de Mytilène, dont le *Περὶ Ἑυρημάτων* résumait sans doute les doc-

considérer l'incidente Σκυλιτης οὔτος ἦν comme une glose et la rejeter comme telle ; ou bien corriger Ἴτανος soit en Ἴταλος soit en Τρίπανος. Varron, dans son traité *De prodigiosorum virorum fortitudine*, avait consacré, en effet, à ce Tritanus un article dont Pline¹ et Solin² nous ont conservé la substance. Il y aurait eu deux Tritanus, le père et le fils, également célèbres pour leur force, force d'autant plus extraordinaire que leur musculature de fer se cachait dans un corps de médiocre apparence. Le père aurait été un gladiateur appartenant à la classe des *Samnites* ; le fils un soldat de Pompée, bientôt légendaire pour avoir — *inermi dextra*, — terrassé un ennemi en armes et l'avoir ramené prisonnier — *digito uno in castra imperatoris sui*. C'est à ce dernier apparemment que pensent Phèdre dans sa fable *Pompeius et Miles*³ et Vopiscus⁴, deux siè-

trines de son père Hellanicus, que je la rapporterais avec C. Müller (*Fragm. Hist. Gr.*, IV, 490), mais à l'ouvrage de même nom d'Aristodémos de Nysa.

1) *Hist. Nat.*, VII, 20 (81) :... *Tritanum in gladiatorio ludo Samnitium armatura celerem filiumque ejus, militem Magni Pompeii*.

2) *Her. Memor.*, p. 19 (éd. Mommsen) : *Tritanum gladiatorem natura Samnitum fuisse... ejus filium militem Cn. Pompeii...*

3) *Fabulae*, 113 (éd. Havet). M. Havet voit dans ce soldat *vinaedus habitu sed Mars viribus* une allusion à Chéréa.

4) Vopiscus, *Firmus*, 4, 2. Je ne crois pas qu'on puisse rapporter à l'un ou l'autre des deux Tritanus le fragment de Lucilius conservé par Cicéron dans le *De Finibus*, I, 3, 8 (Lucilius, *Incerta* 27 éd. Müller; *Sat.*, II, 90 éd. Marx) où le satirique reproche à Albucius de préférer être appelé Grec... *quam Romanum atque Sabinum | municipem Ponti Tritani, centurionum | praeclarorum hominum ac primorum signiferumque*. On peut comprendre à la rigueur qu'un Samnite soit dit Sabin ; les exemples d'une semblable méprise abondent et j'ai montré ailleurs (*Rev. archéol.*, 1907, I, p. 426 ; II, p. 128 et 193) que, lorsque Properce IV, 4, 11) parle de *pila sabina*, Denys (II, 43) de *saunia* et Plutarque (*Rom.*, 21) de *thurœoi* des Sabins, il n'y faut voir qu'autant de confusions entre sabin et samnite, confusion que légitimait en une certaine mesure l'étymologie qui montrait dans *Sabelli* un diminutif de *Sabini*. D'ailleurs, si Pontius est un gentilice d'origine samnite et si le suffixe *ano* de Tritanus n'est pas moins caractéristique, ni Solin, ni Pline ne disent que Tritanus fût Samnite, mais qu'il appartenait à la classe des gladiateurs de ce nom. Enfin, comment comprendre que Lucilius, oncle maternel de Pompée, mort en 102, aurait parlé vers 120-115 d'un centurion de Pompée qui ne fut pas général en chef avant 75 ? On ne saurait supposer que Tritanus le père ait été centurion en même temps que gladiateur ni même gladiateur célèbre après avoir été centurion et *signifer*. Aussi

cles plus tard, quand il achève son portrait de l'usurpateur Firmus en disant que sa force était telle *ita ut Tritanum vinceret cujus Varro meminit*. Ainsi, les deux Tritanus paraissent avoir été bientôt confondus en un seul personnage plus ou moins fabuleux dont on fit un Milon de Crotona romain. Sans doute, avait-on conservé un vague souvenir de la réputation dont l'un d'eux avait dû jouir parmi ces gladiateurs qui avaient gardé le nom de *Samnites* depuis que les Capouans avaient fait combattre leurs prisonniers de guerre équipés avec les dépouilles des Samnites que les Romains leur avaient abandonnées en 308. Sans doute, le *scutum* était-il la partie la plus caractéristique de l'armement de ces Samnites et l'on a vu que les érudits du temps de Varron n'ignoraient pas que les Romains leur eussent emprunté ce bouclier. Mais, alors que l'introduction du *scutum* à Rome, au début du III^e siècle, était notoire, qui admettra qu'on ait pu la faire descendre, avec ce Tritanus, jusqu'au I^{er} siècle de notre ère? Alors que toutes les autres inventions sont mises sous le nom de personnages divins ou héroïques, que celle du *pilum* notamment, dont on savait l'introduction liée à celle du *scutum*, est prêtée à Tyrrhenus, comment croire qu'on ait fait exception en faveur de ce gladiateur samnite? Ce gladiateur n'appartient-il pas à la même époque que les *Heurémata* d'Aristodémos de Nysa et les *Thaumasias* d'Alexander Polyhistor auxquels il semble qu'on doive faire remonter l'introduction de héros et demi-dieux Italiens dans les catalogues d'inventeurs, et comment supposer qu'ils aient choisi pour le *scutum* le nom d'un pareil contemporain? Comment s'expliquer enfin, que Clément d'Alexandrie, qui aurait trouvé Tritanus dans sa

vaudrait-il mieux préférer une des nombreuses variantes du nom du concitoyen d'Albucius, *Tritannii*, *Titunnii*, *Tivanii*, *Titani*, etc., étudiées par M. Havet (*Revue de Philologie*, 1898, p. 176). On n'a choisi la leçon *Tritani* que parce qu'on a voulu l'identifier avec le centurion de Pompée. Ce Pontius pourrait être, par exemple, ce soldat du 2^e Scipion dont la fidélité à son chef paraît être devenue proverbiale (Macrobe, *Sat.* III, 16, 3) et que Lucilius put connaître à Numance (Cichorius, *Unters. zu Lucilius*, 1908, 248, distingue Pontius, le soldat de Scipion, d'un Tritanus inconnu).

source, l'aît délibérément transformé en Itanos, tout en continuant à le qualifier de Samnite ?

Itanos serait-il une erreur pour Italos ? Cela s'expliquerait mieux au point de vue paléographique, mais Italus, auquel on a attribué la transformation des OEnotriens de pasteurs en agriculteurs, la rédaction de leurs premières lois et l'institution des repas en commun¹, paraît un héros essentiellement pacifique et rien ne laisse entrevoir pourquoi l'on aurait fait de lui l'inventeur d'un bouclier qui n'était celui que d'une partie de la population italienne. Ainsi, l'on ne saurait comprendre ni pourquoi Italus ou Tritanus auraient passé pour les inventeurs du *scutum* ni comment Clément aurait adopté une pareille tradition en altérant plus ou moins profondément le nom du personnage. Faut-il donc adopter l'hypothèse de la glose ? Je le crois, mais non pas au sens où on l'entend d'ordinaire. Elle ne proviendrait pas de l'erreur de quelque copiste, erreur qu'il faudrait placer en plein iv^e siècle puisque Eusèbe la répète ; mais elle reproduirait une addition faite à dessein par l'une des sources de Clément. Ce serait un de ces compromis dont nous avons parlé : la tradition romaine affirmait l'origine samnite du *scutum* alors que les heurématologues grecs revendiquaient le *thuréos* pour leur Itanos. Afin de concilier les deux données, on se serait contenté de qualifier Itanos de Samnite. Cette habile incidente sauvegardait ainsi les susceptibilités romaines, tout en ne violant pas le *catalogue* grec qu'elle paraissait seulement préciser ou rectifier ; peut-être même une certaine ressemblance avec le nom de l'éponyme de l'Italie et le souvenir, devenu proverbial, de Tritanus prê-

1) Cf. *Fragm. Hist. Graec.*, II, 179. En proposant de corriger Itanos en Italos, Kremmer, *op. cit.*, p. 33, remarque qu'en aucune façon on ne saurait admettre Tritanos, ce qui serait contraire à l'ordre alphabétique dont il a montré (ainsi que Wendling, *op. cit.*, p. 5), les traces dans le catalogue de Clément. D'ailleurs, si le souvenir de Tritanus paraît s'être conservé en Occident de façon proverbiale jusqu'au iiii^e siècle, il ne semble pas avoir pénétré même dans le monde grec ; ainsi, il n'en est fait nulle mention dans le traité *Περὶ Γυμναστικῆς* ; où, vers 220, Philostratos passe en revue tous les lutteurs célèbres (Cf. Jüthner, *Wiener Akad.-Sitz. Ber.*, 1902, p. 10).

tèrent-ils quelque vraisemblance à la combinaison. En tout cas, pour qu'elle fût possible, il fallait qu'on eût bien oublié quel était cet Itanos et qu'on ne se rappelât ni la nature de ce personnage, ni les raisons qui ont pu lui faire attribuer l'*inventio scuti*. Tel est le double problème que nous nous proposons d'éclaircir.

III

L'histoire ne connaît aucune personnalité répondant au nom d'Itanos, mais la fondation de la ville crétoise de ce nom était attribuée à un héros éponyme, Itanos fils de Phoinix¹. Ceux qui veulent voir, partout où les mythographes anciens placent Phoinix et ses fils, la trace d'un établissement phénicien, n'ont pas manqué de revendiquer comme tel Itanos, placée à la pointe même où la Crète avance le plus vers l'Orient². A cette position privilégiée pour une colonie phénicienne, venait s'ajouter l'anecdote qui montre, dès le VII^e siècle, les marins d'Itanos poussant jusqu'en Libye à la recherche de cette pourpre dont on attribue la découverte au Melkarth de Tyr; enfin, de 450 à 350, les monnaies d'Itanos représentent une divinité à queue de poisson³, semblable au Dagon ou à la Derkêtô d'Askalon ou d'Arados, de Gaza ou de Joppé (fig. 1 b).

1) Stéphane de Byzance : "Ιτανος πόλις ἐν Κρήτῃ ἀπὸ Ἰτάνου Φοίνικος ἢ τῶν Κουρήτων ἐνὸς μυθώδους.

2) Movers, *Die Phoenizier*, II, 2, p. 256; Baudissin, *Studien z. semitischen Relig.*, I, p. 273; II, p. 177; V. Bérard, *De l'origine des cultes arcadiens*, p. 30, 99, 229; Duncker, *Gesch. d. Alterthums*, VI, p. 260; Busolt, *Griech. Gesch.*, I, p. 266; Ed. Meyer, *Gesch. d. Alterthums*, II, p. 145; Maspero, *Hist. des Peuples de l'Orient*, I, p. 203. Olshausen (*Rhein. Mus.*, 1853, p. 321; *Monatsber. d. Berl. Ak.*, 1879, p. 568) a voulu rapprocher Tan et I-tan-os de Tanis-Tanit. P. Orsi (*Museo Italiano*, II, p. 896) et O. Gruppe (*Griech. Mythologie*, p. 76), d'après Bochart, lui donnent le sens de durable, impérissable, supposant un Baal-Etân dérivé de l'Etana-Itana qui, dans le ciel chaldéen, paraît entreprendre la double tentative d'un Bellérophon et d'un Prométhée (cf. Lagrange, *Etudes sur les religions sem.*, p. 388; Hüsing, *Archiv f. Religionswiss.*, 1903, p. 178; Lehmann-Haupt, *Festschrift Noeldeke*, 1907, p. 1000).

3) Cf. Head, *H. N.*, 398; Svoronos, *Numismatique de la Crète*, I, pl. XVIII-XIX, p. 201; *Bull. Corr. Hell.*, 1894, p. 121; *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1893, p. 160.

Mais, ni le trident que brandit ni la conque dont sonne le dieu-poisson d'Ianos ne se retrouvent sur les pièces des villes phéniciennes, tandis que ce sont les emblèmes ordinaires des dieux marins de la Grèce, tritons et *halioi gérôntes*, vieillards de la mer, surtout de Glaukos. Devenu fils de Minos en Crète, Glaukos y venait de l'Euripe où il était descendu du golfe Pagasétique avec le Triton de Tanagra et le Dionysos Pélagios d'Eleuthérai¹. A Anthédon même, Glaukos présida à l'exploitation de la pourpre et protège, avec l'Apollon Delphinios d'Erétrie, les pêcheurs de Skiôné et les pêcheries de la côte d'Eubée, dont Aristote et Dicéarque vantent déjà le *murex*². Comme Glaukos est venu de Pagasai et de Potniai à Anthédon, l'Ogygien Phoinix est venu d'Orménion à Eléon en Béotie³. C'est lui, bien plutôt que le Phoinix de Phénicie, qu'il faut reconnaître dans le héros Phoinix que Dréros en Crète atteste avec Amphion parmi ses divinités poliades⁴, et qui, éponyme lui-même de la ville crétoise de Phoinix, passe pour le frère de Kadmos, pour le père des déesses thessalo-crétoises Europé et Karmè et des éponymes

V. Bérard, *op. cit.* prenant *tan* pour le radical d'I tan-os, le rapproche de Tan-Zan, le Zeus crétois, et des noms de lieu Ténédos, Ténéa, Ténos.

1) Sur Glaukos, cf. Gaedecken, *Glaukos der Meer-gott*, 1859. Sur Dionysos Pélagios, Halieus, Delphinios, Mélanagis, cf. Maass, *Hermes*, 1888, p. 70 et *Goett. Gel. Anz.*, 1889, p. 807; K. Tümpel, *Philologus*, 1889, p. 681.

2) Aristote, *Hist. an.*, V, 15, 3; Dicéarque, 24; Athénée, III, p. 88 F; Philostrate, *Vita Apoll.*, I, 24, 2.

3) Phoinix, rattaché par Ogygos et Kadmos, aux mythes de la Béotie, y a laissé des traces nombreuses : au *Phoinikion oros* d'Onchestos, à la source Phoiniké de Tanagra etc.; c'est de là qu'il serait allé en Crète devenir le père ou le fils d'Europe, comme paraît l'avoir établi, après K. O. Müller (*Orchomenos*⁵, p. 113, 462), H. D. Müller, *Mythol. d. griech. Stämme*, I, p. 236. Au moins est-ce là le système que je crois devoir suivre dans ces pages, avec Crusius dans son *Kadmos* et Studniczka dans sa *Kyréné*, contrairement à Gruppe. Celui-ci voudrait reconnaître dans ces analogies autant de traces d'une influence qu'aurait exercée sur le Nord-Est de la Grèce, une Crète, qui, selon l'ancienne théorie, devrait Phoinix, Kadmos, Europa etc. à la Phénicie. La théorie de l'influence phénicienne en Crète vient d'être reprise par E. Assmann, *Zur Vorgeschichte von Kreta*, *Philologus*, 1903, 165-95; cf. ci-après, p. 246.

4) Traité entre Dréros et Knossos, vers 230 (Dittenberger, *Sylloge*³, 463, Cauet, *Delectus*², 121).

de Thasos, de Cythère, d'Astypalaia, de Membliaros-Anaphè et de Membliaros-Mélos¹. Des noms qui portent la même terminaison se retrouvent dans la Grèce du N.-E. comme en Crète : ici, les éponymes des *Graïkes*, *Thraïkes*, *Aithikes* etc. ; là, *Perdix*, fille de Daïdalos, à qui était attribuée l'invention de la scie².

Si même à Itanos, comme dans certaines des îles où il passe pour père des héros éponymes, Phoinix n'a été introduit que tardivement dans la légende de fondation, parce que le Triton de la ville crétoise semblait aux mythographes grecs devoir son origine aux dieux-poissons du panthéon phénicien, on ne saurait oublier aujourd'hui que le culte du poisson a pu venir de Crète dans les pays philistins, avec tant d'autres éléments de leur civilisation, dès le milieu du 3^e millénaire³. Du moins, les gemmes minoennes⁴ amènent-elles à croire

1) Pour la discussion des textes relatifs aux colonies des fils de Phoinix, on peut renvoyer à A. Enmann, *Kypros und der Ursprung des Aphroditekultus* (Saint-Petersbourg, 1887), p. 7. On pourrait penser également à faire venir ce Phoinix de la Phoiniké de Carie ou de Cilicie (cf. Dümmler, *Rhein. Mus.*, 1887, 139; Isid Lévy, *R. de Philol.*, 1905, 309) vers laquelle Itanos s'avance, par le pont de Kasos, Karpathos et Rhodes, bien plutôt que vers la Phénicie syrienne. Comme il existe, d'autre part, un roi fabuleux des Dolopes du nom de Phoinix, on peut placer l'introduction de ce héros en Crète lors de l'arrivée des Achéens (cf. W. Aly, *Das Kretische Apollonkultus*, 1908, p. 52).

2) Cette invention, due à l'imitation du poisson-scie, est attribuée à Perdix par Ovide, *Met.*, VIII, 244; Lactance, *ad Ov.*, VIII, 3; Servius, *ad Æn.*, VI, 14; *Georg.* I, 143; Hygin, *Fab.*, 19 et 39; Isidore, *Orig.*, XIX, 19, 9. D'autres auteurs l'assignent à Talos qui est, pour toutes les inventions où le bronze joue un rôle, une sorte de doublet de Daïdalos et des Kourètes (Diodore, IV, 76, 5; Apollodore, III, 15, 9, 1; Pausanias, I, 21, 6; 25, 5). Quant à la terminaison *fix*, Unger (*Philologus*, 1836, p. 25 et 8^e supplément, p. 693) l'a rapprochée ingénieusement du latin *vicus* et du grec *κίχος*.

3) Pour les découvertes archéologiques qui paraissent condamner définitivement cette théorie du courant sémitique qui aurait remonté de Crète dans le Nord de la Grèce, cf. surtout les bulletins de M. Dussaud dans la *Revue de l'École d'Anthropologie*, 1908-9.

4) Cf. Furtwaengler, *Antika Gemmen*, II, 44, III, 31, V, 30 (= Perrot, VI, fig. 432, 16 et notre fig. 1 a : (stéatite insulaire), V, 32 (noire fig. 1 c : stéatite de Mélos); A. J. Evans, *Journ. Hell. Stud.*, 1895, p. 295, 339. Des poissons persistent sur les monnaies de Koressia et de Priansos (*British Museum, Crete*, p. 73, 04). Dans son mémoire sur l'*Animal worship in the Mycenaean age* (*Journ. Hell.*

que, dans la religion zoôlatrique de la Crète primitive, les poissons ne jouèrent pas un moins grand rôle que le coq, le taureau ou la chèvre : le Triton d'Itanos a pu servir de prototype à l'Atargatis de Gaza bien plutôt qu'il n'a subi son action. Sous l'influence, peut-être, des envahisseurs venus du pays de Glaukos, les Achéens, ce Triton s'est anthropomorphisé à demi, comme le taureau, le cerf ou le sanglier devinrent le *Minotauros*, le *Minélaphos*, le *Minokapros*, comme le coq divin est devenu Zeus Welchanios et comme la chèvre nourricière du bouquetin Aigiochos est devenue la nymphe Amalthée, comme le Triton de Knossos s'est transformé en Athéna Tritô. Tritô, Tritônia ou Tritôgénéia, venue du Nord-Est de la Grèce comme la Tritônia d'Alalkoménai, cette Athéna amena avec elle Apollon Delphinios et Inô-Leukothéa. Les deux déesses marines ne tardèrent pas à se confondre avec la vierge crétoise du filet, Britomartis-Diktynna. Comme l'Apollon Delphinios de Knossos guida les Crétois jusqu'à Delphes, Korôbios d'Itanos montra le chemin de la Libye aux Minyens d'Iolkos et de Lemnos établis à Théra. Cette légende, l'un des plus curieux de tous les récits fabuleux qui entourent la fondation de Cyrène, pourra peut-être jeter quelque lumière sur le caractère du dieu-poisson d'Itanos¹.

On sait comment, pressés par les ordres d'Apollon, les Minyens de Théra se décident à envoyer en Libye une colonie dirigée par l'Euphamide Baltos. Sa mère, Phronimé, fille du roi

Studies, 1894, 80-170), M. A. B. Cook ne s'est pas occupé des poissons, bien que K. Tümpel (*Philologus*, 1892, p. 335 et *Festschrift Overbeck*, 1893, 145) ait essayé de distinguer le poisson néfaste, *kéteus* ou *phôkeus*, du poisson favorable aux mortels, *pompilos*, *nautilus* et dauphin.

1) Ce récit qui fait partie de la légende de la fondation de Cyrène que rapporte Hérodote, IV, 150-4 (cf. sur la composition de son chapitre, E. Mollmann, *Herodots Darstellung d. Gesch. von Kyrene*, Königsberg, 1889) a été étudié dans son ensemble par F. Studniczka (*Kyrene*, Leipzig, 1890) qui a démontré d'une façon qui dispense d'y revenir la thèse de l'origine minyenne — à l'époque où les Minyens s'étendaient du golfe Pagasétique à l'Europe — des migrations qui ont amené la fondation de Cyrène et des personnages légendaires qui s'y rapportent. C'est en parlant de cette thèse que nous essaierons de préciser ce qui se rapporte à Korôbios d'Itanos.

crétois Etéarchos, livrée par son père à Thémison de Théra pour qu'il la jette à la mer, aurait été attachée par un câble à la proue du vaisseau parti d'Axos : n'est-ce pas là encore le souvenir d'une divinité marine de Crète guidant ses fidèles ? N'est-ce pas le poisson, qui, avant que l'avant du bateau ne prenne sa forme, est représenté, sur les vases mycéniens de Syros¹, attaché à la proue par un câble pour mieux l'attacher à la fortune du vaisseau ? Ainsi s'expliquent les légendes d'Apollon guidant, sous la forme d'un dauphin, les Crétois de Knossos à Delphes, de Phronimé guidant ceux d'Axos, de Korôbios guidant ceux d'Itanos. Quand, en effet, Battos ignorant la route de Libye, il fallut envoyer en Crète pour chercher le pilote qui pourrait montrer le chemin de cette terre lointaine, c'est à Itanos qu'on le trouva dans la personne du pêcheur de pourpre Korôbios qu'une tempête avait jadis jeté sur l'île de Platéa. Il y conduisit un premier navire qui retourna chercher le reste des émigrants après avoir laissé Korôbios à terre, seul, avec des vivres pour quelques mois. Mais le retour tarde tant, que Korôbios est sur le point de mourir de faim quand aborde dans l'île le bâtiment de Kolaios qui, se rendant de Samos en Égypte, a été dérivé par les vents vers l'Ouest.

On a depuis longtemps reconnu, dans le récit que je viens de résumer, des éléments légendaires : sans doute, il suffit de regarder une carte pour comprendre pourquoi ce sont des Crétois qui devaient précéder et guider les gens de Théra en Libye et comment les marchands de Samos ont dû toucher à Cyrène avant d'aborder en Espagne ; sans doute, l'histoire des découvertes modernes montre que le hasard des naufrages a fait reconnaître bien des terres et qu'une rencontre, comme celle même de Korôbios et de Kolaios, n'a rien d'impossible. Mais la grande amitié, unissant Cyrène à Samos,

1) Je suis heureux de voir M. Déchelette (*Rev. arch.*, 1909, I, 327) rapprocher de son côté les vases de Syra et la légende d'Apollon Delphinios bien que je ne vois dans le mythe rien de solaire. Je compte reprendre ailleurs l'étude des légendes relatives aux premières navigations crétoises.

qui amenait à placer un Samos ou Sésamos parmi les fondateurs de Cyrène et qui conduisait Arkésilas III, puis Arkésilas IV à se réfugier à Samos, ces *φιλαί μεγάλοι* devaient tendre à mêler plus étroitement encore les Samiens à la colonisation de Cyrène. Peut-on admettre d'ailleurs, que Korôbios ait été abandonné, seul, sur son île¹, et cette île, déserte et stérile, ne fait-elle pas pendant en quelque sorte aux paradis libyens des Lôtophages, des Hespérides ou de Kalypsô? Pourquoi Korôbios aurait-il choisi, pour y débarquer les colons des *deux* vaisseaux de Théra, une île si pauvre qu'il leur fallut, après *deux* ans de séjour, avoir de nouveau recours à l'oracle de Delphes qui les envoya sur la côte opposée, à Azilis, d'où ils devaient gagner Cyrène? Ce pays merveilleux du *silphium*, qui s'étendait de Cyrène à Euhespérides au fond des Syrtes, n'a-t-il pas dû fournir des traits aux oasis des Pommes d'Or, du Lôtos ou du Népentès magiques, et, en indiquant que Korôbios était *πορφυρέυς*, n'a-t-on pas songé aux riches pêcheries de pourpre qui entou-

1) Cet abandon solitaire n'est peut-être, d'ailleurs, qu'une transposition de cette nécessité d'hiverner sur les lieux dont M. V. Bérard (*Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 415) a montré qu'elle s'imposait aux pêcheurs de pourpre, la pêche n'étant possible qu'en automne et en hiver. S'il en était ainsi, Korôbios, précédant et guidant les futurs Cyrénéens, apparaîtrait comme un souvenir de l'entrepôt que les pêcheurs d'Ítanos auraient eu dans cette île de Platéa qui porte le nom même d'une des îles qui s'étendent au devant du promontoire itanien. Un fait pareil, s'il pouvait être établi, ne serait pas sans importance pour expliquer les rapports maintes fois constatés entre la civilisation minoenne de la Crète et la civilisation libyenne. Entre elles, même poterie, mêmes lignes d'écriture, même armement; les gravures rupestres algériennes montrent un cavalier — le cheval aurait-il été importé de Libye comme il est figuré sur le pont d'un vaisseau crétois? (*British School Annual*, XI, f. 7) — coiffé de plumes — on reconnaît trois plumes de coq sur le front du roi de la fresque de Knossos (*British School Annual*, VI, p. 52) — armé d'une grande *pelté* mycénienne, d'un arc et d'une bipenne, tandis que le cavalier *gétule* des graffites libyco-sahariens postérieurs à l'introduction du chameau tient une paire de javelots et la petite *caetra* circulaire. Il est important de remarquer que c'est Zakro, la cité qui a remplacé Ítanos, à l'extrémité orientale de la Crète, qui est resté le port d'attache et d'escale du trafic entre la mer Egée et la côte africaine et le commerce des éponges n'a fait que remplacer celui de la pourpre (Cf. Hogarth, *British School Annual*, VIII, p. 123).

raient Djerba dont on fit de bonne heure la terre des Lôtôphages? N'est-ce pas précisément à Palaikastro de Sitia, localité voisine de l'antique Itanos, et à l'île de Leuké, possession des Itaniens et dernière terre grecque sur la route de Libye, qu'on a trouvé tout un banc de *murex* exploité dès le milieu du troisième millénaire, la grande époque Minoenne¹? C'est de là que devait partir Korôbios quand les vents l'entraînaient, comme Ulysse, comme Jason, comme Énée, vers les pêcheries de Djerba, ou lorsqu'il voguait dans les eaux familières de Kos et de Rhodes, jusqu'aux côtes cariennes dont Homère vante déjà la pourpre² et n'est-ce pas là — *in Carpathio gurgite*³ — qu'il a pu se confondre avec le Prôteus qui enseigne à Ménélas, venu du pays du Népentès, le chemin du retour? N'est-ce pas ce Prôteus qui apprend à Aristaios — le dieu pasteur de l'Othrys qui guide les tribus éoliennes, avec Itanos, à Cyrène et, avec Daidalos, en Sardaigne — comment il pourra gagner cette Tritônis dont le dieu, qui y veille aux

1) Sur les pêcheries de Djerba — Gisba ou Meninx des anciens — cf. Pline, IX, 127; Porphyriion *ad Horat.*, *Carm.*, II, 16, 35; Trebellius Pollion, *Claud.*, 14; Sidoine Apollinaire, *Ep.*, II, 2. C'est la pourpre que les marines antiques allaient chercher sur les côtes méditerranéennes et même océaniques de la Maurétanie. Cf. Vidal de la Blache, *Mélanges Perrot*, 1902, p. 326.

2) Cf. Bosanquet, *British School Annual*, IX, p. 276 et *Journal Hell. Studies*, XXIV, p. 321. Ces dépôts de *murex* peuvent être datés par la poterie de Kamarès dont on y trouve des débris et dont on s'accorde à placer l'épanouissement au Minoen Moyen II (2400-2100). On sait que d'Itanos on pouvait atteindre l'Égypte en moins de quatre jours de navigation et la Cyrénaïque en moins de trois (Strabon, p. 475).

3) *Iliade*, IV, 140-1. Contrairement à ce qu'a essayé d'établir M. Bérard (*op. cit.*, I, 415), aucun des textes homériques qui parle des ἔργα γυναικῶν Σιδωνίων ne les dépeint comme employant la pourpre; jamais aussi les Sidoniens ne sont appelés *Phoinikes*. Si la légende appelle *Poikilès*, le père de Membliaros, colonisateur de Théra, Mélos et Anaphé, je n'y verrais, avec Studniczka (*op. cit.*, p. 55), que la transposition d'un fait connu par ailleurs : la fabrication à Théra d'étoffes bigarrées. Dans leur conviction que Tyr avait été de toute antiquité, comme de leur temps, la métropole de la pourpre et de la teinture, les écrivains postérieurs auraient fait de Phoinix le père de Poikilès et raconté que Kadmos, son frère, avait laissé des Sidoniennes à Théra.

4) Virgile, *Géorg.*, IV, 387. Cf. Wilamowitz, *Homerische Untersuchungen*, p. 27 et K. Tümpel, *Fleckeisens Jahrbucher*, 1888, p. 162.

portes du monde — Eurypylos¹ — a promis l'empire aux descendants du Minyen Euphamos², l'ancêtre des Battiaides, petit-fils de Phoinix par Eurôpé?

Guidant vers la même contrée ce doublet du fils de la nymphe Kyréné qu'est le fils de la nymphe Phronimé, Aristotélès-Battos, connaissant toutes les routes de la mer de la Crète orientale aux Syrtes, défendu dans son repaire de Platéa, comme Prôteus l'est à Pharos et Eurypylos dans sa Tritônis, par l'âpreté désolée des lieux, Korôbios n'apparaît-il pas comme le vocable particulier sous lequel les pêcheurs de pourpre d'Itanos invoquaient l'Ἄλιος γέρον? Conduits jusqu'à leur future patrie par des marins d'Itanos, ce serait ainsi au dieu de leurs guides que les Cyrénéens auraient rendu hommage.

1) Cet Eurypylos ne serait, à l'origine, qu'un compatriote d'Aristaios et de Kyréné, un des prédécesseurs de Phoinix sur le trône d'Orménion. Roi-prêtre d'un sanctuaire de Déméter qui s'élevait auprès d'une bouche d'Hadès, il se serait confondu de bonne heure avec deux fils de Poséidon qui portaient le même nom, l'un, premier roi de Kos avant l'arrivée de Thessalos, l'autre, acolyte du dieu au Ploutônion du Ténare; transporté en Libye, Eurypylos s'y identifia avec le Triton ou devint son frère; on fit une fille d'Atlas de sa mère Kélaïnô qu'on trouve, ailleurs, comme mère de cet Euphamos dont la postérité aurait succédé à Cyrène à Eurypylos. Dans cette version, Eurypylos est considéré comme le premier roi de Cyrène et comme l'instaurateur des jeux guerriers qui célébrèrent l'Athéna Tritogéneia que les colons grecs substituèrent au dieu indigène du lac Tritônis (cf. K. O. Müller, *Orchoménos*², p. 341; Studniczka, *Kyréné*, p. 117).

2) Euphamos — l'homme de la bonne nouvelle — qui, pilote de l'Argô, apprend que ses descendants seront maîtres à Cyrène et dont le nom se retrouve comme vocable ou comme hypostase de Zeus, d'Apollon ou de Poseidon à Lesbos, à Lemnos, à Théra, au Ténare, à Cyrène, apparaît à l'origine comme un dieu chthonien d'Hyriè ou de Lébaeia dans cette région béotienne où l'on montre une image d'Euphamé auprès des Muses de l'Hélikon et où Europa, vocable de Déméter à Lébaeia, figure comme mère d'Euphamos (cf. Studniczka, *op. cit.*, p. 115; Usener, *Götternamen*, p. 265). Il est curieux de remarquer que le revers d'une des monnaies au triton d'Itanos, porte, entre les deux serpents de mer affrontés, le nom d'Euphamos (Svoronos, *op. cit.*, pl. XIX, 9). Les deux serpents paraissent être simplement des monstres marins sans rapports avec les serpents enroulés sur des *omphaloi* où M. Milani voudrait voir « les symboles du monde infernal et de la régénération terrestre » (*Studi e Materiali*, III, 1905, p. 24) Mais on peut se demander si Euphamos n'est pas un des vocables du dieu poisson d'Itanos.

Pour confirmer cette hypothèse, on souhaiterait que, parmi les trop rares inscriptions qui, à défaut de textes, nous renseignent tant soit peu sur Itanos, l'une d'elles vint nous apporter le nom de Korôbios¹ comme vocable divin. Cependant l'on ne peut guère s'étonner qu'il n'en soit pas ainsi : si le culte de Korôbios avait persisté jusqu'à l'époque d'Hérodote, il n'aurait pu lui faire jouer pareil rôle dans la *Ktisis* de Cyrène. Pour que Korôbios pût y apparaître comme un simple pêcheur, il fallait que, à cette époque, son culte ait complètement disparu. S'il n'en est pas resté de traces directes, au moins la persistance d'un dieu marin à Itanos n'est-elle pas seulement assurée par les monnaies au type du triton ; on doit sans doute le reconnaître dans le Zeus qui, associé à Athéna, paraît avoir été au IV^e et au III^e siècle le grand dieu d'Itanos².

Le long de la route qui mène au cap Sidéro, quelque matelot a invoqué, sur les rochers, la protection de Zeus et d'Athéna pour la ville d'Itanos : Μά Τῆνα κ' Ἀθάναν ἀ πτόλις εὖ ζῆη Ἴτανίων παισίν³. Cette Athéna est l'Athéna Salmônia dont le temple a donné son nom au promontoire,

1) Studniczka (*op. cit.*, p. 127) a proposé de voir dans ce nom un composé de κόρος, (satiété!) et de βίος. L'abandon sur une île déserte où il manque mourir de faim ne serait donc qu'une explication étymologique (?) de ce nom. Knapp, dans un travail qui paraît avoir échappé à Studniczka (*Philologus*, 1889, p. 504), voudrait rapprocher Κορώβιος de Κορύβας, Κουρητής, Διοσ-κόρος ; peut-être doit-on penser aussi à Korôpé ville de Thessalie, au héros argien Korôibos, à l'Apollon Korydos de Korôné, à Korônis etc., autant de développements de la racine καρ (tête, sommet).

2) On connaît encore à Itanos Apollon Pythios, Artémis Sôteira et Hékébolos, Zeus Sôter, Athéna Polias, Tychê Prôtogéneia et Déméter ; enfin le territoire d'Itanos s'étendait jusqu'à la grotte de Zeus Diktaios où l'on a retrouvé une monnaie au Triton (*Museo Italiano*, II, p. 765) ; c'est pour la possession de son sanctuaire de Zeus qu'Itanos fut en litige avec Praisos, la capitale des Etéocrétois, puis avec Hiérapytna lorsque celle-ci eut conquis Praisos (*CIG*, 2561 d ; Blass, *Kret. Inschr.*, (ap. Collitz Bechte), 5060 ; *Sylloge*, 929).

3) *Monumenti antichi*, III, p. 448 Dans *C. I. G.*, 2555 (Blass, 5039) traité mutilé entre Hiérapytna et une colonie, probablement celle de Praisos, Ἀθηναία Σαλμωνία est invoquée. Je compte publier prochainement les inscriptions inédites d'Itanos, peu instructives d'ailleurs pour l'histoire religieuse.

Salmônion ou Sammônion. Son origine doit être cherchée ou près de Salmakis en Carie, ou dans cette Thessalie dont le roi légendaire Salmoneus — époux d'une Sidéro qui a peut-être donné son nom au cap qui porte le temple de Salmônia ou qui lui fait face — apparaît comme un substitut de Zeus, surtout dans ses fonctions de dieu des orages et des pluies ¹. Or, orages et pluies dans l'esprit des primitifs, se produisent quand le dieu céleste agite son bouclier de bronze et Klausen² a déjà rapproché Salmônia — et son doublet Salmônis identifiée à Tyrô — des Saliens. C'était sans doute à l'origine pour conjurer le tonnerre que les Saliens dansaient en entrechoquant leurs boucliers et l'on verra qu'il a dû en être de même de ces Kurètes au nombre desquels on plaçait Itanos. Comme eux, Salmôneus n'a-t-il pas imité le tonnerre en faisant résonner une cuve de bronze, légende née d'un rite bien connu d'évocation de la pluie? Fille d'un dieu éolien de la pluie et des orages, on comprend que Salmônia, *celle qui agite*³, a pu venir avec les Achéens, s'associer, puis se substituer, à une divinité indigène dont le souvenir subsiste peut-être dans le vocable de *Minoïs* qu'aurait conservé l'Athéna du Sammônion. De même Athéna est devenue Tritogéneia à Alalkoménai et sur les bords du Triton de Knossos

1) Ce caractère de Salmoneus a été nettement établi par Frazer, *Golden Bough*, II, 126. Sur Salmakis quartier d'Halicarnasse et la ville voisine de Salbaké, voir *Bull. Corr. Hell.*, 1880, 329; 1885, 313; sur les noms semblables comme indices de la thalassocratie carienne, Thraemer, *Pergamos*, p. 357.

2) Klausen, *Aeneas und die Penaten*, p. 364, 692, 881, 986, 1023. Klausen va jusqu'à voir dans Aeneas *aheneas*, le bronzier, père d'Ancisa (*ancilia*).

3) Sur les traditions qui font de Salmoneus l'époux de Sidéro, le frère ou le beau-frère de Krétheus, cf. Gruppe, *Griech. Mythol.*, p. 109, 143, 554. Les partisans de l'hypothèse phénicienne ont rapproché Salmônia et son promontoire de Salambô, Salamine etc. Pourtant, il n'y a aucune raison de chercher une origine sémitique à Salmôné, fontaine de Pisatide, Salmos en Béotie, Salmakis, nom d'Halicarnasse, Salmydessos, colonie éolienne du Pont. Salamine de Chypre n'apparaît (dans les documents égyptiens) que sous Ramsès III (Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. XI : *Salameski*). Mais c'est également sous son règne, v. 1180, que les Achéens entrent en contact avec l'Égypte. Il n'est donc pas impossible que, même à Chypre, le nom soit indo-européen. S'il en est ainsi, Salmônia doit être rapproché ou de ἄλμη, eau salée, ou de σαλεύειν, agiter.

ou de Cyrène. L'ancien dieu suprême du promontoire conserva, dans son nom de Zeus, comme un souvenir de son rôle passé. Si l'Athéna du graffite rupestre est sans doute la Salmônia, Zeus, son parèdre, doit probablement s'identifier au Zeus Épopsios auquel un autre navigateur, Patron, dédie un *héliotropion*, appareil destiné à établir les solstices¹. Épopsios n'est pas seulement le dieu de la guette — Épôpé est un des noms de l'Acrocorinthe — mais il faut le rapprocher du Poséidon Époptès de Mégalopolis dont le caractère aquatique ne fait aucun doute, de l'Épopéus, fils d'Haloëus, époux d'Antiope (fille de la Crétoise Polyxô), dont la tombe s'élevait à Sicyone, et de la Déméter Épôpis de Sicyone, probablement l'épouse d'Épopéus avant Antiope, peut-être une déesse-poisson comme l'Artémis-Eurynomé de Phigalie : l'anecdote du vieux pêcheur Epôpeus d'Ikaros², avalé par un poisson ou métamorphosé en poisson, semble bien conserver le souvenir d'un dieu-poisson dont on retrouverait le nom chez le Zeus Épopsios d'Itanos. Quoi qu'il en soit, et que Korôbios ait été ou non, à l'origine, un des vocables du triton adoré sur le Sammônion, on a vu que ce dieu a pu s'anthropomorphiser sous l'influence du Glaukos thessalien et c'est de Thessalie que semblent originaires sa parèdre Salmonia et Phoinix, le père d'Itanos : aussi ne s'étonnera-t-on plus de trouver dans ce pays la seule divinité dont on puisse comparer le nom³ à celui d'Itanos, Athéna Itônia.

1) *Museo Italiano*, III, p. 585 : Δὴ Ἐποψίωι. D'après K. Hildebrandt, *Philologus*, 1887, p. 209, ὦπ serait la racine d'une antique désignation de la mer.

2) Athénée, VII, 18. Cette tradition, avec d'autres légendes relatives aux poissons sacrés, paraît avoir été conservée dans un ouvrage, la *Telchiniaké Historia*, attribué à Épiménide de Crète. Du même ouvrage provient sans doute la tradition selon laquelle, à Sériphos, on aurait enterré et pleuré les crabes (Aélien, *N. A.*, XIII, 26) et l'on sait que les Magnètes, dans leur migration de la péninsule Magnète aux bords du Méandre, ont stationné à Karystos, à Sériphos et en Crète (Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, I, p. 295; O. Kern, *Gründungsgesch. von Magnesia*, Berlin, 1894).

3) Le rapprochement a été fait de longue date; mais on a voulu y voir, jusqu'ici, un témoignage des influences sémitiques agissant également sur les

Itônia est la grande divinité de la Thessalie. La présence du mois Itônios dans leurs fastes paraît attester son culte à Larissa, Métropolis, Kyretiai, Aiginion, Kiérion, Phérai, Thaumakai, Pharsale, Lamia¹. Homère mentionne son temple à Phylaké², la ville de Protésilaos, une des cités primitives de ces Achéens qui invoquent l'Ἴτωννα μητέρα μῆλων, et Polyen fait allusion à son culte à Krannon³. Mais son sanctuaire principal paraît s'être élevé sur la rive droite du Kouarios, près de Korôneia, entre Phérai et Larissa, en plein pays des Achéens Phthiotes, ἐν Ἴτωνίῳ τῆς Ἀρχαίας⁴.



Fig. 2. — Génie ailé portant un bouclier bilobé au-dessus d'un poisson sur un sarcophage de Milatos (cf. p. 189, n. 4).

côtes de Crète et sur celles de Thessalie, au lieu d'y reconnaître un nouvel indice de la migration achéo-thessalienne en Crète.

1) Ces fastes, d'abord dressés par Monceaux, *Bull. Corr. Hell.*, 1883, p. 45, ont pu être complétés par suite de la publication en 1908 par Kern du t. IX, 2, des *Inscriptiones Graecae* contenant 1375 textes thessaliens.

2) *Iliade*, II, 696. Si l'on admet que le Δήμητρος τέμενος (dont parle Aristarque dans la scholie à ce vers) est identique au Démétrion de Pyrasos, Itôn doit se rapporter à la ville de Protésilaos. Cf. T. W. Allen, *Classical Review*, XX, p. 197.

3) Polyen, *Strat.* II, 34. Persée y fait graver un décret en même temps qu'à Delphes et qu'à Délos (Polybe, XXV, 3).

4) Strabon, IX, 376, 26 ; 377, 45 ; Diodore, IV, 37, 4 ; Apollodore, II, 7, 7 ; Pausanias, I, 13, 3 ; Hécatée, *Fragm.* 338 ; Steph. Byz. s. v. (340). La forme Kouarios donnée par Strabon paraît devoir être préférée. Le géographe donne ce nom pour les deux Itôn, p. 414, 25 et 435, 15 et on peut le rapprocher du Poséidon Κοῦέριος de Matropolis (Strabon, 435 et Collitz-Bechtel, 333). C'est non en Phthiotide mais en Histiaiotide que Strabon, p. 438, 17, place le Kouralios

Le Kouarios serait le Xérias actuel et c'est dans sa vallée, à la butte Zérélia, près du village de Karatzatagli, que Giannopoulos¹ et Staehlin² ont cru retrouver l'emplacement d'Itôn, Itônion ou Itônos. Une colline, où l'on voit encore des traces de murs, domine une vallée dont la dépression abrite un petit lac, qui porte aussi le nom de Zérélia, et la tradition locale veut que ses eaux aient englouti une ville antique. Les habitants boivent l'eau du lac, mais ne touchent pas aux nombreux poissons qu'il contient. On sait qu'Itônia est voisine et proche parente de Tritônia. Ce sont peut-être les panégyries de la déesse dont la Panaghia d'un monastère voisin a recueilli la succession. Toujours est-il que, sur cette colline, Wace et Droop³ ont mis au jour, dans une première campagne (été 1908), une couche néolithique épaisse de 6 à 8 m. On y reconnaît huit strates superposés. Les plus anciens contiennent des vases faits à la main à décor rouge sur fond blanc et une céramique plus fine, rouge et vernissée. Dans les couches plus récentes, les vases sont encore faits à la main, les plus grossiers rouges, les plus fins noirs, tous vernissés. Dans le huitième strate, des tombes à ciste contiennent des débris de poterie de la dernière époque mycénienne (v. 1200). On se trouve donc en présence d'un établissement qui a pu être habité dès le III^e millénaire et qui se prêterait à merveille à un culte dont l'objet le plus sacré paraît avoir été une de ces pierres tombées du ciel que les premiers Grecs, qui les nommaient *kéraunies*, considéraient à la façon de tous

qu'on a souvent identifié au fleuve d'Itôn parce que, avant de se jeter dans le Pénée, il coule près de . . . αίας 'Αθηνᾶς ἱερὸν. Bursian (*Geogr. v. Griech.*, I, p. 52) a proposé de compléter 'Ιτων)αίας. On préfère généralement Πελλινναίας. Pour la rivière de l'Itôn de Béotie, le nom de Kouralios est donné par Alcée (9 Bergk) et Callimaque (*Hymn.* V, 64); c'est sans doute le fait qu'Athèna était adorée comme *κέρη* qui doit expliquer les noms de Koroneia et de Kouralios.

1) Giannopoulos, *Bull. Corr. Hell.*, 1891, 5, 63; 1892, 473.

2) Staehlin, *Ath. Mitt.*, 1906, 15.

3) Voir mon prochain article dans *L'Anthropologie* sur les récentes découvertes touchant l'âge de la pierre dans la Grèce du Nord.

les peuples primitifs, comme des éclats de la foudre.

Si l'on ne peut alléguer de preuve de l'existence d'une pierre semblable dans le saint des saints de l'Ilôn de Thessalie, il est permis de l'induire et de l'analogie avec l'Ilôn de Béotie et d'une des légendes sacrées qui s'attachaient aux origines du temple thessalien. C'est, en effet, sous forme d'une pierre devant laquelle brûle un feu sacré qu'on adore, entre Alalkoménai et Korôneia, Iodama, devenue prêtresse d'Athéna Ilônia, au sanctuaire où elle l'avait sans doute précédée. « Athéna Ilônia, dit G. Fougères ¹, absorba probablement un ancien culte local, celui d'Iodama, sans doute personnification de quelque vieux Palladion en forme de bétyle dont la présence était expliquée plus tard par une légende : Iodama, prêtresse d'Athéna ayant pénétré de nuit dans le sanctuaire, vit la déesse et fut pétrifiée à l'aspect du Gorgoneion fixé à son chiton. De ce culte primitif subsista l'usage de faire allumer par une prêtresse un feu quotidien en prononçant trois fois la formule rituelle : « Iodama vit et demande du feu ». La voisine d'Ilônia, adorée sur le Triton, au pied du Tilphosion, Alalkoméneia, « celle qui repousse », doit venir également du Nord si on la rapproche de l'Alkis de Pella, de l'Alalkoménion des Derriopes, de l'Alalkoménai d'Ithaque : son image divine serait tombée du ciel et les serments particulièrement inviolables dont on la sait garante sous le nom de *Praxidiké* rappellent singulièrement le serment *per lapidem* que font à Rome les fidèles de *Jupiter Lapis*, pierre tombée du ciel comme le sont les *ancilia*. Une troisième Athéna béotienne, l'Athéna *Ongka* ² adorée près d'une des portes de Thèbes, aurait eu son sanctuaire à l'endroit où s'était arrêtée la vache

1) G. Fougères, art. *Minerva* du *Dictionnaire des Antiquités*, p. 1918. Le principal texte est Pausanias, IX, 34, 2. Dans la note de Frazer sont indiqués de nombreux parallèles au rite propitiatoire.

2) L'explication d'ὄγγα par ὄγκασθαι mugir, hurler, me paraît la plus probable. Les rapports onomastiques et mythologiques de la déesse avec Ogygès, Poséidon Onchestios, Athéna Tritonia, semblent indiquer une fusion entre le culte d'une pierre à foudre et celui de la vache, parèdre du taureau marin.

qui guidait Kadmos et où celui-ci aurait anéanti les Spartes en jetant sur eux la pierre colossale que lui tendait la déesse. Ainsi, dans les trois grands sanctuaires de Pallas en Béotie, l'on peut retrouver, comme origine du culte, une pierre tombée du ciel. L'analogie permet donc de supposer un culte semblable à l'Itôn de Thessalie et ce serait pour en expliquer l'origine qu'on aurait eu recours à une des légendes les plus populaires de la région : le combat d'Héraklès et de Kyknos¹.

Kyknos est la personnification du cygne, si souvent figuré sur les vases mycéniens et qui devint l'oiseau sacré de l'Apollon Hyperboréen ; c'est sous cette forme que le dieu emporte des bords du Péneios Kyréné qui aurait eu Kyknos d'Arès ou d'Apollon². Héraklès l'étendait à terre d'un coup de lance ou

1) En dehors des principaux récits (Apollodore, II, 5, 11 ; Nicolas de Damas, ap. *Fragm. Gr. Hist.*, III, 389 ; Hygin., *Fab.*, 31) qui paraissent dériver du Kyknos de Stésichore, voir les monuments réunis par H. Schmidt, *Observationes archaeologicae in carmina Hesiodis* (*Diss. Phil. Hall. XI*, 1891), p. 161, monuments auxquels il faut ajouter : Petersen, *Röm. Mitt.* 1894, p. 27 et *Neue Jahrb.*, 1906, p. 517 ; E. Maynial, *Mélanges de l'École de Rome*, 1903, p. 40 ; Pottier, *Catalogue des vases du Louvre. L'école attique*, p. 728, 765, 811, 1026. Hésiode, dans l'*Aspis*, paraît avoir suivi une version différente, plaçant le combat au temple d'Apollon à Pagasai ; cf. W. Stegemann, *De scuti Herculi Hesiodae poeta* (Rostock, 1904), p. 9.

2) Sur les rapports du cygne et d'Apollon, cf. Hauser, *Philol.*, 1893, p. 215. Wilamowitz-Möllendorf, *Heraklès*, II, p. 30 a essayé d'établir que, dans cette légende, Héraklès s'était substitué à Achille, et Arès à Apollon dont le cygne aurait été l'adversaire avant de devenir le serviteur. Pour Héraklès, il s'appuie surtout sur le fait que ce dieu ne porte jamais la lance qui lui est attribuée dans cet exploit (il aurait eu pourtant la lance d'une main, la massue de l'autre à Érythrées d'Ionie qui n'est qu'une colonie d'Érythrées du golfe Lamiaque ; cf. Pausanias, VIII, 5, 5 ; IX, 27, 8). Dans une légende dont il ne reste plus qu'une trace affaiblie dans Diodore (IV, 31, 7), on voit Héraklès, durant son séjour auprès d'Omphale — on sait que cette mère de Lamos, éponyme de Lamia, n'est à l'origine que la divinité poliade d'Omphalion en Thessalie — faire une expédition contre les Itôniens, voisins d'Omphale, et raser leur cité. L'existence d'une légende qui faisait d'Achille le vainqueur de Kyknos n'en est pas moins avérée. Je me borne à rappeler que, dans les *Kypria*, c'est Achille qui assomme Kyknos sous une pierre colossale au moment où celui-ci vient de jeter à terre son compagnon Protésilaos de Phylaké (cf. Welcker, *Epischer Cyklus*, p. 95) et que, dans la colonie éolienne de Phasélis, c'est autour de la lance magique d'Achille (faite en chêne du Pélion comme l'*Argô*, *Iliade*, XVI 143) déposée

plutôt d'un jet de pierre ; Arès accourait pour venger son fils tandis qu'Athéna se préparait à soutenir le héros. Il fallait que Zeus séparât les combattants d'un carreau de sa foudre.

Que ce fût comme ce carreau de foudre ou comme la pierre ou la pointe de lance du vainqueur de Kyknos qu'on considérait le monolithe sacré d'Itônia, toujours est-il que la déesse a un caractère essentiellement guerrier. Son nom sert de cri de ralliement aux Thessaliens¹ ; son temple reçoit leurs prises de guerre ; c'est à Ἰτωνίδι Ἀθάνᾳ que Pyrrhus consacre les grands boucliers, *thuréoi*, conquis sur les Galates² ; c'est devant ses portes, παρὰ προθύροισιν Ἀθάνης Ἰτωνιάδος, qu'on montrait à la même époque douze vaches de bronze que Phradmon avait fondues avec les dépouilles des Illyriens³ ; c'est à ses jeux guerriers, Ἰτωνιάδος νιν Ἀθηναίας ἐπ' ἄεθλά⁴, que Callimaque fait accourir de toutes parts les Orménides de la péninsule Magnète dont Phoinix et Eurypylos furent princes aux temps héroïques. Ces jeux commémoraient sans doute ou le combat d'Héraklès et de Kyknos ou celui des deux filles d'Itônia, Pallas-Athéna et Iodama, suivant une légende que paraît avoir chantée Simonide de Kéos⁵.

au temple d'Athéna, que se développe le Παλλάδειος ἄγών (Pausan., III, 3, 8 ; IX, 41, 1 ; cf. Bérard, *Bull. Corr. Hell.*, 1892, 445). Autant de légendes et de rites que les Achéo-éoliens, après l'invasion dorienne, ont transportés dans les îles et en Asie, pendant que l'Héraklès dorien prenait partout en Grèce la place de leurs héros.

1) Cf. Pausanias, X, 1, 10 ; Schol. Apoll. Rhod., I, 721. Les monnaies du *koinon Thessalôn* montrent Itônia brandissant sa lance, Head, *Hist. Numm.*, 264 ; *British Museum Cat.*, *Thessaly*, 1-42, 44-6, 49 61, 77-81, 56-9. Le même type figure sur les monnaies de Ptolémée Sôter.

2) Léonidas de Tarente, *Anth. Pal.*, VI, 130 ; Preger, *Inscr. metricae*, n° 90. Cf. Pausanias, I, 13, 3, qui distingue sous le nom d'*aspides* les boucliers macédoniens consacrés par Pyrrhus au Zeus de Dodone.

3) Théodoridas de Samos, *Anth. Pal.*, IX, 743.

4) Callimaque, *Hymn. ad Cever.*, 74.

5) C'est d'après Simonide que la légende est rappelée par Eudocia, *Violar.*, p. 322 ; Tzetzes, *ad Lyc.* 355 ; *Et. Magn.*, Ἰτωνίς ; *Fragm. Hist. Gr.*, II, p. 42, 2. Peut-être était-ce dans les Ἀθλα ἐπὶ Πελία que Simonide avait célébré cette tradition ; il a dû les composer pendant son séjour auprès des tyrans de Kranon et de Larissa, peut-être pour les fêtes d'Itônia. Je crois qu'Apollonios de Rhodes s'en est inspiré quand il montre les Péliades admirant l'Argô qu'il nomme

Une autre version paraît avoir placé ce duel entre les deux déesses, voisines en Béotie, l'Athéna d'Itôna et la Pallas d'Alalcoménai : *ducit Itoneos et Alalcomenaea Minervae agmina* écrit Stace¹ d'Hypseus, un des héros béoliens. Dans ces luttes courtoises, où elles apprenaient l'*hoplomachiké*, jalouse de l'adresse que montrait Iodama — celle qui dompte par les flèches² —, Pallas l'aurait tuée d'un coup de ce *gorgoneion* qui devait s'associer à la *kéraunie* de Zeus dans le Palladion d'Itôn. Fugitive, Pallas se serait réfugiée dans la ville que venait d'élever Thésée qu'Homère et Hésiode mettent au nombre des Lapithes; sans doute faisait-on remonter jusqu'à lui, le temple d'Itônia dont le nom subsiste, à Athènes, dans les *Ἰτώνιαι πύλαι*³. Dans d'autres légendes, Iodama, devenue une prêtresse que la vue de la déesse armée du gorgoneion aurait pétrifiée, accompagnait Itônia en Béotie lorsque les tribus Illyriennes qui donnèrent à l'Achaïe primitive son nom de Thessalie, Phlégyens, Kadméens, Arnéens et autres, y apportèrent leurs cultes à la fin du 2^e millé-

ἔργον Ἀθηναίης Ἰτωνίδος (*Argon.*, I, 551). La déesse d'Itôn peut bien être celle que le héros d'Iolkos emporte sous les espèces d'une poutre sacrée dans le navire qui est son œuvre et il ne paraît pas y avoir lieu d'adopter la variante Τριτωνίδος.

1) Stace, *Theb.*, VII, 330. Le temple d'Athéna Itônia en Béotie faisait partie du territoire de Korôneia et Alcée invoque ὦ ἄνασσ' Ἀθηνάα πολεμάδοχος | ἄπω Κορωνείας ἐπὶ πίσεων | ναῦν παροῖθεν ἀμυβζίνεις | Κωρακλίω ποτάμῳ παρ' ὄχθαις (texte de la 4^e éd. de l'*Anthologia Lyrica* de Bergk-Hiller avec les corrections de Solmsen, *Rhein. Mus.*, 1900, 310).

2) Cf. les autres surnoms divins formés du vieux mot ἴα, désignant les flèches (cf. Curtius, *Griech. Etym.*, 5, p. 204) : Iobatès, Iolaos, Iodokè, Iophassa, Iochéaira etc. Ces deux derniers vocables d'Artémis autorisent à ne pas considérer comme erronée l'indication que donne Suidas de l'existence d'une Artémis Itônia.

3) Platon, *Axiokh.*, p. 365 A; un trésorier d'Athéna Itônia étant mentionné dans *IG.*, I, 210, 12, on peut supposer l'existence d'un temple près de ces portes qui devaient mener du Kydathénaion à un pont de l'Illisos (Judeich, *Topogr. Athens*, p. 87). C'est là, selon Furtwaengler (*Masterpieces*, p. 80, *Strena Helbigiana*, p. 86 et *Ber. d. Berl. Ak.*, 1897, 578) que Phidias aurait représenté l'Itônia revêtue d'une peau de chien formant, sur la tête, la *κυνέη* des héros achéens; il faudrait reconnaître dans l'Athéna Albani une copie de cette statue.

naire. Un nouvel Itônse forma sur un nouveau Kouarios entre Alalkoménaï et Korôneia; il devient le siège inviolable des *Pamboiôtia* d'octobre comme l'Itôn de Phthiotide était le centre de la confédération thessalienne. Le bouclier de la déesse figure au revers des monnaies fédérales¹ et compte, avec le bouclier d'Aristoménès à Lébadée² et le bouclier d'Héraklès à Thèbes³ parmi les *sacra* des Béotiens. Après les grandes victoires béotiennes, c'est là que se chantent les *épinikia* et que se dressent les trophées⁴. Déjà Alcée⁵ y invoque ὦ νασο' Ἀθανά πολεμοδάκκος dans un chant destiné sans doute aux fêtes de la déesse, cet ἄθρον μέλος avec lequel, dit Bacchylide, il faut approcher l'εὐδαίδαλον ναὸν χρυσαίγυδος Ἴτωνίας⁶. A côté de ces chants guerriers, les fêtes d'Itônia ont conservé très tard un élément qui ne doit pas remonter moins authentiquement aux chevaliers thessaliens : ses courses de chevaux, ἵππων πώλω et τελέω ἀπὸ τοῦ Ἀρέως⁷. C'est cet Arès, dont l'image servirait ainsi de point de départ à la course, qu'on a proposé de voir⁸ dans le dieu qu'Agorakritos de Paros avait sculpté à côté d'Itônia⁹ et dans lequel on reconnaissait généralement un Hadès, pour quelque raison mystique, dit Strabon¹⁰, sans doute à cause des

1) Head, *H. N.*, 291. On sait que la *pellé* béotienne figure au revers des monnaies de Thèbes, Copae, Thespies, Tanagra, Haliarte etc.

2) Pausan., IV, 16, 7; 33, 6.

3) Xénophon, *Hell.*, VI, 4, 7.

4) Polyen, VII, 43; Plutarque, *Ages.*, 19; Liv., XXXVI, 20, 8; IG, VII, 1, 2711.

5) Alcée, 9 (Bergk). Korinna devait avoir célébré également Itônia : 1° la mention que fait de cette déesse Alexander Polyhistor (*Fragm. Hist. Gr.*, III, 243; IV, 339), est empruntée à son commentaire de la poétesse de Tanagra; 2° dans une épigramme (*Anth. Pal.*, IX, 26) Korinna est dite θούριν Ἀθηναίης ἀσπίδα μεψαμέναν.

6) Bacchylide, 23 (Bergk), 15 (Blass.).

7) IG., VII, 1, 3426, 2871. La déesse est appelée parfois Εἰτωνία.

8) Foucart, *Bull. Corr. Hell.*, IX, 1885, p. 433.

9) Pausanias, IX, 34, 1 : Ἀθηνᾶς Ἴτωνίας καὶ Διός.

10) Strabon (IX, 29, p. 411) appelle Hadès-Zeus ce parèdre d'Itônia. Zeus est le nom qu'une tradition donne également au dieu dont Iodama, alors fille d'Itônos, aurait eu Thébé (Tzetzés, *ad Lyc.*, 1206). Mais Hécateé (*Fragm.*, 337 éd. Klausen) faisait d'Amphiktyon le fils des héros thessaliens Deukalion et Pyrrha.

incubations que pouvait favoriser le fétiche d'Iodama comme la pierre d'Alkméné à Haliarte¹. Dans ce dieu parèdre, assez effacé derrière Itônia pour qu'on ne sache plus son nom véritable, ne faudrait-il pas voir l'Itônos ou Étéonos dont on fit, pour mieux l'attacher à l'institution fédérale, un fils d'Amphiktyon, père de Boiôtos et de Thébé par Iodama ? Sa disparition derrière Itônia s'explique par le phénomène étudié par Usener dans ses *Götternamen* : dans des couples, comme Lamos et Lamia, Hékatos et Hékaté, le dieu ne tarde pas à disparaître derrière sa compagne. Itônos, en effet, serait un dieu très ancien à en croire Arménidas, auteur alexandrin de *Thébaïca* : né à Itôn de Phthiotide, il lui aurait donné son nom et, parèdre d'Itônia, il aurait été père d'Athéna et de Iodama². Peut-être, en effet, Itônos était-il déjà, en Thessalie, compagnon d'Itônia. Comme il l'aurait suivi en Béotie, il a pu être porté par les compagnons de cet autre fils d'Arès et de Ky-réné, Diomède, le héros cavalier de Thrace et d'Eubée, jusqu'à Amorgos où sa femme Aigialé avait apporté, sans doute dans la ville de ce nom, le Palladion d'Ilion et où des inscriptions nous font connaître, à Minoa et à Arkésiné, des *hiérourgoi* chargés de l'organisation des Itônia qui comprenaient six jours de fêtes et de banquets³.

Dispersées dans les Cyclades, les bandes achéennes venues de Thessalie paraissent s'être donné rendez-vous en Crète où leur présence semble historiquement attestée vers l'an 1200.

1) Cf. Gruppe, *Griech. Mythologie*, p. 775. Ailleurs (p. 77) Gruppe suppose ingénieusement que ces mystères d'Itônia comportaient une épopée semblable à celle d'Éleusis — d'où l'explication d'Itônia par *πίτων, σιτοφόρος* — et que le parèdre de la déesse serait un Kadmos Épimélios (Hermès Épimélios avait un autel sur l'agora de Korôneia) porteur du bélier expiatoire. L'Épimélios qui alla fonder Korôné en Messénie serait un des prêtres héréditaires de ce dieu dans cette Korôneia béotienne qui devrait son nom à la corneille de la déesse.

2) Cité par Alexander Polyhistor, *Fragm. Hist. Gr.*, III, 243 et IV, 339. Pour d'autres références, cf. l'article *Itônos* dans le *Lexikon* de Roscher. Eudocia, *loc. cit.*, dit Itônia fille d'Itônios ou d'Itônidas.

3) Cf. S. Reinach, *Bull. Corr. Hell.*, 1884, p. 450; 1888, p. 326; Dittenberger, *Sylloge*, 642-4; et *IG.*, XII 7 (le fasc. du *Corpus* contenant les inscr. d'Amorgos paru en 1907) à l'index.

De part et d'autre on connaît des villes de Boibê, Omphalion, Phaistos, Larissa et Magnésie, des fleuves du Léthaios et du Péneios; Triikka se retrouve dans Tritta, l'un des noms de Knossos; Axios dans Axos d'où serait partie Phronimé, la mère du premier Baltos, Pydna dans Hiérapytna qui remplaça Kyrba, Gyrton de Thessalie et Gordynia de Macédoine dans Gortyne qui se serait appelée aussi Hellôtia du nom de la vieille divinité, sœur de Chrysé et de Kotytô, qui fut identifiée à Athéna dans Marathon et Corinthe et à Europé dans Gortyne; de Phalanna, sur l'Europos thessalien dont l'éponyme serait fille de Tyrô, dérive peut-être Phalassarna ainsi que la tradition qui faisait naître Europé des amours de Phoinix avec Tyrô. La fille de Salmôneus, ce roi thessalien dont on a vu le Salmônion conserver le souvenir, près d'Itanos, aurait eu, de Krétheus, Phérès, le chef de ces Orménides que Callimaque montre se pressant aux fêtes d'Itônia, l'ancêtre des Phérétiades qui fondèrent Pouzzoles, l'éponyme sans doute de Phérai de Thessalie et de Pharai de Crète. Ce n'est pas, je crois, un héros solaire que cet Astérios qui, devenu époux d'Europé en Crète, y fut identifié au Minotaure. La légende fait de lui le père de Dôtis, l'éponyme de Dôtion, dont Eumolpos aurait introduit le culte à Éleusis, le père ou le fils de Tektamos qui aurait conduit en Crète les Pélasges de Thessalie; elle permet de le rapprocher d'Astérion, cette ville de Thessaliotide dont Eurypylos mène les guerriers contre Iliou. Orion lui aussi, qui devint en Crète petit-fils de Miuos, y prit comme Astérios un caractère sidéral qu'il ne possédait aucunement à Tanagra où les Achéens de Thessalie, en leur première étape, avaient apporté son culte en même temps que celui de Glaukos.

On pourrait multiplier, pour la Thessalie primitive et pour la Crète, des rapprochements entre les noms de lieux et de dieux¹. Mais ces exemples ne suffisent-ils pas à rendre pos-

1) On trouvera facilement les textes sur lesquels je m'appuie pour les noms de lieux dans A. Fick, *Vorgriechische Ortsnamen* (1905) et pour les divinités dans le *Lexikon* de Roscher.

sible que ce soit de Thessalie aussi que, vers 1200 avant notre ère, le couple d'Itôn vint en Crète avec les Achéens? Dans ce couple, Itôné ou Itônia était assez importante pour devenir épouse de Minos lui-même tandis qu'Itônos ou Itânos allait donner son nom à une des grandes cités de la Crète primitive¹. Le couple des dieux au bouclier ne devait pas tarder à se superposer au poisson sacré des indigènes⁴.

1) Diodore, IV, 60. En même temps qu'Itôné, dans la légende crétoise, devient femme de Minos, elle prend pour père Lyktios, l'éponyme de Lyttos où elle eut peut-être un culte particulier. Si la tradition que suit Diodore attribue quelques-unes des fondations que nous venons d'énumérer aux Achéens et Pélasges de Tektamos, une autre tradition, qui n'en diffère pas essentiellement, fait fonder certaines de ces villes, notamment Lyttos, par les Minyens et Tyrrhéniens de Pollis (Plutarque, *Quaest. graec.*, 21; *De virtut. mulier.*, 8). Pour Lyttos, l'auteur que suit Diodore se fait évidemment l'écho d'une tentative de fusion entre les légendes de Lyttos et celles de Knossos. C'est probablement le même auteur qui, pour concilier les *hiéroï logoi* des deux cités, faisait naître Zeus sur le Dikté, mais le faisait élever sur l'Ida (cf. Diodore, V, 70).

2) Itanos est loin d'être le seul exemple d'un nom de lieu adoptant, sans autre transformation, un nom de divinité. Rien qu'en Crète on peut encore citer les villes de Phoinix et de Diktynna et l'îlot Sosandra.

3) Puisque la longueur de l'a est attestée par une épitaphe métrique dont le 8^e vers se termine par 'Ιτάνωι (*Monumenti antichi*, III, p. 592) et par l'inscription rupestre citée plus haut (si on la considère comme métrique avec Dümmler, *Athen. Mitt.*, 1891, p. 127), entre 'Ιτάνος et 'Ιτάνια, 'Ιτάνις, 'Ιτάνη (on trouverait 'Ιτηνός; en ionien), il n'y a que la même différence dialectale qu'on retrouve entre Δαμάτηρ, Δωμάτηρ et Δημήτηρ, Καστωλός et Κασταλία, Λάμνος et Λήμνος, Πυθᾶν, Πύθῶν, Πυθῆν, Κορᾶν, Κόρων et Κορήν, κάμος et κάμος, καράνος et καρῆνον, Καφισός et Κηφισός etc. En Crète on peut citer l'Apollon surnommé Λεσχανόριος ou Λεσχανάριος, les habitants de la petite ville d'Eranos dits indifféremment : Εράνιοι (Lebas, 76) et 'Ερώνιοι* (*Mon. Ant.*, I, 39, 'Εφ. ἀρχ., 1889, 202); les formes en *an* paraissent d'ailleurs y avoir été préférées ('Ιαρδάνος, Κάντανος, "Ανδανός), tandis que les formes en *on* dominant en Thessalie ('Ηλώνη, Δειμώνη, Γυρτώνη, Κορώνια, Μεθώνη Κράνων, "Ιτων).

4) Les cultes du poisson (cf. p. 21) et du bouclier paraissent également unis à l'Itôn de Thessalie. C'est une combinaison de ce genre que je crois qu'il faut reconnaître sur la face du sarcophage de Milatos reproduit dans notre figure 2 (p. 180), d'après Evans, *The prehistoric tombs of Knossos* (1906), p. 99. Cette *larnax*, comme les deux autres cercueils en terre cuite peinte de Milatos publiés par Orsi (*Mon. ant.*, 1900, pl. II), appartient au Minoen Récent III, période à laquelle se place précisément la pénétration des Achéens en Crète. Le rapprochement de Milet, que les anciens s'accordent à considérer comme une colonie crétoise en pays lélége (cf. Hoeck, *Kreta*, II, 310) avec Milatos (la

forme dorienne Μάκτος s'est conservée en Crète tandis que la forme ionienne Μάκτος l'a emportée en Carie) est un des faits les plus intéressants à mettre en regard des rapprochements déjà indiqués entre Salmônios de Crète et Salmakis de Carie (p. 18, n. 3), la Phoiniké carienne et le Phoinix crétois (p. 11, n. 1). J'ai, à plusieurs reprises, supposé admise dans cet article une théorie que j'espère établir ailleurs : qu'il faut ajouter au Minoen Récent une IV^e phase ou scinder, si l'on préfère, le Minoen Récent III en deux phases, l'une antérieure (1400-1200), l'autre postérieure à l'invasion achéenne. Cette seconde partie, comprenant toute la Crète achéenne, s'étendrait jusqu'à l'invasion dorienne (1200-1000). Le nom de *mycénien* devrait être réservé à cet âge *achéo-égéen*. Que l'objet que porte le personnage ailé est bien un bouclier bilobé vu de profil, il suffit, je crois, pour s'en convaincre de le comparer avec celui que porte au côté gauche le guerrier vaincu de la sardoine de Mycènes reproduite fig. 3 (d'après Perrot, *Hist. de l'Art.*, VI, p. 847, n. 3).



Fig. 3. — Combat entre deux héros portant le bouclier bilobé sur une sardoine de la 3^e tombe de l'Acropole de Mycènes.



Fig. 4. — *Ancilia* romains et leurs prototypes mycéniens (cf. p. 47, n. 2; 49, n. 4).

II

Ainsi, ce rapprochement d'Itānos et d'Itōnia que la linguistique autorise, semble légitimé non seulement par ce qu'on peut entrevoir de l'invasion des tribus achéo-éoliennes, emportant le nom de leurs villes avec leurs divinités poliades, mais surtout par le caractère essentiel des deux divinités, Itōnia qui paraît s'être dégagée du *palladium*, le vaste pavois mycénien échancré au centre, et Itānos qui passe pour l'inventeur même du bouclier. Peut-on aller plus loin et, puisque l'on se trouve en présence de noms qui n'ont rien qui ne puisse s'expliquer par le grec¹, est-il permis de

1) Stéphane de Byzance, indique, il est vrai, trois autres 'Ιτώνη en Italie, en Lydie et en Épire plus (en renvoyant à Hécatée) une χώρα 'Ιτώνη sous l'Haimos ; les deux derniers noms peuvent avoir la même origine que les Itōn de Thessalie et de Béotie, tandis que l'Itōné italienne doit probablement être identifiée à l'Historium des Frentans (cf. 'Ισωνη, mont à Corcyre ; on s'accorde à corriger en 'Ιτωνίεας l'Ιτωνέας de Thucydide, V, 5 qui est peut-être cause de l'erreur de Stéphane) et que l'Itōné lydienne, également inconnue par ailleurs, est peut-être l'Ιτώνα signalée par Ptolémée en Carie. Les étymologistes anciens ont expliqué 'Ιτων par σιτων et ont vu dans Itōnia une déesse *sitophoros* : il faudrait que Itōn prît un esprit rude et que la déesse guerrière eût un caractère agraire qui n'a pu lui être attribué que par confusion avec les Déméter Achainé, Mégalaros, et Sitō de la Grèce septentrionale.

rechercher, dans leur étymologie commune, la raison même et le principe de cette fonction de divinité *au* bouclier ou divinité *du* bouclier qu'on attribue à Itônia et à Itānos?

Une glose d'Hésychius semble mettre sur la voie : ἰταῖα· ἀσπίδες, διὰ τὸ πρῶτον ἐκ ταύτης τῆς ὕλης χρῆσασθαι κατασκευασθῆναι. — Ἴταϊός· ὁ Ἀδωνίς — ἄλλ' ἀπὸ Τυρίοις ἡ ἰταῖα. *Itéa* désigne le saule, en grec ancien comme en grec moderne, bien que les noms similaires dans les autres langues indo-européennes paraissent se rapporter plutôt à l'if. On peut donc supposer que les Achéens, peut-être le premier peuple de langue indo-européenne qui s'établit en Grèce, donnèrent le nom d'if à l'arbre que les indigènes appelaient ἐλική. Ce nom n'a pas seulement survécu en Arcadie; il se retrouve dans le *salix* des Latins. Un troisième nom aurait été donné à cet arbre par les Sémites, *ada* que traduirait *itéa*. Ainsi ce surnom d'Itaios, qu'on n'expliquait jusqu'ici que par la confusion d'Adonis avec l'Atys ou l'Anchise de l'Ida' ne serait qu'une traduction d'un *adan* Tyrien dans lequel on voyait, à tort ou à raison, l'étymologie d'Adônis. Les travaux de Baudissin², de Mannhardt³ et de Frazer⁴ ont suffisamment établi que l'élément essentiel des fêtes d'Adonis était le culte de l'esprit de la végétation, pour qu'une pareille interprétation d'Itaios ait lieu de surprendre : incarné dans le myrte, le tamaris ou le cyprès, symbolisé par les plantes passagères des jardins d'Adonis, le dieu syrien a pu tirer ses vocables de noms d'arbre comme il les a reçus des instruments qui pleuraient sa mort au milieu du deuil de la nature. A Chypre, où il était adoré sous les noms d'Abôbas et de Kinyras, la flûte et la harpe syriennes, il l'était aussi sous celui d'Aôos ; lors de ses fêtes,

1) En se fondant sur l'analogie des mythes d'Adonis et d'Atys ou Attis, le compagnon de la Mater Idaia phrygienne, et sur les vers de Théocrite, *Id.*, I, 109-11.

2) Baudissin, *Studien*, II, p. 206.

3) Mannhardt, *Wald-und Feldkulte*, II, p. 280.

4) Frazer, *Adonis, Attis, Osiris*, 1908, *passim*.

on dressait à la porte du temple des troncs d'arbre, sans doute des cyprès, qu'on appelait *ἄϊα*¹.

Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que, dans une autre île où se sont rencontrées les civilisations sémitique et hellénique, Adonis ait été incarné dans cet autre arbre funéraire, l'*itéa*, le saule? Ou tout au moins, la présence d'un arbre semblable dans le culte d'Adonis n'a-t-elle pu autoriser les Grecs à voir dans l'épithète qu'ils transcrivaient *Itaios* le dieu du saule? Peut-être même *itéa* a-t-il pu désigner le cyprès qui, d'après Pline, serait venu de l'Ida crétoise se répandre, par Tarente, dans le monde occidental²? Quand Virgile parle d'*Idaeis cyparissis*³, ne pense-t-il pas plutôt à l'Ida de Crète qu'à celui de Phrygie? Et n'est-ce pas le dieu-cyprès qui reparaît dans la Crète classique sous le nom d'Hermès Kypharis-siphas⁴? Toujours est-il qu'il semble qu'on puisse retrouver les traces d'une légende crétoise d'Adonis : selon une tradition alexandrine, Adonis serait fils de Talos⁵, cette forme du dieu-taureau de Crète qui, devenu Zeus Talaïos, fut confondu par les envahisseurs achéens ou doriens avec le héros argien Talaos, père d'Adrastos, l'Adonis d'Argos. Tué comme lui par un sanglier et pleuré en des fêtes solennelles, Adrastos a pour sœur Alphésiboïa qui, selon Hésiode⁶, aurait

1) Hésychius et *Etym. Magn.*, s. v. Ἄϊα. Après d'autres auteurs, P. Girard, *Rev. des Et. gr.*, 1905, p. 67 traduit Ἄϊα, par : seigneurial.

2) Pline, *H. N.*, XVI, 33, 40. Le cyprès viendrait particulièrement bien sur l'Ida d'après Hermippos ap. Kock, *Frgm. Com.*, I, 243, 63 et Théophr., *H. Plant.*, IV, 1, 3.

3) *Géorg.*, II, 84; cf. *Æn.*, III, 104 et 680, et les notes de Probus et de Servius.

4) Demargne, *Bull. Corr. Hell.*, 1900, 241; H. von Gaertringen, *Hermes*, 1901, p. 453.

5) Cyrille d'Alexandrie, *in Es.*, II, 3, p. 274.

6) Hésiode, *fr.* 57 (Rzach). Cf. Apollod., III, 14, 4, 1 et Probus, *ad Egl.*, X, 18. Il semble subsister dans ces textes et celui d'Hésychius Ἴδα, δηλοῖ καὶ τὸν ὑψηλὸν τόπον Ἰωνες δὲ δρυμῶν ἄρος quelques souvenirs d'une époque où Ἴδα — forme ionienne de Ἴδα — et ses dérivés ne s'étaient pas spécialisés aux seules montagnes de Phrygie et de Crète mais où ce terme désignait une espèce particulière de bois; Hérodote (I, 109; IV, 109) l'emploie encore pour désigner

eu Adonis de Phoinix. Pour légitimer à la fois ses rapports avec la Crète et avec la Phénicie, elle fut introduite, comme Adrastos, dans la généalogie de Krétheus et de Tyrô. Peut-être en fut-il de même d'Adrasteia, cette forme féminine d'Adrastos, qui passe pour avoir, en Crète, nourri Zeus en compagnie d'Ité¹. Comme Myrrha devint la mère d'Adonis-myrrte et Aôa, à Chypre, la mère d'Adonis-Aôos, Ité n'a-t-elle pu jouer en Crète, le même rôle auprès d'Adonis Itaios transformé en fils du Zeus Crétois? Cette Ἰτη qui nourrit le dieu du Mont Ἴδη, n'est-elle pas une forme de la Mater Idaia, cette Rhéa adorée à Knossos dans un bois de cyprès², et Itaios lui même ne doit-il pas être assimilé à l'Idaios, Kurète, Korybante ou Daktyle de l'Ida? Comme l'Héraklès dorien, débarqué en Crète, devint un Idaios identifié avec Talos, l'Adonis phénicien n'a-t-il pu s'y acclimater sous la forme d'Itaios, fils de Talos ou de Phoinix?

Sans insister davantage sur de pareilles hypothèses, il suffit d'avoir établi que l'étymologie assignée par les anciens

des montagnes couvertes de bois d'espèce particulière, ce bois étant spécialement recommandé pour la construction des navires Ἴδη ναυπηγίσσιμος (V, 23).

Le saule était déjà connu en Crète vers 2000, époque à laquelle on peut faire remonter certains fragments de porcelaine de Knossos où il est figuré (*British School Annual*, VIII, fig. 10). Tout ceci d'ailleurs ne peut être avancé que sous toutes réserves. Ida pouvait être l'assimilation grecque d'un nom étéo-crétois. Ainsi, d'après Cowley (*Class. Rev.*, 1905, p. 71) qui rapproche l'étéo-crétois du finnois : *etéo*, *ita*, *ida*, désignent ce qui est en haut vers l'Orient; *aithousia*, *aithiopia* ne seraient que des adaptations helléniques des mots désignant la partie de la maison ou la partie de la terre tournée vers l'Est; Idomeneus ne serait qu'*étu-mainen*, le chef très élevé, le souverain.

1) Ἰτη, chez Plutarque, *Quaest. conv.*, III, 9, 2, 798, 41; Ἴδη chez Apollodore II, 1, 6. On sait que cette alternance de la dentale douce avec la dentale forte, fait général dans les langues indo-européennes, va jusqu'à supprimer toute différence entre le *d* et le *t* chez les Etrusques (Adonis s'y dit Atun) dont la langue apparait de plus en plus comme un vestige de celles des peuples qui ont habité le monde grec avant les Grecs. La prononciation variait sans doute de même pour le héros Idas, ce qui expliquerait la forme étrusque *Ite* ou *Itas* (Brugmann, *Griech. Gramm.*, 3, p. 109, donne des exemples d'alternance semblable : ainsi ἰτών et ἰδών, ἔνδος et ἔντος, Ἰορτύνια et Γορδύνια).

2) Diodore, V, 66. Rhéa Silvia ne serait qu'une adaption de Πεία Ἰδαία, d'après G. Costa, *R. stor. ant.*, 1907, 240.

à Itaios n'a rien que de très vraisemblable pour permettre de chercher, dans ce même radical¹ qui a donné ἴτυς, ἰτέα et ἰτέων, la racine d'Itôn et d'Itôné, d'Itônia et d'Itānos, comme celle d'Ité ou d'Itaios. Si ses fonctions de dieu de la végétation autorisent à reconnaître dans Adonis-Itaios, le Seigneur du Saule, le rôle d'inventeur du bouclier attribué à Itanos, cet autre fils de Phoinix, ne trouve-t-il pas confirmation dans ce nom d'*itéa* qu'auraient porté les premiers boucliers?

Pouvons-nous préciser ce que devait être l'*itéa*? Jusqu'ici nous savons seulement par Hésychius que ce fut la première désignation du bouclier parce que cette arme devait son nom au saule dont le bois servit d'abord à la fabriquer. Eustathe assure aussi que l'*itéa* était une sorte de bouclier et renvoie, pour la preuve, au *De Glossis atticis* d'Æelius Dionysius². Des textes allégués par cet auteur, il ne reproduit qu'un fragment d'Aristophane. Le poète paraît avoir voulu s'y moquer d'un

1) Ce radical se rapporte à une racine indo-européenne dont on connaît de nombreux dérivés désignant ce qui est souple, ce qui peut se plier et se tresser; ainsi, en latin, *vieo*, tresser, *vitus*, le pourtour de la roue (pour *vitus*, cf. Frohde, *Bezenberger Beitr.*, XXI, 205), *vitis*, le cep de vigne, *vitea* ou *vimen* le saule etc. En grec, il faut supposer un radical, φοιτφ d'où dériveraient : 1° par φοιτφος : οἶσος, οἶσαξ, οἶσάξ, οἶσῆιον, οἶσῆινος, (εἰσῆινος dans l'inscr. d'Andania), qui désignent différentes espèces de saule ou d'osier ou d'objets de vanerie; 2° par φιτφα : ἰτέα, le saule ou le bouclier de saule, ἰτέων la saulaie, ἴτυς (éolien βίτυς), le pourtour du bouclier ou de la roue. Cf. Vanicek, *Etym. Wörterbuch*, II, 951; Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, I, 4, 130; Walde, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* (1905), p. 671; Buecheler, *Rheinisches Museum*, 1907, p. 476 et Osthoff, *Archiv f. Relig. Wiss.* 1907, 63 (pour Iris rapprochée de ce radical). Une fois admis un radical φιτ les contractions peuvent donner, selon que le suffixe ajouté pour former les adjectifs est en αν ou en ων, ἴτων ἴτῶνος ou ἴτανος. On a les formes parallèles κυράνα et κωρώνις (cf. Bechtel, *Goettinger Nachrichten*, 1890, 30), Κόρωνος et Κάρανος (cf. Hoffmann, *Die Makedoner*, 1906, p. 125), κόπανον et κοπάδης etc. Les Kurètes sont dits en Crète Κώρητες (CIG., 2554). Quant à l'iotacisation de la diphtongue ει, c'est également un phénomène bien connu (cf. G. Meyer, *Gr. Gramm.*², p. 11 : ἴρανα, γίτων, etc.). On a déjà vu que Eitōnos a subsisté en Béotie à côté de Itōnos et c'est seulement à partir de 48 av. J.-C. que la forme Eíteaxiōs est supplantée par Ἴτεaxiōs pour le démotique d'Itéa en Attique, IG., II, 481, 83.

2) Eustathe, *ad Il.*, p. 911, 63 : καὶ ἰτέας δὲ τινὰς ἀσπίδας Αἴλιος Διονύσιος ἱστορεῖ, φέρων καὶ χρῆσιν ἐξ Ἀριστοφάνους ταύτην : Ἀνὴρ πεδῆτης ἰτέαν ἐνημμενος. Cf. Eust. *Il.* XII, 426; XXI, 350; *Od.* XX, 184; XXIV, 188.

fantassin qui se rend ridicule en traînant une *itéa* dans laquelle il s'embarrasse. C'était donc un vaste bouclier allant jusqu'à terre dont l'Athènes du v^e siècle n'avait pas perdu le souvenir bien qu'elle ne l'employât plus. Elle savait que ce nom convenait au bouclier des héros homériques et Euripide suivait sans doute la tradition des Cycliques en le désignant à plusieurs reprises sous le nom d'ἰτέα κατάχαλκος, ἰτέα χαλκονώτος¹. C'était de la même tradition que s'inspirait Théocrite lorsqu'il mettait l'*itéa* aux mains des Dioscures². Sans doute, le nom même était tombé en désuétude. Si ἴτυς, qui n'était apparemment à l'origine qu'une variante d'ἰτέα, était resté en usage, c'était avec un sens plus limité. Comme, en ce terme, l'idée de flexibilité dominait, *itus* avait fini par désigner ce qui seul, lorsque le bouclier était devenu rigide, était resté flexible et souple : le pourtour du bouclier. Si le sens d'*itus* s'était ainsi restreint, si le nom d'*itéa* était sorti d'usage, le grand bouclier en saule ou en osier était loin d'être inconnu des contemporains d'Euripide et de Théocrite³. A Pylos, les équipages athéniens se protègent avec des ἀσπίσι οἰσύναις⁴ et, sous les Trente, les partisans de Thrasybule improvisent des boucliers en bois et en osier⁵ : le passage allé

1) Euripide, *Her.* 376 : ὄν σοὶ μόνω ἔγχος οὐδ' ἰτέα κατάχαλκος; *Troad.*, 1193 : χαλκονώτον ἰτέαν; *Suppl.* 695 : ἰτέαν λαβὸν χερσικώρει; *Cycl.* 7 : ἰτέαν μέσην θεύων. Cf. Val. Flac., *Arg.*, III, 495; Stat., *Theb.*, IV, 110 (*aeratae crates*).

2) Théocr., *Id.* XXI, 490. Théocrite pensait probablement aussi à certaines représentations des Dioscures comme le vase reproduit dans le *Dictionnaire des Antiquités*, s. v. *Dioscuri*, f. 2439. Fræhner, qui a commenté le premier célecythe de Kamiros (*Deux Peintures de vases grecs*, Paris, 1871) considère ce qui me paraît deux boucliers ovales d'osier tressé comme les deux extrémités du lit dressé pour la théoxénie, deux coussins à taies rouges. Mais cette couleur rouge, qui est celle du bouclier des Germains (*Tac., Ann.*, II, 14) ne convient-elle pas particulièrement aux Dioscures qui, comme dieux de l'Aurore, portent toujours la chlamyde de pourpre?

3) Voir le *Thesaurus* s. v. Je trouve seulement à ajouter le scholiaste à Euripide, *Phoen.*, 1386. Ce passage, joint à Hérodote, VII, 59 et à un vers d'Eschyle (fr. 128) tel que l'a corrigé Crönert, *Rhein. Mus.*, 1907, 480, atteste qu'on considérait l'*itus* comme une large bande de bronze plus épaisse même que le bouclier qu'elle encerclait et pouvant ainsi arrêter les coups.

4) Thucydide, 9 : ἀσπίσι οἰσύναις.

5) Xénophon, *Hell.* II, 4, 25 : ἑπλα ξύλινα καὶ οἰσύναι. Un cavalier portant

gué d'Aristophane autorise à croire qu'on donnait toujours à ces derniers le nom d'*itéa*. En 211, les Syracusains se distinguèrent encore *σακέσσι ἰτένοισιν*¹.

*Sakos*² était, avec *gerrhon*, le nom que les Grecs don-

un bouclier en osier est peint sur un lécythe attique, *Mon. Antichi*, 1907, p. 156.

1) Théocrite, *Id.* XVI, 79. Cf. Festus, 140 M. : *Gerrones, leves et inepti. A cratibus dicti quod Siculi adversum Athenienses, cratibus pro scutis sint usi quas Graeci γερῶνας appellant.* Paulus *ex Festo* : *Gerrae crates vimineae. Athenienses, cum Syracusas obsiderent et crebro gerras poscerent, irridentes Siculi gerras clamitabant. Unde factum est ut gerrae pro nugis contemptu dicantur.* Dans ce dernier sens, celui de *sornettes*, on trouve chez les auteurs anciens tant *gerrae* tout court que *gerrae siculae* ou *gerrae naxiae* (cf. Brandt, *Jahrb. f. Philol.*, 1878, p. 365; Crusius, *Zur Ueberlieferung des Paroemiographen*, p. 283). Cette dernière expression a suggéré à Victor Bérard (*Γερῶνα Νάξια* dans les *Mélanges Perrot*) une explication par le phénicien qui ne me semble guère plus solide que celle qu'il a donnée d'Itanos. S'appuyant sur un fr. d'Épicharme (p. 132 Kaibel) où *γερῶνα Νάξια* est dit *ἐπὶ τῶν αἰδοίων*, il suppose qu'au temple d'Aphrodite, à Naxos de Sicile, temple fondé par les Phéniciens et où leurs rites se seraient conservés, les *αἰδοία* votifs continuaient à être désignés sous le nom de *gerrha*, transcription d'un *gerourim* qui désignerait les *virilia* en phénicien. Pour marquer le dédain où ils tenaient la divinité orientale, les Doriens de Syracuse auraient employé ce même terme dans le sens le plus méprisant. Aussi, quand ils entendirent les Athéniens se crier l'un à l'autre, en avançant leur circonvallation, *γερῶνα*, des fascines! (au sens grec du terme), ils leur auraient répondu par leur transcription du mot phénicien analogue, *obsceno sensu*. L'explication est ingénieuse, mais elle suppose l'existence d'un *gerourim* au sens d'*aidoia* qui n'est pas plus certaine que l'origine phénicienne de l'Aphrodite de Naxos; elle laisse de côté le texte de Festus et tous ceux qui décrivent sous le nom de *gerrhon* le bouclier des Thraces, Scythes et Perses. Je préférerais donc supposer que les Syracusains désignaient sous le nom de *gerrha* toute espèce d'objets tressés en osier, tant fascines que boucliers. Il en était de même des Athéniens, chez qui il désignait en particulier les barrières portatives qui servaient à l'agora (Dém. *Or.* XXIII, 169; LIX, 60). *Gerrha* n'a-t-il pu désigner également à Syracuse d'énormes *phaloi* en baudruche, principale partie du grotesque accoutrement des *phlyakoi* syracusains (cf. les *Rappresentazioni fiachiche* publiées par Romagnoli, *Ausonia*, 1908, p. 141, 248). On comprendrait ainsi que, lorsque les Athéniens réclamaient des fascines, les Syracusains leur aient renvoyé leur cri comme une injure (cf. en latin les deux sens de *fascina*). Remarquons encore qu'Alkman (133 Bergk) prend *γερρον ἐπὶ τῶν δίστων* (flèches en roseau) tandis que *σύνιον*, autre espèce de javelot, est employé par Kratinos, *ἐπὶ τοῦ ἀνδρειοῦ αἰδοίου* (Pollux, X, 143).

2) Je rappelle seulement qu'une étymologie, peut-être justifiée, prêtait aux Saces l'invention de ce bouclier : τοῦ Σάκας ἔθνος γίνωσκε ὡν εὖρημα τὸ σάκος

naient aux vastes pavois d'osier derrière lesquels les archers perses tiraient à l'abri et Théophraste recommandait l'*pitèa* à cause de sa légèreté¹, et il y a lieu de croire que c'est à un pavois de même nature que les Spartiales ne renoncèrent que sous Cléomène², les Arcadiens sous Antigonos Dossou³, les Achéens sous Philopoemen⁴. Les Étoliens aussi portaient encore le *sakos* à la fin du v^e siècle⁵, et les Macédoniens n'abandonnèrent qu'à l'époque d'Alexandre leurs *scuta ex cratibus*⁶. La *peltè* de leurs voisins de Thrace était encore en osier tressé du temps de Paul-Émile⁷ et toutes les peuplades scythiques qui s'étendaient des Balkans au Caucase — certaines d'entre elles étaient même appelées par les Grecs *Gerrhaidai* et *Gerrhophoroi* — paraissent n'avoir connu qu'un bouclier de ce genre qui servit, plus ou moins modifié, aux Assyriens et aux Perses. Les Grecs le distinguaient sous le nom de *peltè* ou sous celui de *gerrhon*, selon que l'armature d'osier était échancrée en croissant à sa partie supérieure et tendue d'une peau relativement souple⁸ ou que cette armature affectait la

(Tzetzés, *Chil.* XII, 894). D'après J. Weck, *Homeric Problems* (Metz, 1896), p. 19, *σκαίος* n'aurait fini par désigner ce qui est à gauche que parce que c'était le côté du bouclier (*σκαίη χεῖρ* = *σκαίη*). Il faudrait donc admettre que *σάκος* ait été employé aussi fréquemment aux temps homériques qu'*ἀσπίς*, qui désigne la gauche, à l'époque classique.

1) Théophrast., *Hist. Plant.*, V, 3, 4 : καὶ τὰ ἰτεῖνα καὶ ἀμπέλωνα δὲ ὁ καὶ τὰς ἀσπίδας ἐκ τούτων ποιοῦσι... κορυφότερον γὰρ τὸ τῆς ἰτέας.

2) Plut., *Cleom.*, 11. Ils avaient conservé jusque là le grand bouclier et la dague mycénienne dite ξυγλή, cf. Xenoph., *Lac. Pol.* 11, 3; Tyrtée, IX, 23; Hesychius s. v. αἰγίς (d'après Nymphodore).

3) Polybe, II, 65; V, 91.

4) Pausanias, VIII, 50, 1. C'est sans doute au même changement que correspond la substitution des thyraéphores aux peltophores dans les rôles militaires béotiens à la fin du II^e siècle.

5) A titre de *σακεσφόροι*, les Étoliens étaient considérés comme ἑπλοισι μισοβάρβαροι (Eurip., *Phoen.*, 138).

6) Quinte Curce, X, 2, 23.

7) Plutarque, *Æm.*, 32.

8) Je crois qu'on peut conclure que la *peltè* était ordinairement en osier tressé tendu entièrement d'une peau légère, d'une part, de figures comme celle qu'on trouvera reproduite dans le *Dictionnaire des Antiquités*, art. *clipeus*,

forme d'un grand rectangle revêtu extérieurement d'une épaisse peau de bœuf¹. C'est probablement une différence semblable qui distinguait des vastes *scuta ligustina* ou *byrsoi* des Ligures² et des non moins vastes *scuta* des Samnites³, les *salignae crates* que Virgile prête aux Sabins⁴, les *parmae Bruttianae* donnés par Marius à son infanterie légère⁵ que Nossis appelle ἔντεα⁶ et les θυρεάσπιδες dont Léonidas de Tarente⁷ qualifie les boucliers des Lucaniens qui *de vimine facta scuta recens detractis coriis quasi glutino adolescebant*⁸. Le même bois léger et facile à courber devait faire l'armature

fig. 2048, d'autre part du texte d'Aristote, fr. 469 K. : ἦν δε πέλτη ἀσπίς ἔτυν ὄυκ ἔχουσα οὐδ' ἐπίχαλκος οὐδε βοῦς ἀλλ' αἰγὸς ἢ οἴος δέρματι περιτεταμένη.

1) Cette forme du *gerrhon* résulte de nombreux monuments qui montrent les Perses tirant à l'abri de leurs pavois et d'un texte, négligé jusqu'ici, des *Scholium in Lucianum* (éd. Rabe) : γέρρα οἰσύναι· οἰσύνά γένος τι ἰτέας (l'osier est, on le sait, le nom donné aux rejets du saule) ἐκ τούτων καὶ τὰ γέρρα. Σκεπαστήρια ταῦτα πολεμικά, οὐ κυκλωτερῆ δὲ ὡς αἱ ἀσπίδες, ἀλλὰ τετράγωνα (p. 256) γέρρον τετράγωνον σκέπασμα ἐκ στερεῆς βύρσης (le *gerrhon* est un engin quadrangulaire fait avec une peau de bœuf rigide). Aelius Dionysius (*ap. Eust. ad Od.*, XXII, 184) définit les *gerrha* : ἀσπίδες Περσικαὶ ἐκ λύγων (branches de coudrier) καὶ οἰσύναι.

2) Diod., V, 39; Polyb., XXIX, 15; Liv., XLIV, 35; Sil. Ital., I, 629.

3) Sur ces *scuta* samnites que les Romains n'adoptèrent probablement qu'au début du III^e s., voir les textes que j'ai réunis dans *Revue Archéologique*, 1907, II, p. 231. Silius Italicus (V. 522) décrivant le *clipeus* de Flaminius lui donne une armature d'osier (*crates*) et un pourtour de bronze (*aeris in ora*).

4) Virg., *Æn.*, VII, 632. Pinza, *Röm. Mitt.*, 1907, 109, a essayé de montrer que les boucliers qui ornaient la tombe Regulini-Galassi de Caere (VII^e s.) étaient en osier avec *umbo* et pourtour en bronze.

5) Festus, éd. Ponor, p. 23, 316.

6) Nossis, *Anth. Pal.*, VI, 132.

7) Léonidas, *Anth. Pal.*, VI, 131.

8) Salluste, *ex Serv. ad Æn.*, VII, 632, *Fragm.* éd. Maurenbrecher, p. 154. Sur les monnaies, le Bruttium porte le bouclier ovale, la Lucanie une sorte de *peltè* (Garrucci, *Monete dell' Italia ant.*, pl. XCV, CXXIV). Je pense que c'est encore des Lucaniens que s'occupait Salluste dans le fragment conservé par Nonius, 18, 14 : *Hi soliti nectere ex viminibus vasa agrestia, ibi tum, quod inopia scutorum fuerat, ad eam artem se quisque in formam parmae equestrae armabat*. Les Lucaniens portaient donc un bouclier ovale en osier. Il pourrait aussi s'agir en ce passage des esclaves révoltés auxquels Spartacus donne, entre autres armes de fortune, des boucliers d'osier couverts de cuir (Frontin, *Strat.*, I, 7, 6; Florus, III, 20).

des *vasta scuta* dont les Celtes se servaient à l'occasion comme de nacelles ou de traîneaux¹ depuis les Cimbres² et les Aduatiques³ au N.-O., jusqu'aux Celtibères⁴ au S.-O. et aux Galates⁵ et Bastarnes⁶ au S.-E. et c'était là un point où, pas plus que les Scythes, les Germains ne devaient différer des Celtes avec leurs *vimimum textas vel tenues et fucatas colore tabulas*⁷.

*
* *

Ce serait sortir du domaine de cette *Revue* que de s'étendre davantage sur l'étude du bouclier en saule ou en osier. Mais il fallait donner une idée de la survivance et de la dispersion de ce pavois pour mettre hors de doute l'exactitude de la définition qu'Hésychius donne de l'*itéa*. On a pu constater l'existence d'un bouclier auquel ce nom convenait. De sa distribution; on peut conclure qu'il devait faire partie de l'armement primitif, et qu'Hésychius ne mérite pas moins confiance quand il affirme que ce furent les « premiers boucliers » qui reçurent le nom d'*itéa*. Comment expliquer alors que ce nom ne figure pas dans les poèmes homériques, silence qui a permis aux auteurs qui se sont occupés particulièrement du bouclier dans l'épopée, W. Helbig, W. Reichel, C. Robert⁸, de ne jamais faire mention de l'*itéa*?

1) Voir les textes dans Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, p. 351.

2) Plutarque, *Marius*, 4, 26. Cf. les boucliers cimbres sur lesquels *Roma* est assise sur les monnaies étudiées par Haebelin, *Corolla Numismatica*, 1907, pl. VII, 8.

3) Caesar, *Bell. Gall.*, II, 33, 2.

4) Diodore, V, 33.

5) Pausanias, X, 20. Cf. les trophées des victoires sur les Galates à Delphes, Pergame, Milet auxquels on peut ajouter les monnaies frappées par les Étoliens en commémoration de la défaite des Gaulois à Delphes (cf. A. J.-Reinach, *Revue celtique*, 1909, p. 15 du tir. à part et *Rev. internationale d'archéologie numismatique*, 1910).

6) Valérius Flaccus, *Argon.*, VI, 98.

7) Tacite, *Ann.*, II, 14.

8) W. Helbig, *Homörischer Epos*², p. 395; W. Reichel, *Homörische Waffen*², p. 146; C. Robert, *Studien zur Ilias*, 1901, p. 8.

Il résulte des travaux de ces savants que, dans l'armement, c'est sur le bouclier qu'ont porté surtout les remaniements des aèdes ioniens, remaniements opérés à une époque où le bouclier rond revêtu de bronze s'était imposé à leur compatriotes. Comme le *laiséion*, dont il ne reste que deux mentions¹, l'*itèa* a dû céder partout la place à l'*aspis*. Mais n'a-t-il pas pu subsister plus longtemps dans les lais épiques qu'on chantait en dehors du monde ionien, à Chypre et en Crète par exemple²? C'est là que les poètes cycliques auront trouvé ce terme encore en usage au sens de bou-



Fig. 5. — Génie du bouclier sur une intaille de l'Acropole de Mycènes. Prototype du Kurète Itanos?

clier d'osier et c'est dans leur vocabulaire que l'ont sans doute repris Euripide et Théocrite.

La même révision qui a fait disparaître l'*itèa* des poèmes homériques, en a sans doute éliminé toute mention du bois dont était faite l'armature du bouclier. Il n'y est question que des peaux de bœuf qui le recouvraient et de leur ornementation de bronze. Mais il est évident qu'une sorte de cadre de bois maintenu par des traverses était nécessaire pour qu'on y pût tendre les peaux, puis les fixer par des clous en métal³, et

1) Sans doute γέζρον et βύρσος ont disparu de même. Σάκος ne s'est maintenu qu'en une dizaine de passages.

2) Ainsi *laiséion* était encore en usage dans la Crète du VI^e siècle, comme le montre le fameux *skolion* du Crétois Hybrias : ἔστι μοι πλοῦτος μέγα δόρυ καὶ ξίφος [καὶ τὸ καλὸν λαισῆϊον, πρόβλημα χρωτός.

3) C. Robert a montré que l'existence d'une pareille armature avait été contestée à tort par Reichel. J'ajoute qu'elle me paraît visible sur certains monuments comme le *gerrhon* d'un des Scythes du vase de Koul-Oba (S. Reinach, *Antiquités de la Russie méridionale*, fig. 262), le grand bouclier rectangulaire

l'on a vu que de nombreux témoignages attestent l'usage du bois ou des rejets du saule tant pour constituer l'armature du bouclier de peau que pour former, par leur seul assemblage, le bouclier qui mérite proprement le nom d'*itéa*. Puisque les qualités qui recommandent le saule pour ces usages sont sa légèreté et sa flexibilité, il paraît évident que c'est de ce bois qu'a dû être formé le grand bouclier en forme de 8. On sait que la confrontation des découvertes mycéniennes avec les chants homériques¹, a permis de retrouver dans ceux-ci, malgré des remaniements postérieurs, de nombreuses traces du rôle qu'y jouait le bouclier qui couvrait le guerrier à la façon d'une tour. Si la seule allusion qui a subsisté à la matière dont il était formé est ce terme de *heptaboëion sakos* qui revient chaque fois qu'il est question du bouclier d'Ajax, il est manifeste qu'un bouclier de ce poids ne pouvait convenir qu'au gigantesque fils de Télémaôn. Si ce terme s'est maintenu à travers les remaniements c'est justement qu'il était en quelque sorte consacré pour faire comprendre le prodige de force accompli par Ajax en le maniant. « Ajax au bouclier aux sept peaux de bœuf » est évidemment une formule stéréotypée du genre de « l'Empereur à la barbe fleurie » des chansons de geste et c'est pourquoi elle a survécu. Ce sont deux épithètes relatives au bouclier du héros, *τελαμώνιος* « pourvu de baudrier » et *εὔροσάκης*

des Gaulois sur la frise de Civita Alba (Brizio, *Notizie dei scavi*, 1903, p. 177), et le bouclier ovale d'un *aes signatum* d'Aricie (Garrucci, *Monete d'Italia*, pl. XIV). Dans la stéatite crétoise, *Journ. Hell. Stud.*, 1895, p. 299, fig. 40, on distingue un bouclier semi-cylindrique soutenu en haut et en bas par deux traverses qu'un bâton maintient en leur centre, tandis que les deux autres côtés sont formés par des bâtons convexes.

1) On n'a malheureusement pas retrouvé dans les tombes mycéniennes un seul débris certain de bouclier. On a montré récemment (cf. *Εφ. ἀρχ.*, 1907, 57) que la tête de vache argentée de la tombe IV de l'Acropole des Mycènes et la tête de lion de la tombe III n'étaient sans doute pas des épisèmes de bouclier comme le voulaient Schliemann (*Mykenae*, fig. 327) et Schuchhardt (*Schliemanns Ausgrabungen*, p. 303). Il n'est pas moins douteux que le morceau de bois trouvé dans la tombe V provint d'un bouclier comme l'a supposé aussi Schuchhardt. Il n'a malheureusement pas été soumis à l'analyse.

« au vaste bouclier », qui s'en sont détachées en quelque sorte pour devenir le père et le fils du héros : Télamon et Eurysakès. Bien que le souvenir de l'*itèa* n'ait pas survécu de même dans l'Épopée, une étude minutieuse des boucliers figurés sur les monuments mycéniens m'a convaincu que ceux-ci ou bien consistaient en un clayonnage d'osier, ou bien étaient formés de peaux tendues sur une armature en bois et

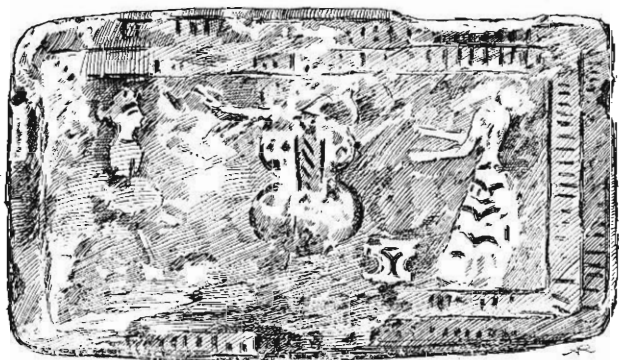


Fig. 6. — Bouclier sacré entre deux orantes sur une fresque de Mycènes. Prototype du *Palladium*.

l'on a vu pourquoi il y a tout lieu de croire que ce bois était celui du saule¹.

Parmi ces monuments trop rares encore — on n'en connaît guère plus qu'une vingtaine, — un petit groupe nous intéresse surtout ici : celui où il semble que le bouclier bilobé ait une valeur religieuse.

Sur la grande intaille de Mycènes (fig. 5) le petit personnage qui paraît suspendu au milieu du ciel et entièrement caché par le grand bouclier à double échancrure d'où ne sort que le bras qui tient une lance ou une baguette, est évidem-

1) Je ne puis, ici, entrer dans le détail de cette étude purement archéologique. En attendant que je puisse la faire paraître, je dois renvoyer, outre les trois ouvrages classiques sur le sujet indiqués p. 318, n. 8, à l'ouvrage de G. Lipoldt, *Griechische Schilde* dont la prochaine publication est annoncée dans les « Münchener archäologischen Studien », dédiés à la mémoire de Furtwaengler.

ment de caractère divin¹. Il semble voler en agitant son arme autour de la bipenne, qui a représenté le génie de la foudre avant que celui-ci ne soit transformé en Zeus, armé de la hache-foudre et adoré comme dieu de la foudre par les Kurètes qui en imitaient le bruit en entrechoquant leurs armes.

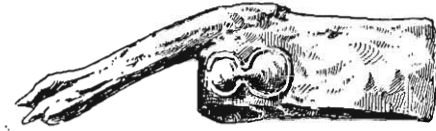


Fig. 7. — Hache de bronze de Vaphio consacrée par l'empreinte du bouclier bilobé.

Le génie du bouclier n'est-il donc pas la première image d'Itanos, le Kurète inventeur du bouclier ?

On retrouve le bouclier bilobé à moitié anthropomorphisé sur la fameuse tablette en calcaire peint de Mycènes. Fixé sur un solide pilier, on croit y distinguer un bras tendu vers la droite, peut être armé d'une lance, une aile ou un autre bras projeté à gauche ; deux femmes font le geste d'adoration de part et d'autre (fig. 6)². Sur un côté de la *larnax* de Milatos,

1) Schliemann, *Mycènes*, fig. 530; Furtwaengler, *Ant. Gemmen*, I, pl. II, 20; *Rev. archéol.*, 1900, II, pl. VIII, 1; P. Girard, *R. Et. grecques*, 1905, p. 55. Milchhofer (*Anfaenge der Kunst*, p. 136 et *Arch. Zeitung*, 1883, p. 249) reconnaît la Grande Mère assise sous l'Arbre de Vie, les épis à la main, entourée de nymphes et d'orantes; devant elle, le futur Zeus serait représenté sous forme de bipenne et le Kurète serait symbolisé par le bouclier bilobé qui paraît tourner autour de la bipenne. Tsountas, *The Mycenaean Age*, p. 299, voit Zeus dans le porteur du bouclier. J'étudierai plus loin, le considérant aussi comme un Kurète, le porteur du bouclier bilobé du sceau de Knossos, *British School Annual*, VIII, p. 77; *Rev. Et. grecques*, 1905, p. 58.

J. Sieveking (art. *Pullation* du *Lexikon* de Roscher, col. 1327) rapproche de la divinité au bouclier de l'anneau de Mycènes, celle d'un anneau de Knossos (Evans, *JHS.*, XXI, p. 170). Comme celle-ci ne porte pas le bouclier mais seulement la lance dans la droite, on peut reconnaître partant du dos deux petites ailes et conclure de sa nudité que la divinité était de sexe masculin. P. Girard, qui la reproduit, *op. cit.*, p. 49, y voit le génie du Pilier, de ce « Pilier vêtu, pour ainsi dire, du bouclier » qu'il reconnaît dans l'intaille de Mycènes; comme le génie de l'intaille de Mycènes, il tiendrait à la main non une lance, mais une baguette magique.

2) Tsountas, *Εφημ. ἀρχ.*, 1887, pl. X, 2 = Tsountas et Manatt, *Mycenaean Age*, pl. XX; Perrot, *Hist. de l'Art*, VI, f. 440. Sur le bouclier limité par une bande jaunâtre striée de noir on distingue un cercle en rouge. P. Girard, *loc.*

on a déjà vu (fig. 3)¹ un génie ailé, portant devant lui un bouclier de ce type, qui paraît voler au-dessus d'un poisson et c'est encore une divinité sans doute qui sur un sceau de Knossos tient un bouclier semi-cylindrique sous sa forme non encore stylisée².

Enfin, sur un vase du Dipylon qui se place plusieurs centaines d'années après les monuments de Mycènes, on retrouve encore le bouclier bilobé, placé sur un autel entre deux personnages assis (fig. 8). Le bouclier a déjà pris une forme qui, sur d'autres vases géométriques, se conservera comme emblème des monnaies béotiennes. Le treillis qui remplit l'intérieur de cette *pellé* s'explique le mieux par de l'osier tressé; l'autel sur lequel il est placé est formé d'un de ces damiers alternativement noirs et blancs qui forment la partie inférieure de tant de chapelles figurées sur des monuments minoens. L'objet triangulaire placé à l'extrémité de l'autel peut être une corne de consécration vue de profil; quant aux objets que le prêtre tient de chaque main, quelle que soit leur nature exacte, ils semblent destinés à frapper l'un contre l'autre reproduisant le bruit du tonnerre³. Le même

cit., p. 57, croit reconnaître un bras et une aile de même que R. Dussaud dans ses *Questions Mycénienes* publiées dans la *RHR* de 1905.

1) A. J. Evans, *Journ. Hell. Studies*, 1901, p. 174; fig. 50; mieux dans *The prehistoric tombs of Knossos*, extrait de l'*Archaeologia*, 1906, p. 99. Cf. P. Girard, *Rev. des Et. grecques*, 1905, 51.

2) A. J. Evans, *British School Annual*, IX, 1902-3, p. 59, fig. 38. Le P. Lagrange (*La Crète ancienne*, 1903, p. 68), après l'avoir rapproché de la déesse au lion d'une autre empreinte d'argile (*Br. School Ann.*, IX, fig. 37) remarque avec raison que si l'animal qui accompagne le porteur du bouclier est un chien et non une lionne, il devrait plutôt le considérer comme un guerrier. Quant au bouclier semi-cylindrique, il est pourvu supérieurement d'une sorte d'angle proéminent destiné probablement à protéger la figure. On le retrouve sur une autre gemme crétoise (*Revue arch.*, 1878, pl. XX, n. 5) et à Mycènes sur un anneau d'or de la V^e tombe de l'Acropole (Schuchhardt, *op. cit.*, fig. 231), sur deux des chasseurs du poignard aux lions et les défenseurs de la ville assiégée du gobelet d'argent.

3) *British School Annual*, XII, p. 82. Sur l'appareil en damier des édifices religieux minoens, voir ce que j'ai écrit dans la *RHR*, 1909, p. 243. On peut se demander si le zig-zag qui s'échappe d'un des instruments agités par le

bouclier, placé en sens contraire, semble présider à une scène de bataille que présente un autre vase du Dipylon (fig. 9). Comme par un souvenir du bouclier à demi anthropomorphisé de la plaque peinte de Mycènes, un bras paraît



Fig. 8. — Bouclier sur un autel entre deux adorateurs sur vase du Dipylon.

sortir de ce bouclier ; mais les javelots qui l'entourent rappellent le trophée classique.

Le caractère sacré, dont ces exemples suffisent à montrer que le bouclier en forme de 8 était empreint, se communiquait à tous les objets qui en imitent la forme ou qui en reçoivent l'image.

Sans doute est-ce à ce titre qu'on le voit figurer tantôt sur des objets de parure¹, tantôt sur des instruments comme la hache de bronze de Vaphio² reproduite à la

prêtre (il doit avoir ce caractère pour être assis devant l'autel) n'est pas censé représenter l'éclair évoqué ou conjuré.

1) Voir les bijoux lydiens reproduits par Perrot, *Hist. de l'Art*, V, p. 296 ; les *tintinnabula* de Chypre, reproduits par Rh. v. Lichtenberg, *Beitraege z. gesch. Kypros*, 1907, pl. III-IV ; le collier d'Enkomi, Murray, *Excav. at E.*, pl. VI, 604 et Reichel, *op. cit.* (fig. 8), une plaquette d'or d'Eleusis (Reichel, fig. 15), la bague d'or d'Egine, 'Εφ. ἀρχ. 1891, pl. II, 2. Peut-être faut-il chercher une origine religieuse à la *scutulata vestis*. Cf. Ed. Wolf, *Wochenschr. f. Kl. Phil.*, 1906, 512 (c.-r. de G. Ferrara, *Della Voce Scutula* Milan, 1905). Sans doute aussi le collier d'Enkomi est-il le prototype du collier de Latone à Délos dont les comptes apprennent qu'il était composé de 49 *thuréoi* dont un coupé en deux pour servir de fermoir (*Sylloge*, 588, l. 4).

2) Tsountas, 'Εφημ. ἀρχ., 1889, p. 156, pl. VIII, 2. Je crois distinguer un bouclier bilobé sur le flanc d'un des vases crétois représentés dans la tombe de Rekhmara (voir la planche en couleurs de W. M. Müller, *Egyptological Researches*, 1906).

figure 7, et l'on ne peut que voir des boucliers-amulettes dans les petites pierres noires en forme de bouclier mycénien trouvées à Troie et à Tirynthe¹, ainsi que dans les petits boucliers en ivoire, en verre (fig. 4) ou en terre vernissée des tombes de Mycènes, de Spata et de l'Acropole d'Athènes². A plus forte raison ce caractère sacré devait-il résider dans

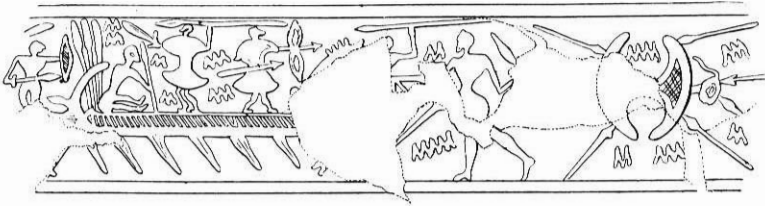


Fig. 9. — Bouclier-trophée au milieu d'une scène de combat sur un vase du Dipylon.

les gemmes où ce bouclier figure au milieu d'autres objets rituels, associé ici à la bipenne, là à l'arbre sacré³. Répété une vingtaine de fois sur un couvercle d'ivoire trouvé à Knossos, il renforce le caractère sacré que devait avoir la ciste à laquelle appartenait ce couvercle⁴ (fig. 14). Enfin on a, en

1) Schliemann, *Ilios*, p. 402; *Tirynthe*, p. 71. On peut encore rappeler un vase en faïence décoré aux angles du même bouclier, *Br. School Annual*, XI, p. 72.

2) On en connaît en pâte de verre (les trois de Mycènes reproduites à la fig. 4 le sont d'après Milani, *Studi e Materiali*, II, p. 15) en terre cuite vernissée (à Mycènes, Schliemann, *Mycènes*, p. 180), en or (Reichel, *op. cit.*², f. 14) si l'on admet avec Reichel que ce bijou dérive du bouclier bilobé, il faut admettre la même dérivaison pour la figure de même forme gravée au bas de la stèle du char de l'Acropole de Mycènes, Perrot, VI, p. 767; Reichel, fig. 68), en ivoire (à Spata, *Bull. Corr. Hell.*, 1878, pl. XV, 10; Reichel, *op. cit.*², f. 6; Perrot, VI, f. 512), en électrum (à Gournia, Boyd-Hawes, *Gournia*, pl. XI, 15).

3) Outre la grande intaille de Mycènes, p. 13, fig. 6, on doit mentionner : une stéatite crétoise représentant un bouclier entouré de douze petits cercles, *Journ. Hell. Studies*, 1895, p. 298, f. 37 b; une gemme où le même bouclier est associé à l'arbre sacré, *ibid.*, p. 299, f. 40; *Rev. archéol.* 1900, II, p. 12; Furtwaengler, *Ant. Gemmen*, pl. II, 23, 40, 41; pl. III, 51, il est associé au taureau sur une gemme d'Ialysos (Perrot, VI, pl. XVI, 1). Un anneau d'or avec trois boucliers à Phaestos, *Monumenti dei Lincei*, XIV, col. 593, fig. 55, un bouclier doré sur le vase d'argent de Mycènes.

4) A. J. Evans, *The prehistoric tombs of Knossos*, dans *Archæologia*, LIX, 1906, fig. 41.

Étrurie, taillé des pierres tombales en forme de bouclier (fig. 10)¹. Sans qu'on puisse préciser la portée attachée à cet usage, il semble que, de même que la formule *sub ascia* dérive du culte de la hache, cette mise du mort *sub scuto* lui assure la protection des maîtres du ciel.

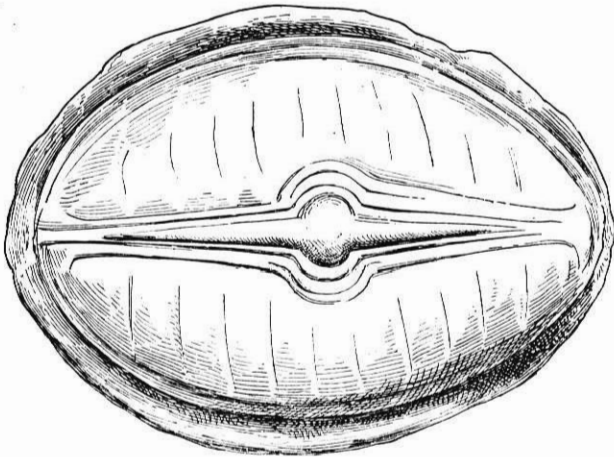


Fig. 10. — Pierre tombale de Vetulonia sculptée en forme de bouclier.

Dès 1898, M. E. Gardner², bien qu'il ne connût encore qu'une faible partie des monuments que l'on vient d'énumérer, y reconnaissait cependant l'origine des *palladia*. « Ces curieux objets qui figurent au nombre des antiquités mycéniennes ont un sens symbolique. Ils doivent être regardés comme des représentations conventionnelles et réduites d'une

1) Cette pierre qui forme le couvercle d'une tombe à *pozzo* de Vetulonia, conservée au Musée de Florence, est reproduite d'après Milani, *Italici ed Etruschi* (Rome, 1909, pl. X, fig. 51). Aux exemples qu'il cite avec bouclier ovale ou rond (p. 14-15), on peut ajouter deux autres couvercles scutiformes sur des cistes dont l'une est ovale et l'autre ronde, conservées dans la salle des *Necropole del Agro Falisco* au *Museo della Villa Julia* de Rome.

2) Ernest Gardner, *Palladia from Mycenae*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1893, p. 24. Les statuettes primitives affectant souvent la forme du bouclier bilobé au-dessus duquel ne passe que la tête, il est difficile de savoir si nombre d'« idoles plates » n'ont pas été destinées à représenter des *palladia*.

divinité armée. Leur donner le nom de *Palladia* est la manière la plus simple d'exprimer ce fait, qu'il faille ou non les identifier à une divinité armée que toute la Grèce a connue sous le nom de Pallas Athéné. » En 1900, M. Evans, après avoir ajouté bon nombre de monuments à ceux que connaissait Gardner écrivait : « Il est possible que le bouclier mycénien lui-même, lorsqu'il apparaît comme un symbole dans le champ des gemmes ou des sceaux, représente parfois, ainsi que la bipenne, la personnification aniconique de la divinité ou du héros défunt¹ ». La figuration de la divinité du bouclier sous forme de génie ailé serait due, d'après M. Evans, à la fantaisie des artistes.

L'année suivante, dans la 2^e édition de ses *Homerische Waffen*, Reichel² précisait que bipenne et bouclier devaient être des symboles du dieu de la guerre mycénien ; Milani s'étendait en spéculations sur la valeur cosmogonique des deux cercles du bouclier, alors que Reichel a précisément montré qu'ils ne sont qu'un dessin conventionnel de l'élargissement et de la prééminence qu'une peau de bœuf tendue sur un cadre de bois présente naturellement à sa partie inférieure et à sa partie supérieure³.

En 1905, tandis que Helbig⁴ montrait dans les *ancilia*, dont l'on sait le rôle parmi les *sacra* de Rome, une forme

1) A. J. Evans, *Journ. Hell. Studies*, 1900, p. 192.

2) W. Reichel, *op. cit.*, 1901, p. 3.

3) Milani, *Studi e Materiali*, I, p. 194 ; II, p. 16 etc.

4) W. Helbig, *Sur les attributs des Saliens*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXXVII, 205-270. On y trouvera à la fig. 4 le denier frappé par Licinius Stolo avec un *apex* entre deux *ancilia* reproduit dans ma fig. 4. La forme bilobée est atténuée sur le cachet d'Attius (fig. 1), une cornaline semblable (fig. 3), une sardoine où l'*ancile* n'est pas porté par deux Saliens mais fait partie d'un trophée (fig. 6). Sur un moyen bronze d'Antonin le Pieux (fig. 5) l'*ancile* tel qu'il est figuré sur les deniers de Licinius Stolo a continué à évoluer ; le bouclier ovale qui se voit sur les deniers au centre du bouclier bilobé s'est développé ; les deux demi-cercles qui, au-dessus et en dessous, donnaient la forme de 8 ont fait place à deux bandes de lanières dont l'extrémité est munie d'un disque. Sans doute ces lanières, en frappant le bouclier produisaient-elles le bruit caractéristique, imitation du tonnerre.

réduite du pavois mycénien, P. Girard, dans un ingénieux mémoire sur *Ajax fils de Télamon*¹, essayait de prouver que Ἀἶας τελαμωνίως n'était autre que le nom sous lequel on invoquait le *Seigneur du Pilier*. Si cet esprit du pilier était devenu, entre tous les héros homériques, le porteur par excellence du bouclier en forme de tour, c'est que le pilier, en s'anthropomorphisant progressivement, s'était chargé d'un bouclier : le *télamon*, simple poutre à l'origine, devint ainsi le soutien du bouclier. Comme tel il finit par se spécialiser dans le sens de baudrier. Si cette spécialisation était déjà chose faite à l'époque homérique, la signification primitive s'est maintenue pour τελαμών et dans un groupe d'inscriptions des villes éoliennes du Pont-Euxin où il paraît se rapporter à la stèle qui porte l'inscription et dans son emploi architectonique pour désigner une colonne à forme humaine du même type que les *atlantes*. *Atlantes* et *télamônes* se rapportent, d'ailleurs, à une même racine, *tla*, qui signifie porter. Ainsi, du pilier au bouclier que le pilier soutient, puis du bouclier au baudrier qui permet de le porter, on pourrait suivre dans *télamôn* une évolution semblable à celle que nous avons essayé de reconstituer pour *itéa* : du saule au bouclier en bois de saule réduit peu à peu à un simple cadre du même bois ; puis, l'idée de cadre l'emportant comme celle de support a fini par dominer dans *télamôn*, *itus* dérivé d'*itéa* mais oublieux de son origine, ne désigne plus dans le bouclier que le pourtour devenu métallique. Dès la grande époque de l'expansion

1) *Revue des Études grecques*, XVIII, 1905, 1-75. Je suis loin de partager toutes les vues si brillamment exposées dans cet article. J'ai déjà exposé ici même quelques vues divergentes en rendant compte de l'ouvrage de Vuertheim, *De Ajacis origine, cultu, patria* dans la *Rev. Hist. des Rel.*, 1903, I, p. 247. Comme je l'ai dit plus haut, l'explication d'*Aóos* comme une déformation de l'*Adón* phénicien (Adonis), déformation dont *Aias* serait une variante me paraît insoutenable. Pour l'histoire même de l'évolution du sens de *télamôn*, pour son passage du pilier au baudrier, pour la raison surtout qui aurait amené à affubler le pilier du grand bouclier la pensée exacte de M. Girard est particulièrement difficile à saisir à travers ses digressions. Peut-être l'ai-je un peu forcée pour la résumer ; en tout cas, je ne crois pas l'avoir faussée.

ionienne qui commence au VIII^e siècle, le sens primitif d'*itéa* comme celui de *télamôn* a disparu de l'épopée. Que la vie de ces mots, en leur acception originelle, fût dès lors épuisée, n'est pas une confirmation encore de l'antiquité de cette origine?

Dans l'évolution semblable de ces deux termes telle qu'on vient de la retracer, on n'aura pas manqué d'être frappé d'une lacune. On a montré, par les monuments, le caractère sacré du bouclier auquel ses planches de saule auraient valu le nom d'*itéa*; on l'a montré ayant cette valeur religieuse tant isolé que suspendu au pilier qui aurait été dit *télamôn*, mais on n'a précisé ni pourquoi ni comment le pavois mycénien était un objet de culte. Les savants qui ont pu constater ce culte du bouclier dans la Grèce primitive n'ont pas été plus précis : si Milani cherche, dans les deux cercles à la fois conjoints et opposés, toute une symbolique dont le P. Lagrange dans un chapitre sur « les Symboles » de la religion crétoise¹, ne s'est pas assez dégagé, Gardner et Reichel voient dans le bouclier comme dans la bipenne des représentations stylisées de la divinité guerrière qui en était armée. Evans, persuadé du caractère aniconique de la religion crétoise, considère le bouclier, ainsi que la bipenne ou le pilier, non comme des symboles ou des attributs d'une divinité armée, mais comme étant par eux-mêmes des objets de culte; il n'explique pas d'ailleurs, pourquoi le bouclier est divin; P. Girard² qui insiste sur le caractère prophylactique du bouclier des sceaux et des gemmes et qui propose d'y voir

1) M. J. Lagrange, *La Crète ancienne* (Paris, 1908), p. 95. Voir mes comptes rendus des ouvrages de Milani et de Lagrange dans la *Revue des Et. ethnogr. et sociol.*, 1908, p. 296 et 378.

2) Il est certain que certains coquillages ont joué un rôle sacré en Crète, un rôle qui n'était pas seulement celui de « trompe » que M. P. Girard leur assigne — encore qu'il eût pu rappeler la conque des tritons et l'Athéna *Salpina* d'Argos. Mais, après avoir affirmé — affirmation peu exacte — que « rien ne nous révèle, si ce n'est peut-être leur présence dans les tombeaux, que les coquillages aient joué le rôle d'amulette », comment écrire : « Je crois, dans tous les cas, apercevoir le coquillage-bouclier sur quelques cachets ? Quel qu'ait été le prototype de ce symbole, son caractère prophylactique ne paraît pas douteux » (p. 53-4) et

la reproduction d'un coquillage ouvert, n'explique pas davantage pourquoi des vertus tutélaires auraient été prêtées au bouclier bilobé ou à son prototype supposé ni comment l'idée serait venue de recouvrir un pilier, sacré par lui-même, sous l'imitation d'un coquillage bivalve, imitation qui devait être gigantesque puisqu'elle cache presque entièrement le pilier !

L'insuffisance des explications n'est que trop manifeste. Leur défaut commun semble être que, dans le culte du bouclier, elles considèrent le rôle propre de cette arme comme subordonné ou comme adventice. Elles ne comparent pas le culte du bouclier avec celui des autres armes sacrées, glaive et hache, lame et flèches ; elles ignorent que l'humanité a connu l'*hoplolâtrie* au même titre que la litholâtrie, la phytolâtrie, la zoolâtrie. Bien que le terme d'ὄπλον s'applique par excellence au bouclier, nous ne pouvons songer à esquisser ici, à propos de l'*inventio scuti*, une étude d'ensemble de l'*hoplolâtrie*¹. Mais pour faire comprendre la légende du Kurète Itanos inventeur du bouclier, il importe d'en indiquer quelques aspects.

*
* *

En retraçant plus haut ce qu'on entrevoit encore du culte

conclure : « Il était inévitable que le bouclier-amulette devint de bonne heure un véritable bouclier et que la baguette magique devint une lance » ? (p. 64). Donc, si je comprends bien, malgré que le caractère prophylactique du coquillage ouvert soit incertain, ce caractère réside sans aucun doute dans l'amulette qui en imite la forme ; cette forme se trouvant être en même temps celle du bouclier, le bouclier hérite de sa vertu sacrée. Quant à la légende de la lance guérisseuse d'Achille, il y aurait « quelque réminiscence de la baguette bienfaisante des dieux pélasges devenue plus tard aux mains des héros, un instrument de douleur » (p. 65). Cette légende montrerait le passage de la baguette magique à la lance et expliquerait par analogie le passage du bouclier-amulette au bouclier-arme. Je crois avoir montré ailleurs que c'est un des nombreux exemples de magie sympathique. Cf. *L'Anthropologie*, 1909, p. 199.

1) J'ai indiqué les traits principaux de cette étude dans une lecture sur *Les armes des dieux comme principe de classification dans les études de mythologie*, faite au Congrès archéologique de 1909. Voir mon résumé *Rev. arch.*, 1909, II.

d'Itônia, la compagne d'Itônos-Itanos, on a pu déjà, malgré la pauvreté de nos textes, mettre en lumière certains des traits que l'on peut retrouver à l'origine de tous les cultes qui se sont développés en Grèce autour d'un *palladion*.

Palladion paraît désigner originairement ou une imitation réduite de *pallas* (παλλάξ — ἀδος) ou le lieu où se manifeste sa puissance. Quant à *pallas*, il ne dérive pas, comme on l'admet généralement d'après l'attitude classique des images de Pallas-Athéna, ἀπὸ τοῦ πάλλειν τὸ δόρυ¹, de la lance brandie. Des lances de type primitif sont dites παλτά, « ce qui est brandi, lancé », πάλλειν γὰρ τὸ βάλλειν. L'éclair est dit παλτὸν πῦρ². C'est à cette lance ou à cette flèche de feu que les premières populations de la Grèce paraissent avoir donné le nom de *pallas* comme celui de *kéraunos*³. Le *palladion* est toujours tombé du ciel, τὸ διπετὲς Παλλάδιον. Comme les *kéraunia*, les *palladia* sont donc des « pierres à foudre ». Descartes croyait encore que « la foudre se peut quelquefois convertir en une pierre fort dure, qui rompt et fracasse tout ce qu'elle rencontre »⁴. Ces effets destructeurs de la foudre et les aérolithes dont sa chute est parfois accompagnée devaient

1) *Et. Magn.*, 642, 53 et beaucoup d'autres gloses citées par Roscher, *Lexikon*, art. *Pallas*, col. 1335.

2) Phérécyde, *Fragm. Hist. Gr.*, I, 96, 101. Cf. Phylarque, *ibid.*, I, 356, 79.

3) On connaît le passage souvent cité de Sotakos de Karystos conservé par Plin (N. H., XXXVII, 51, 135), passage d'ailleurs corrompu, où il distingue les *ceraunia nigrae ac rotundae* qu'on nommerait *baetulos*, des *longae* (ac *rubentes*?) qui seraient proprement les *ceraunia* et d'une dernière pierre plus rare *quoniam non aliubi inveniatur quam in loco fulmine icto* (serait-ce la *brontea* dont il dit, 150, que *e tonitribus cadit restinguitque fulmine icta*?). Les traditions relatives aux pierres à foudre, que les Grecs modernes appellent *astropelekia*, ont été réunies dans l'ouvrage de Cartailhac, *L'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires* (Paris, 1877) qui reste le plus complet. D'autres références sont indiquées dans un article de Saint-Yves, *Talismans tombés du ciel*, dans la *Rev. des Ét. Ethnogr. et Soc.*, 1909, 175-192. Pour le culte de la hache, qui dérive de celui de ces *ceraunia similes securibus*, j'ai réuni nombre de textes dans l'article **SECURIS** du *Dictionnaire des Antiquités*.

4) Cité par Th. Henri Martin, *La Foudre, l'électricité et le magnétisme chez les anciens* (Paris, 1866), p. 283. Voir dans ce livre le chapitre intitulé : *Fulgurites* et chute prétendue de la foudre en pierre, p. 195-206.

amener à associer la foudre avec le jet d'une pierre céleste. Ajoutez l'existence de ces silex dont tous les primitifs paraissent avoir cru — sans doute parce qu'ils produisaient le feu — qu'ils avaient aussi le pouvoir de le conjurer¹. Ce feu que les silex recélaient ne pouvait leur avoir été communiqué que par la foudre; aussi ne les cherchait-on que *in loco fulmine icto*. Quand on avait trouvé la pierre à foudre là où s'élèvera son temple, au *Xypetaion*² ou au *Palladion* à Athènes, au *Kéraunios lophos* à Argos, le prêtre de la tribu s'en servait sans doute pour allumer un feu inextinguible. C'est ce feu qui brûle devant la pierre sacrée de l'Itôn de Béotie et on le retrouverait aisément sur toutes les acropoles³ — c'est lui qui brûle à Athènes devant l'Athéna Polias dans la lampe fameuse de Callimaque — car ce sont les hauts lieux que la foudre frappe de préférence. Une fois le feu sacré allumé, la pierre à foudre est placée au plus profond du sanctuaire, dans l'*adyton* où, comme l'indique le nom lui-même, nul ne doit plus pénétrer. On a vu comment

1) D'après Solin, 23 et Marbode, *Liber Lapidum*, § 28, v. 418-21 la *ceraunia* préserve de la foudre et des tempêtes; d'après Pline, XXXVII, 176, elle éteint même l'incendie allumé par la foudre.

2) *Ξυπετής* = *διυπετής*; d'après Gruppe, *Griech. Mythol.*, p. 22. Le *palladion* de Xypétaion appartenait, comme on l'a montré (cf. Wörner, art. *Palladion* du *Lexikon* de Roscher, col. 3424) à l'antique *Tétrakómia* de Phalère, Pirée, Thy-moitadai et Xypété et c'est au Phalère qu'appartenait originairement la cérémonie du bain du palladion qui continua à s'y célébrer lorsque la cérémonie locale eut été englobée dans les *Plynteria*. Ces *Plynteria* de la cité paraissent avoir été originairement confinés au bain que les Praxièrgides célébraient pour l'Athéna de l'Acropole. Que cette Athéna Polias eût son origine dans la foudre, j'en vois trois indices : 1) l'empreinte produite sur le roc par le trident de Poséidon, coup de foudre mettant au jour la *θάλασσα Ἐρεχθίδης*; 2) les Kékropides frappées de folie pour avoir ouvert le ciste d'Erichthonios fils d'Héphaïstos et d'Athéna; 3) Agraulos une des Kékropides changée en pierre et ayant comme telle un culte où l'on sacrifiait des victimes humaines et où les éphèbes venaient prêter le serment militaire. Sur le *διυπετής ἄγαλμα* d'Éphèse, voir les textes réunis par Kukula, *Forschungen in Ephesos*, I, n. 141-4, 406, 432.

3) Tel devait être, par exemple, le caractère primitif de la pierre adorée sur l'Acropole de Mégare; on la fit entrer dans la légende d'Apollon parce que, comme la statue de Memnon, elle résonnait aux premiers rayons du soleil (Pausanias, I, 42, 2).

Iodama fut châtiée pour avoir violé cette défense. Tirésias devint aveugle pour avoir vu baigner le *palladion* d'Alalkoménaï et les Kékropides furent frappées de folie pour avoir entrevu le mystérieux contenu de la ciste déposée par Pallas sur l'Acropole comme gage de sa protection. On sait comment fut châtié Diomède pour avoir enlevé le *palladium* d'Ilion et, en pleine époque historique, Fimbria trouva encore le *palladium* d'Ilion *absconditum intra exstructum parietem*¹. A Rome où il fut transporté alors — *Pallada Roma tenet*² — on tint de même secret en quel endroit précis du sanctuaire de Vesta étaient enterrés les *doliola* qui contenaient, entre autres *pignora imperii*, ce *palladium* qui, dit Cicéron, *de caelo lapsum Vestae custodiis continetur, quo salvo salvi sumus*³.

Si ces croyances subsistaient encore aussi vivaces au dernier siècle de la République, quelle ne devait pas être leur force quelques vingt siècles auparavant ! Nul n'eût osé contempler la pierre céleste, à plus forte raison la toucher, de peur d'être aussitôt foudroyé. Si quelqu'un avait pu la toucher, l'enlever même, n'était-ce pas ou bien qu'il était lui-même revêtu d'une puissance magique supérieure ou bien que la divinité de la pierre à foudre abandonnait la cité où elle était jadis tombée ? De toute façon, l'intérêt primordial de toute cité n'était-il pas de laisser ignorer où se trouvait son véritable *palladium* ou d'en rendre impossible l'accès ? Puisque la cité ne pouvait subsister sans lui, n'était-il pas le garant et le protecteur de ses destinées ? C'est à lui que sont liées celles d'Ilion et de Rome ; quand Alexandre marche contre Thèbes pour détruire à jamais la puissance béotienne, le feu prend de lui-même au *palladium* d'Alalkoménon⁴.

1) Servius, *ad Æn.*, IV, 166, d'après Tite Live de qui dérivent aussi Julius Obsequens, 56 et Saint-Augustin, *De civ. dei*, III, 7. Cf. Appian, *Mithr.*, 53.

2) Ovide, *Fast.*, VI, 423.

3) Cicéron, 11^e *Philipp.*, 23. Cf. *Pro Scauro*, 48, où l'on voit que le grand pontife Métellus fut frappé de cécité pour avoir osé, dans un incendie du temple de Vesta, sauver des flammes ce *palladium quod quasi pignus nostrae salutis atque imperii custodiis Vestae continetur*.

4) Aélien, *Hist. var.*, XII, 57.

Ainsi, l'on voit comment, par le seul fait de la puissance foudroyante qu'on y croyait incluse, la pierre tombée du ciel est devenue, pour la cité qui la possédait, le *palladium* au sens que nous attachons encore à ce terme. L'on comprend aussi pourquoi, selon que la divinité de l'acropole était appelée Zeus ou Poséidon, Héra ou Athéna, la pierre à foudre a été, avec les progrès de l'anthropomorphisme, convertie ici en Zeus Kéraunos¹, là en Pallas Athéna et pourquoi ce

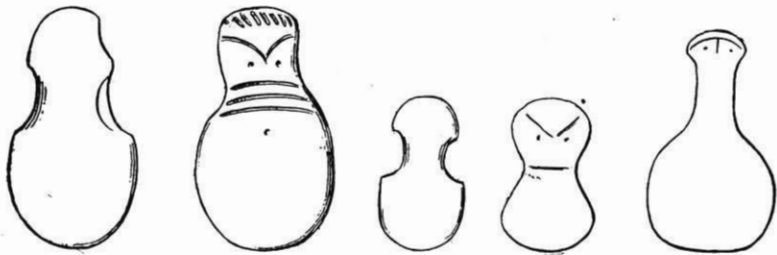


Fig. 11 a-e. — Idoles en marbre de Mycènes dérivant du bouclier bilobé.

sont ces divinités qui, originellement, reçoivent seules le nom de *Polieus*, *Polias*, ou *Poliouchos*. Bien avant l'introduction de ces divinités indo-européennes, les habitants de la Grèce et des Iles n'osaient sans doute pas plus prononcer le nom de leurs dieux qu'approcher ces pierres toutes pleines de leur puissance. Pour implorer leurs dieux, ils paraissent s'être servis de ces épithètes dont, en Crète, *Ariadné*, « la très sainte » et *Britomartis*, « la douce vierge » nous ont conservé le souvenir. Dans la Grèce primitive, les *Dioskouroi*, les *Kourètes*, les *Anaktes*, la *Koré*, la *Kyréné*, l'*Alalkoménéis* suffisent à attester ou bien que les premiers Indo-Européens qui s'y établirent étaient à un stade d'évolution religieuse

1) Pour Zeus Kéraunos de Mantinée, voir les articles classiques de Foucart, H. Weil, Usener sur Zeus Kataibaïtès, Kappôtas ou Kabatas, les notes récentes de P. Nilsson (*Griechische Texte*, 1906, p. 475 et *Rhein. Mus.* 1908, p. 313). Il faut rappeler *oi Athavaia* inscrit sur une pierre pyramidale (bétyle?) de Mantinée (Foucart, *Inscr. du Pélopon.*, 352 a).

analogue à celui des vaincus ou bien qu'ils adoptèrent les cultes et les rites de leurs prédécesseurs.

Ces rites primitifs ne se bornaient pas à des invocations. Dès les origines sans doute, l'homme s'est efforcé de rapprocher de soi les objets de son culte. Comme le clan qui adore le loup croit s'assurer sa protection en multipliant autour de lui les images de l'animal sacré, les adorateurs de la pierre à feu, s'ils n'osent approcher celle même qui est tombée du ciel, s'ils l'entourent d'un mur, *puteal*, les lieux *fulmine icta* ils n'hésitent pourtant pas à la reproduire telle qu'ils la conçoivent. Sui-

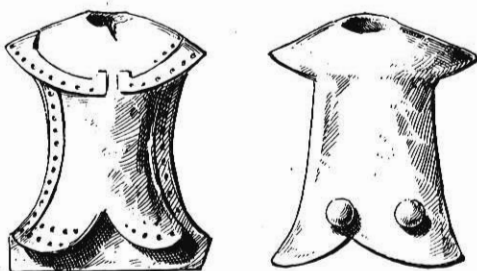


Fig. 12. — Idoles en terre cuite.

vant qu'ils imaginent que la foudre est une pierre lancée du ciel par l'arc ou par la fronde, suivant qu'ils se représentent dans l'orage une divinité brandissant sa lance, frappant de sa hache, ou agitant son bouclier, c'est sous la forme de la pierre à flèche¹ ou de la pierre à fronde, c'est sous les espèces de la lance, de la hache ou du bouclier qu'ils adoreront la divinité de la foudre. Comme la foudre menace aussi bien l'individu que la collectivité, comme le chasseur ou le pâtre ont autant besoin de s'en garantir dans leurs courses isolées que ceux qui vivent dans l'agglomération qui ne tarde pas à se développer au pied de l'acropole dont le seigneur est en même temps prêtre du dieu tonnant qu'on y adore — les descen-

1) Pour le dieu foudroyant considéré comme dieu archer et les superstitions qui s'attachent aux flèches de silex, je me permets de renvoyer à mon article sur *La Flèche en Gaule* dans *L'Anthropologie*, 1909.

dants de Bouzygès à Athènes, ceux de Diomède à Argos —, le culte du dieu de l'acropole prend bientôt une double forme. Pour une tribu qui voit dans le tonnerre le fracas du bouclier céleste, à l'Acropole même, dans un temple, on le représentera par un bouclier, généralement plus grand et mieux décoré que ceux dont la tribu se sert à la guerre comme il convient pour un dieu, ou par plusieurs boucliers pour rendre plus difficile la perte ou la prise du plus sacré d'entre eux, comme on le voit dans les légendes des *ancilia* de Rome et des *palladia* de Troie.

C'est un bouclier de ce genre que me paraît représenter la fresque de Mycènes et c'est à l'époque où le bouclier circulaire remplace dans le culte le bouclier bilobé, qu'un temple de Tarquinies a dû offrir à l'adoration des fidèles l'énorme bouclier de pierre de 2 m. de diamètre dont le centre est occupé par quatre gorgones et le pourtour par six griffons¹. A côté de ces boucliers destinés à protéger contre la foudre l'ensemble de la tribu, chacun de ses membres s'attachera à multiplier sur lui et autour de lui l'image tutélaire, donnant sa forme à des pièces d'argile ou de métal, marquant à son empreinte des sceaux et des gemmes, gravant sur une hache l'image du bouclier sacré (fig. 7), sur un glaive celui des haches divines². Enfin comme le primitif ne peut concevoir que la pierre à foudre à forme grossièrement bilobée agisse si efficacement si elle n'est pas la demeure de quelque génie, si elle n'est pas un *λίθος ἔμψυχος*³, comme il ne peut concevoir ce génie qu'avec des traits humains, on voit s'anthropomorphiser bientôt tant le grand fétiche collectif que les petits fétiches individuels. On a vu comment le bouclier attaché au pilier prenait peu à peu des bras et des ailes, comment le *Palladion* se transformait en

1) Au musée étrusque de Florence. Reproduit par Milani, *Italici ed Etruschi*, 1909, pl. VI.

2) Tsountas-Manatt, *The Mycenaean Age*, p. 235; Perrot, VI, fig. 550.

3) Philon de Byblos, *ap. Fr. Hist. Gr.*, III, 568 : *λίθος ἔμψυχος*. Cf. les *Lithiaka* orphiques, v. 355.

Pallas ; on peut suivre sur les figures ci-jointes (fig. 11 a-e, 12, 13)¹ comment le génie inclus dans la *céraunie* est d'abord contraint en quelque sorte à s'extérioriser ; puis comment on l'imite avec d'autres matières plus faciles à modeler en forme humaine ; et la transformation ne s'arrête qu'avec l'anthropomorphisation complète du génie du bouclier en Zeus Aigiochos ou en Pallas Athéna.

On voit maintenant comment se rattachent au culte de la foudre aussi bien les grands boucliers consacrés dans les temples que leurs réductions portées comme amulettes. Mais, si ce culte des *kéraunies* paraît être la source principale du culte du bouclier, il n'en est pas la source unique. Il

serait facile de montrer que la zoolâtrie et la phytolâtrie y ont également contribué et, dans la litholâtrie même, il faut

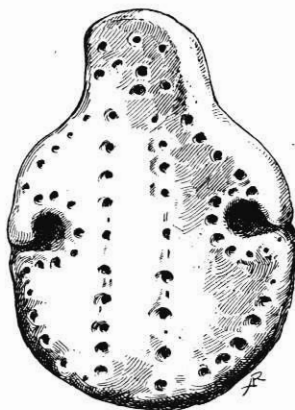


Fig. 13. — Idole en terre cuite de Gezer en forme de bouclier bilobé.

1) Fig. 13. M. Macalister avait voulu voir une Astarté dans cette plaque de terre cuite trouvée dans la couche mycénienne de Gezer (*Pal. Expl. Fund.*, 1904, p. 16; cette couche correspond à la III^e ville de Tell el-Hesi que ses tablettes cunéiformes datent vers 1450-1350). M. Dussaud, *Rev. Hist. Rel.*, 1905, I, 56, observe avec raison : « elle rappelle une silhouette divine fréquente en Crète et dans la Grèce mycénienne, dérivée du bouclier en forme de 8. Le bouclier prend une allure anthropomorphe par l'adjonction d'une tête et, dans nombre de peintures (voir notre fig. 6) ou de pierres gravées, le bouclier est caractérisé par une longue et large bande centrale. La décoration en points de la tablette accuse ces détails. On a bien une représentation anthropomorphe dérivée du bouclier échancré ».

Fig. 12. Cf. Lagrange, *La Crète ancienne*, p. 50.

Fig. 11. Les pierres à foudre en voie de se transformer en idoles appartiennent quatre à Troie (*Ilios*, n° 216 = b; 197 = c; 213 = c; 209 = e) une (a) au néolithique espagnol (d'après L. Siret, *L'Anthropologie*, 1909, p. 146). Tandis que Siret y voit je ne sais comment des formes du poulpe, Schliemann avait déjà qualifié de *palladia* cette série de petites idoles en marbre, hautes de 8 mm. à 8 cm. de la troisième ville de Troie.

distinguer l'action du culte du pilier de celui de la pierre brute. Tandis que celle-ci est considérée comme d'origine céleste, le Pilier, au contraire, forme perfectionnée de la pierre levée, me paraît, comme le menhir ou le bétyle, devoir son culte à ce qu'il a été conçu en quelque sorte comme un raccourci du rocher ou de la montagne où se manifestent avec tant de puissance les forces sauvages de la terre. Là où existaient côte à côte un culte de « la pierre levée de terre » et un culte de « la pierre tombée du ciel », l'idée dut venir de très bonne heure d'accroître leur puissance en les unissant comme on unira plus tard Kronos à Rhéa ou Zeus à Héra. On a rapproché avec raison la légende d'Athéna qui s'élançait tout armée du cerveau de Zeus quand il a avalé Métis, et la pierre noire de Pessinonte, placée à Rome dans la bouche de la *Magna Mater*¹ de ces *cerauniae nigrae et rotundae* dont parle Pline. Il est, malheureusement, impossible de distinguer sur les monuments qui nous sont parvenus si c'est un pilier ou si c'est une poutre qui supporte le bouclier². La valeur symbolique ne changerait d'ailleurs guère, comme le pilier est issu de la montagne, la poutre contient en elle toutes les forces élémentaires de la forêt. Mais la *Mater Idaea* intéresse plus directement le bouclier que la *Mater Oreia* puisque l'*iteia* est ou bien entièrement en bois de saule ou bien pourvue d'une armature en ce bois. Selon qu'une tribu vénérera donc tel ou tel bois, elle tendra à se servir de ce bois pour construire ses boucliers sacrés et l'on pourra montrer que la découverte de l'excellence du saule pour la fabrication du bouclier est précisément le fait d'une région où le saule était l'arbre sacré. Que l'*itea* ne donne pas seulement son nom mais une part de sa sainteté à l'arbre homonyme, il n'y a rien là qui puisse

1) Voir Max. Mayer, *Kronos* du *Lexikon* de Roscher, col. 1525.

2) Sur la gemme dont M. P. Girard s'autorise pour parler du pilier support du bouclier, le fait que le génie ailé qui pouvait s'échapper du pilier ne porte pas de bouclier suffit à l'éliminer de la discussion. Ce qu'il porte n'est, je crois, ni une lance ni une baguette magique; c'est un pilier ou une poutre en miniature comme il convient à un Esprit du Pilier.

étonner. Il en est de même pour beaucoup d'armes. Les lances, δόρυ et *quiris*, adorées celle-ci à Rome, celle-là à Chéronée ne sont que des troncs de chênes (δρῦς, quercus) épointés, et les mythographes qui rapportent à Agamemnon ce vestige d'hoplolâtrie en Béotie hésitent à y voir son sceptre ou sa lance. Il en est de même pour la *mélia* d'Achille qui doit ses vertus magiques au frêne du Pélion, la montagne del'Haemonie (Pélasgiotide) dont Mélia aurait eu de Zeus l'éponyme¹. L'une des formes du grand bouclier n'est qu'un développement du bâton de parade dont quelques coups de couteau ont bientôt fait une lance et l'on ne doit trouver rien d'étonnant à ce qu'un même terme ait désigné une lance et un bouclier². Tel serait précisément en Crète le cas du mot κάδμος³ et l'on n'ignore pas que le héros de ce nom, du seul jet d'une pierre que lui aurait donnée Athéna, anéantit les *Spartoi* à l'exception de cinq d'entre eux dont les descendants se reconnaissaient à ce qu'ils naissaient portant une empreinte de lance⁴, comme à Ténédos, voisine de

1) Pour *quiris* et les nymphes *Querquetulanae* voir ce que j'en ait dit *Rev. Hist. Rel.*, 1907, I, p. 328. Pour les lances d'Achille et d'Agamemnon tous les textes sont réunis dans de Visser, *Die nicht-menschenartigen Gottheiten der Griechen* (Leyde, 1903). Pour Mélia mère d'Haimon, voir O. Kern, *De epigramm. Larissaeo commentariolus* (Rostock, 1906).

2) Pour cette évolution, voir le chapitre 11 de Pitt-Rivers, *Evolution of Culture and other essays*, 1906.

3) Héychius : Κάδμος, δόρυ, λόφος, ἀσπίς. Κρήτες (on a comparé le κερασμένον δόρυ de Esch. *Eum.* 766). L'étymologie la plus vraisemblable de ce nom me paraît κατά et δάμνημι, « le dompteur qui terrasse ». Aucun nom ne conviendrait mieux comme vocable d'une arme divine.

4) Voir les textes dans l'art. *Kadmos* du *Lexikon* de Roscher, vol. 846. On remarquera notamment le rôle d'hypostase de Zeus que Kadmos joue dans la légende de la reprise de la foudre enlevée par Typhæus; il y paraît comme dompteur des dragons de même que dans le mythe des Spartes, fils de dragon. Peut-être est-ce la vénération de la même pierre qu'on prétendait expliquer par une autre légende; pris de fureur, Héraklès allait tuer Amphitryon quand Pallas-Athéna fit tomber devant lui la pierre dite Σωφρονιστήρ « de monition » ou « de correction » (Pausanias, IX, 11, 2). Non loin se trouvait le temple d'Athéna Ongka. On a vu que son nom « la mugissante » pouvait se rapporter au bruit de l'orage. On croit reconnaître Kadmos instituant son culte dans une peinture de vase où on voit un guerrier sacrifiant un tau-

surtout rappeler que c'est ce bouclier sur lequel on tend à l'ordinaire une peau d'animal. Or, si le bouclier a parfois pour origine le bâton de parade, il paraît être plus souvent un développement de la peau de bête que les chasseurs ou les guerriers primitifs portaient pour tout vêtement. Il suffisait de la tendre à bout de bras pour en faire une sorte de bouclier et la persistance avec laquelle ce geste est prêté à Pallas-Athéna montre que ses adorateurs ont dû conserver longtemps ce mode de défense. En détachant cette partie de la toison et en la fixant sur une armature de bois, on obtenait ces boucliers de cuir qui devaient sans doute aux diverses peaux dont ils étaient faits leurs noms de *sakos*, de *laiséion*, de *byrsos*, d'*aigis*. De ces deux derniers seulement le nom est assez transparent pour qu'on puisse assurer que le bœuf et que la chèvre en fournissaient respectivement la matière. Or, l'on n'ignore pas qu'ils sont précisément les deux animaux que l'on voit sacrifier devant les *palladia*. Il suffit de rappeler que l'Athéna des Thessaliens paraît avoir été invoquée, en même temps que sous le nom d'*Itônia* sous celui de *Boudeia*¹ et que le dieu assimilé à Zeus a été adoré en Crète sous les formes du taureau et de la chèvre. C'est de la peau de la chèvre Amalthée qui l'avait nourri avec Ité pendant que les Kurètes couvraient ses cris en entrechoquant leurs boucliers que le grand dieu crétois, assailli par les Titans, se faisait une égide. L'égide en main, *Aigiochos*, il lui suffisait de l'agiter pour foudroyer ses ennemis, confirmation nouvelle de l'origine assignée au culte du bouclier.

A côté du dieu assembleur des nuées et maître de la

1) Eustathe, *ad Il.*, XVI, 571, p. 1076 R. et Steph. Byz., s. v. Cf. Lykophon, *Alex.* 359 et schol. Peut-être est-ce à Itonia de Béotie qu'Athéna était *βοαρμία*, culte dont on sait seulement qu'il était béotien; Tzetzes *in Lyk.* 520. On a vu plus haut l'association primitive entre Athéna Ongka et une vache à Thèbes et les douze vaches fondues par Phradmon dans l'Itôn de Thessalie s'expliquent sans doute parce qu'*Itônia* était en même temps *Boudeia*. Rappelons encore que ce sont les Bouzyges qui, à Athènes, étaient chargés des soins du *palladion* et que des *tauroi* sont prêtres de la Pallas d'Ilion.

foudre, Athéna est seule à manier l'*aigis*. L'on ne saurait douter que c'est en tant que *Pallas*, c'est-à-dire comme personnification de l'éclair qui accompagne le roulement du tonnerre, qu'Athéna a reçu tous ces traits de divinité de l'orage, de Valkyrie hellénique, si clairs encore dans l'*Iliade*. « Elle fait jaillir le feu de la tête et des épaules de Diomède, entoure Achille de flammes, fait retentir le tonnerre en l'honneur d'Agamemnon; elle même se cache dans un nuage de feu¹. » Sans doute l'égide même paraît déjà conçue dans l'Épopée comme un grand bouclier ovale orné et doré où la tête de Gorgone s'étale au centre en manière d'épisme; c'est le bouclier classique de l'Athéna Promachos que la déesse manie comme tout guerrier achéen manie le sien. Héphaïstos a forgé l'égide de Zeus comme le bouclier d'Achille. Comme le bouclier d'Agamemnon, elle porte au centre la ἰοργεῖη κεφαλή. S'armant pour le combat, Athéna la jette sur son dos comme le faisaient les héros achéens, une grande courroie (le *télamôn* grec, la *guige* du Moyen-Age), la tenant suspendue. Apollon cache (καλύπτειν) sous l'égide le cadavre d'Hector comme Ajax couvre Teukros tombé et Antilochos Hypsénor. Mais, à côté de cette égide transformée en bouclier, le souvenir de l'égide primitive subsiste chez l'Athéna des aèdes comme chez celle des sculpteurs, dans la toison imbriquée comme une peau de serpent qu'elle porte sur la poitrine, toison frangée de vipères qui se tordent et au milieu de laquelle le *gorgoneion* étale sa chevelure serpentiforme. Il n'est guère de folk-lore où l'on ne trouve les éclairs conçus comme des serpents de feu. Le plus ancien exemple est, peut-être, les serpents ardents qui tombent sur les Hébreux dans le désert, émissaires du dieu foudroyant qui réside dans le nuage de feu. Et, par la même application

1) Fougères, art. *Minerva* du *Dictionnaire des Antiquités*, p. 1911. Dümmler, *Athena*, du *Pauly-Wissowa*, col. 1943, qui cite les mêmes textes ajoute que le passage (*Il.*, XXI, 276) où Athéna rapporte à Achille la lance qu'il a lancée, est peut-être un souvenir de la lance divine qu'elle lui aurait prêtée, la lance qui revient d'elle-même aux mains de qui l'a jetée.

de la magie sympathique qui explique le culte du bouclier, Moïse fait un serpent de bronze pour sauvegarder son peuple contre les serpents célestes¹.

A vrai dire, dans le type consacré de l'Athéna guerrière cette cuirasse qu'on est convenu d'appeler *gorgonéion* (en étendant au tout le nom qui ne convient qu'à la tête qui en occupe le centre) est la forme primitive du bouclier qu'elle brandit, bouclier auquel on conserve le nom d'*égide* encore que seule la tête de gorgone y rappelle ce que l'*aigis* était à l'origine. Comme nous verrons, par la force de leur caractère sacré, des boucliers à double échancrure reproduits sur des boucliers ronds et les consacrant en quelque sorte, c'est la même valeur religieuse qui a maintenu sur la poitrine d'Athéna l'*égide* primitive tandis qu'elle n'en porte au bras qu'une forme très évoluée.

Ainsi, le même symbole dans les images d'Athéna, est répété deux fois, mais ces deux représentations sont séparées peut-être par un millier d'années dans l'évolution de l'armement : ce qu'elle porte sur la poitrine nous fait remonter avant l'invention du bouclier, à l'époque où, pour parer les coups ou arrêter les projectiles, on se contentait de tendre en avant la partie du vêtement en peau qui retombait sur la poitrine², partie plus résistante puisqu'elle comprenait la tête de l'animal. Ce qu'elle porte au bras, c'est cette même peau détachée de celle qui servait à la fois de vêtement et

1) Je crois que cette explication dispense de supposer avec M. Déchelette, *Rev. arch.*, 1909, I, 353, que les serpents de l'*égide* résultent d'une mécompréhension des cygnes au col serpentiforme qui, à titre d'oiseaux solaires, entourent le bouclier considéré comme l'image du disque solaire. Cette explication ne peut convenir en tout cas qu'au bouclier rond et l'*égide* n'a pris cette forme qu'à l'époque hellénistique.

2) Je rappelle que les exploits d'Héraklès appartiennent tous à cette époque. Le bouclier n'y figure jamais, non plus que le glaive et la lance. Son arme essentielle c'est la massue de bois ou la pierre lancée; l'arc et la hache ne s'introduisent que postérieurement dans ces légendes. Or, la peau qui lui sert de vêtement et d'armure est une peau de lion. On se trouve donc reporté à une époque où le lion vivait dans une Grèce plus chaude — à moins que toute la légende ne soit d'origine libyenne.

d'armure et montée sur un cadre de bois; ce n'est pas seulement un bouclier véritable, c'est un bouclier très tardif, le bouclier ovale du héros achéen ou le bouclier rond de l'hoplite ionien. Le souvenir des formes antérieures du bouclier qu'Athéna a dû porter auparavant ne subsiste que dans le bouclier échancré des monnaies béotiennes dont l'avvers représente la déesse avec le bouclier ovale, et dans le bouclier bilobé que nous avons vu sur les monuments mycéniens. Sous sa forme véritable, l'égide nous reporte donc en pleine civilisation préhellénique, à une phase de l'histoire de l'armement à laquelle devait précisément mettre fin l'invention prêtée à Itanos.

Cette constatation nous permet, je crois, de mieux expliquer qu'on ne l'a fait jusqu'ici pourquoi, entre les mains de Zeus ou d'Athéna, l'égide est si étroitement associée à la production de la foudre. On a rapproché de αἴξ, la chèvre, le verbe αἴσσειν qui, dans le sens de « briller, éclater », est bien le propre de l'éclair, et l'école de Max Müller a conclu à un nouvel exemple de légende née d'un jeu de mots. Cette association de l'éclair avec une chèvre aurait été facilitée par l'aspect d'une troupe de chèvres galopant que présentent parfois les nuées orageuses¹.

Sans doute, il est possible que les habitants primitifs du monde grec aient vu dans les nues déchiquetées que pousse

1) M. Fougères, *Dictionnaire des Antiquités*, III, écrit, p. 1912 : « L'égide (de αἴσσω, briller) est le symbole de l'éclair, dont on fit une peau de chèvre (αἴξ) décorée du gorgonéion » et, en note : « La transformation de ce bouclier en une cape de peau de chèvre » serait postérieure à Homère chez qui l'égide est un bouclier œuvre d'Héphaïstos. C'est l'inverse qu'il faudrait dire : on a oublié à l'époque homérique que l'égide est une peau de chèvre et on en fait un bouclier du type courant parmi les Achéens, ne gardant que le gorgonéion en souvenir de sa nature primitive. Peut-être, en faisant de ce bouclier une œuvre d'Héphaïstos, ne pensait-on pas seulement à l'habile forgeron auteur du bouclier d'Achille. On associait aussi le dieu de la flamme à la déesse de l'éclair, comme, plus tard, on représentera Athéna dite *Béloniké*, fille de Brontaios, s'unissant à Héphaïstos pour donner naissance à Érichthonios. Le τερὸς γάμος s'accomplissait naturellement au milieu de l'orage (Hygin, *Fab.*, 116; Eratosth. *Catast.*, 13; Tzetzes, *ad Lycophr.* 11).

le vent d'orage des chèvres débandées. Mais on remarquera que le nom d'*αἰγίς* est resté affecté dans l'antiquité à une espèce particulière de foudre, celle qui forme un de ces globes qu'on voit parfois rouler pour ainsi dire à la surface du sol, renversant et brûlant tout sur leur passage¹. De toutes les formes de la foudre, c'est celle qui peut le moins évoquer l'aspect d'une troupe de chèvres. De plus, une pareille conception n'aurait-elle pas laissé dans leur mythologie d'autre trace que ce nom même d'*aigis* que l'on peut expliquer autrement? Par la force même de la tendance anthropomorphique, fondamentale chez l'homme, celui-ci n'a pu s'expliquer, à l'origine, les pierres tombées du ciel que par analogie avec ce qui se passait sur terre. Or, à l'époque reculée où la pierre lancée était la seule arme de jet, les hommes n'étaient vêtus encore que de peaux de bêtes et c'est dans les plis de cette peau qu'ils portaient leur provision de pierres : c'est encore, sur la colonne Trajane, l'attitude de ces frondeurs Baléares qui avaient conservé tant d'usages des premières populations du bassin méditerranéen. Les nuages dont l'éclair paraissait s'échapper et dont les bords étaient déchiquetés comme ceux d'une toison à longs poils ne devaient-ils pas être conçus comme le pli de vêtement d'où le frondeur céleste jetait ses pierres lumineuses? Les tribus chez qui l'on est en droit de supposer une pareille conception étaient encore en pleine phase totémique. Suivant qu'elles se croyaient sous la protection spéciale du loup, de l'ours ou du taureau, c'est la toison de ces bêtes qu'elles devaient imaginer comme formant le vêtement de leur dieu : on a déjà eu occasion, sans sortir de Grèce, de rappeler la peau de lion d'Héraklès, la cape de chien d'Athéna Itônia. Si l'égide a fini par triompher, j'y verrais le résultat de la prépondérance prise, peut-être à la grande époque minoenne, par les cultes de l'Ida.

¹ Arrien dans Stobée, *Ecl.*, I, 30, p. 606 (Heeren); Jean de Lydie, *Prodiges*, 44, p. 340 (Bekker). Cf. Th. H. Martin, *op. cit.*, p. 178, 188, 189.

Sans doute, en Crète même, il serait facile de relever les traces de l'adoration du grand dieu plus tard identifié à Zeus comme taureau, comme ours, comme loup, comme coq. Dans chacun de ces cultes on a dû arriver, par un premier progrès de l'anthropomorphisme, à la conception que l'on trouve sur l'Ida : le dieu suprême n'est plus une chèvre ; mais il a été nourri par une chèvre et c'est de la peau de cette chèvre qu'il s'est fait son vêtement de guerre quand les Titans l'ont attaqué. Il lui a suffi de l'agiter et les pierres célestes sont tombées en grêle pour foudroyer les audacieux. Dans la poésie homérique encore, quand Zeus « assembleur des nuées » agite son égide, le ciel se couvre de nuages et l'orage se déchaîne.

Qu'il y ait un rapport très étroit entre l'égide et entre les pierres tombées du ciel, c'est ce qu'on peut induire du nom crétois de l'*aigis* qu'une glose nous a heureusement conservé. Βαϊτύλος viendrait de βαιίτη, et *baité* serait la peau de chèvre qui enveloppait la pierre donnée par Rhéa à Kronos en substitut de Zeus¹. C'est à ce *baitulos* que pensait assurément l'auteur d'où dérive l'affirmation de Pline : les *cerauniae* sont des *baetyli*, affirmation peu compréhensible lorsqu'on admet que *baitulos* est la forme hellénisée du *beth el* sémitique. Nous ne pouvons redire ici combien cette adoption d'un nom de culte sémitique est inadmissible dans la Grèce primitive à laquelle remontent tous les cultes bétélyques ; dériver *baitulos* de *beth el* est, d'ailleurs, aussi difficile philologiquement qu'historiquement. Or, il est facile de constater que, partout où l'on rencontre en Grèce, le culte d'une pierre tombée du ciel, ce culte est intimement lié à celui

1) On trouvera dans le *Thesaurus* les textes où βαιίτη ou βαιίτα désignent un vêtement en peau de chèvre. Je transcrit seulement les deux qui intéressent ma thèse : *Etym. Magn.*, Βαϊτύλος ἐκλήθη ὁ λίθος, ὃν ἄντι Διὸς ὁ Κρόνος κατέπιεν εἶρηται δὲ ὅτι ἡ Πέα βαιίτη αἰγός σπαργανώσασα, τῷ Κρόνῳ δέδωκε · βαιίτη δὲ σημαίνει τὴν διφθέραν · καὶ παρὰ τὸ βαιίτη, βαιίτηλος · βαιίτη, στεγαστρὸν προβάτειον ἢ αἰγείον, *Lex. Rhet.*, ap. Bekker, *Anecdota*, I, 84, 224. Le rapprochement de ces textes avec les monnaies de Mallos sur lesquelles Svoronos avait attiré l'attention est dû à Max Meyer, art. *Kronos* du Roscher, col. 1595.

d'une toison : toison de mouton à l'*omphalos* de Delphes, toison de bélier ou de taureau dans les sanctuaires où l'on trouve le rite du *Dios Kôdion*; à Mallos en Cilicie, sans doute colonie de Malla en Crète, les monnaies montrent une pierre sacrée enveloppée dans une peau à longs poils et la même pierre se retrouve à Séleucie sous le nom araméen de *Kasiros* ou sous sa traduction grecque *Kéraunios*. Chez des tribus où la chèvre était sacrée, — c'est le cas de celles où l'on montrait Zeus nourri par une chèvre et vêtu de sa peau, — il est donc naturel de trouver une peau de chèvre adorée en même temps et au même lieu que la pierre tombée du ciel. Qu'arrivera-t-il si cette tribu, conquise par un autre peuple dont les armes sont plus perfectionnées, imitant ou inventant elle-même ces perfectionnements, cesse de se protéger seulement par un pan de la toison qui lui sert de vêtement? Tout objet qui a été une fois sacré, le reste indéfiniment; d'autre part, l'anthropomorphisme veut faire participer la divinité à tout progrès réalisé par l'homme; ce progrès ne sera consacré, au sens propre du terme, que s'il a pris place dans le culte. Ainsi, le nouveau bouclier ne remplacera pas l'ancien; il s'y ajoutera. Non seulement Athéna gardera l'*aigis* sur sa poitrine mais le bouclier ovale que lui donneront les Achéens, le bouclier rond qu'elle recevra des Athéniens présenteront également en leur centre la partie essentielle de l'*aigis*, le *gorgoneion* dont la présence suffit à consacrer le bouclier.

Le *gorgoneion* remonte, en effet, à l'époque où la déesse était encore adorée sous forme de l'animal sacré. Quand la mythologie raconte qu'Athéna a coupé la tête de la gorgone et qu'elle l'a placée sur son bouclier, comme lorsqu'elle la montre tuant Pallas et le dépeçant, sans doute pour se faire un bouclier de sa peau ainsi que Zeus l'a fait avec la chèvre Amalthée, ce n'est qu'exprimer en langage mythique le fait qu'Athéna et Zeus ont succédé aux dieux animaux dont ils sont les formes anthropomorphisées et qu'ils ont pris leurs attributs. Ainsi *Gorgô* n'est, je crois, qu'une désignation

onomatopéique¹ du grondement qui accompagne au ciel le flamboiement de la lance céleste, la *pallas*, et les serpents qui dardent tout autour de sa tête monstrueuse ne sont, comme ceux qui entourent l'égide, que des représentations des sinuosités et du sifflement de l'éclair que les Grecs comparent souvent aux replis d'un serpent (ἐλιχτος δράκων). Si le *gorgoneion* foudroie quiconque le regarde, c'est qu'il est une image même de la foudre; comme toute image divine, il possède une partie de la puissance de l'original; dépositaire de cette puissance, il peut la maîtriser et, par suite, protéger contre elle. Aussi comprend-on que la pierre dite *gorgonia* ait passé dans l'antiquité pour être toujours respectée par la foudre² et que les « pierres à foudre » continuent à être considérées comme des talismans contre elle. Le *gorgoneion* sur les boucliers grecs est l'équivalent exact de ce que l'esprit moins poétique des Romains a figuré sur leurs boucliers sous cette forme de deux tridents opposés³ qui est resté la représentation conventionnelle de la foudre. Peut-être même, dans l'*umbo* de part et d'autre duquel s'allongent ces tridents comme dans la gueule de la Gorgone, plaçait-on, à l'origine, un éclat de la pierre sacrée ou une amulette faite à son imitation⁴? En tout cas, rapproché de la

1) Voir Roscher, dans sa monographie *Die Gorgonen* et dans l'article *Gorgones* de son *Lexikon*. Je rappelle seulement que son nom signifie « celle qui gronde » (redoublement de *gar*), que ses yeux dardaient des éclairs, que qui la regardait était transformé en bloc de pierre, que déjà chez Hésiode, le cheval Pégase qui naît de la tête coupée de la Gorgone, passe pour porter l'éclair et le tonnerre de Zeus.

2) Pline, XXXVII, 164; Solin, 2. Il en est de même de la pierre dite *ceraniuma*, Solin, 23 et Marbode, *Liber lapidum*, § 28, v. 418.

3) Cette idée de la foudre-trident a dû exister aussi en Grèce. Je rappelle seulement sur l'Acropole, les trois déchirures que le trident de Poseidon y aurait ouvertes et dont le culte rappelle exactement celui des lieux frappés par la foudre tant en Grèce qu'Italie.

4) J'ai rappelé plus haut que c'est dans la bouche d'une statue de Cérès qu'on avait placé à Rome la Pierre Noire de Pessinonte. Je dois signaler aussi l'hypothèse de M. Naville qui voit dans des palettes en ardoise de l'Égypte préhistorique (palettes qu'on a rapprochées de celles qu'on trouve dans des

foudre romaine, le *gorgoneion*¹ paraît confirmer l'origine que j'ai essayé d'établir pour le culte du bouclier.

Si ce culte semble avoir été général, on a vu que c'est en Crète, autour de l'Ida, qu'il a dû associer à la pierre sacrée qui est devenue celle de Zeus la dépouille de chèvre d'où s'est dégagée Pallas-Athéna. Comme le culte dans cette région des pierres tombées du ciel est attesté tant par les légendes que par les monuments, celui d'une divinité à forme de chèvre ou de bouquetin ne résulte pas seulement des légendes d'Amalthée et, peut-être, de Diktyнна, le culte primitif de la chèvre sauvage est resté vivace dans des superstitions que j'ai étudiées ailleurs² et les monstres à tête de capridé ne manquent pas sur les sceaux de Zakro. A la grande époque minoenne où reportent ces sceaux, on voit que le culte des animaux, à demi anthropomorphisé, leur prêtait la forme dont le Minotaure est resté le type classique. Le culte du bou-

grottes néolithiques du midi de la France) des représentations en miniature d'un bouclier de contour ovoïde. Le godet central aurait été destiné à recevoir une pierre sacrée dont l'*umbilic* décrit par Quinte-Curce dans l'oasis d'Amon (IV, 7) serait le prototype (cf. Naville, *C.-R. Ac. Inscr.*, 1906, p. 125 et *Ægypt. Zeitsch.*, 1906, 77).

1) La répartition du *Gorgoneion* comme épisème sur les vases peints paraît malheureusement trop fantaisiste pour qu'on en puisse rien déduire, sinon que, dès le début du VI^e siècle, la tête de gorgone n'avait pas, aux yeux des peintres de vase, de valeur plus religieuse que le serpent ou le Silène qu'ils prodiguent sur les boucliers (cf. G. H. Chase, *The shield devices of the Greeks*, Harvard Studies, 1902, p. 61-127). Je relève cependant que les Mantinéens portaient le trident sur leurs boucliers d'après Bacchylide, fr. 33 (= schol. Pind., *Olymp.* X, 83), Hyperbios un Zeus Kéraunophore d'après Eschyle (*Septem*, 497), Alcibiade un Eros Kéraunophore (Plutarque, *Alcib.*, 16), Agamemnon, sur le coffret de Kypsélos, Phobos à tête de lion, c'est-à-dire ce qui devait correspondre au *gorgoneion* chez les peuples où la peau du lion avait servi de cuirasse-bouclier (Pausanias, V, 19, 4). Des serpents remplacent les foudres sur deux boucliers échancrés que Fourmont aurait vus à Amyclées (cf. Mongez, *Antiquités de l'Encyclopédie*, pl. 59; ils sont munis au sommet du Δ , l'épisème ordinaire des Lacédémoniens; un troisième bouclier porte sous la même lettre une massue, épisème des Béotiens et K. O. Müller (*Die Dorier*², p. 65) a voulu expliquer le nom d'*ὄφιόδρομοι* (il corrige en *ὄφιόδομοι*) qu'un oracle (Plut., *De Pyt. orac.*, 24) donne aux Lacédémoniens en supposant que le *σημεῖον* des *Spartoi* (ils auraient fondé Sparte d'après une légende) serait un serpent et non une lance.

2) Voir *L'Anthropologie*, 1909, p. 199.

clier subit la même transformation; on peut la suivre sur les gemmes et les sceaux contemporains de ceux de Zakro que l'on a passés plus haut en revue.

D'abord on voit le bouclier attaché à une poutre dont il n'est pas certain qu'elle ait, par elle-même, une valeur religieuse. Si même elle n'a servi, à l'origine, qu'à de support au bouclier ou si elle dérive du culte du pilier ou encore si elle a représenté la lance, l'autre attribut du dieu tonnant, la tendance animiste a bientôt amené à considérer la poutre comme incarnant la divinité et à disposer les armes autour d'elle comme elles l'étaient autour du guerrier. La cape en peau de bête était sans doute suspendue, la tête de l'animal sur la tête de la poutre, de façon à donner l'illusion d'un casque; le grand bouclier bilobé s'attachait sous le sommet de la poutre comme il s'attachait au cou du guerrier, la lance était appuyée à la droite. C'est la phase que j'appellerais celle du *tropaion*. On sait que Zeus a été adoré comme *Tropaios* et l'on voit Athéna représentée sous forme de trophée.

Sans pouvoir m'étendre ici sur l'origine des trophées qui mérite une étude à part, il convient de remarquer que l'usage vulgaire de ce terme en a obscurci le sens religieux primitif. On peut le retrouver en opposant *tropaion* à *apotropaion* où ce sens primitif s'est conservé. Ce que l'*apotropaion* doit détourner loin de celui ou de ceux qui l'ont érigé c'est toute la classe d'esprits contre lesquels l'animiste estime que cette amulette peut le protéger; le *tropaion*, par contre, attirera les puissances naturelles en l'honneur desquelles il a été érigé; il canaliserà, pour ainsi dire, toute leur efficacité au profit de ceux qui l'ont érigé, il deviendra leur séjour d'élection. Aussi bien, à mesure que l'animisme se développe en anthropomorphisme, le *tropaion* se transformera en *palladion* du type primitif, c'est-à-dire un *xoanon*, pilier grossièrement équarri en forme de corps humain avec bras et tête rudimentaires, la tête coiffée du casque, un bras portant le bouclier, l'autre brandissant la lance: le *palladion* de l'anneau de Mycènes est l'ancêtre de la *Promachos* de Phidias.

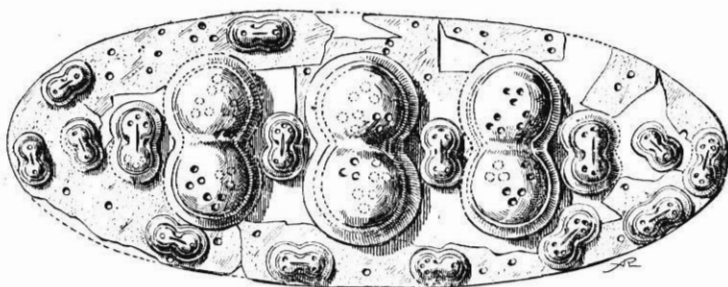


Fig. 14. — Couvercle en ivoire à boucliers bilobés d'une ciste de Knossos.
(Cf. p. 47, n. 4.)

III

Dans l'évolution du *palladium*, telle que l'on vient de la retracer, un point reste particulièrement obscur : tous les monuments crétois le montrent revêtu, non de l'*aigis*-bouclier, mais du pavois bilobé auquel on a montré que convenait le nom d'*itéa*.

Quand et comment l'*itéa* s'est-elle substituée à l'*aigis* ?

Comme on l'a indiqué au début de ce mémoire, il ne faut jamais perdre de vue, en parlant de la Crète primitive, que sa position la met au moins autant sous l'influence de l'Afrique que sous celle du Péloponnèse. Aussi suffit-il de rappeler que c'est à Cyrène qu'a été localisée la légende des Gorgones. Que l'*aigis* ait pu y apparaître avec le *gorgoneion*², on pourrait déjà l'induire de ce que *gorgoneion* paraît n'être qu'une sorte de sobriquet onomatopéique désignant la tête monstrueuse qui pend au milieu de l'*aigis*, symbole de

1) Je ne connais qu'un monument crétois où l'on puisse peut-être reconnaître une égide : une empreinte de Zakro où s'avancent deux prêtresses portant, l'une, la bipenne, l'autre une sorte de rectangle allongé pourvu inférieurement de franges qui pourrait être une *aigis* (reproduite dans l'*Anthropologie*, 1902, p. 296).

2) Ridgeway a même soutenu l'identité du *gorgoneion* et de l'*aigis*. Toutes deux seraient des têtes de chèvre, *Journ. Hell. Stud.*, XX, p. xlii. Je signale à ce propos une statue mutilée de guerrier ionien qui peut remonter au VII^e s. Le *gorgoneion*, au lieu de n'y occuper, comme plus tard, que le centre du bouclier, constitue à lui seul toute la rondache, la chevelure serpentiforme formant le pourtour comme dans l'*aigis* (cf. Furtwaengler, *Beschreibung der Glyptothek*, p. 45).

l'orage dont la vue devait suffire à pétrifier, comme celle du *palladion* avait pétrifié Aglauros sur l'Acropole d'Athènes et Iodama à Itôn de Béotie. Mais la Libye nous offre une légende semblable, issue de croyances et de rites analoges.

Née au bord du lac Triton, Athéna y aurait eu pour compagne la fille de Triton, Pallas. L'une contre l'autre, dit la légende¹, elles s'exerçaient au maniement des armes. Un jour où Pallas était sur le point de blesser Athéna, Zeus protégea celle-ci de son égide. Pallas, étonnée par la vue de l'égide, oubliait de parer la riposte d'Athéna et succombait. Affligée, Athéna élevait un *xoanon* fait à l'image de sa compagne autour duquel elle attachait l'*aigis* fatale. Ce serait là le *palladion* qu'Électre aurait apporté à Troie ou à Samothrace.

En laissant de côté les développements postérieurs, on retrouve dans cette légende les mêmes éléments culturels que l'on a déjà relevés, pareillement déformés en légendes, aux *Itônia* de Thessalie et de Béotie : les luttes à main armée entre les deux déesses sœurs et la perte de l'une foudroyée à la vue de l'*aigis*. Supposera-t-on une influence libyenne dans la Grèce du Nord ou admettra-t-on que toute la légende ait été importée à Cyrène par les colons éoliens dont les frères auraient introduit en Béotie et en Crète d'autres lacs Triton? Ou plutôt l'analogie que l'on vient de constater n'est-elle pas due à l'action d'un même phénomène d'histoire religieuse? Comme les Achéens, adorateurs d'*Itônia*, arrivant en Béotie y ont trouvé vénérée en Iodama une déesse semblable à la leur, représentée par une pierre sacrée et adorée par des danses guerrières; de même, ils ont trouvé en Libye, dans le pays des Machlyens et des Auséens, le culte tout semblable qu'Hérodote décrit comme un culte indigène. Une fois l'an, au bord du lac Triton, on promenait l'image de la déesse tandis que les jeunes filles de la tribu, divisées en deux partis, se battaient autour d'elle à coups de pierres et de bâton, jusqu'à ce que mort s'en suive².

1) Apollodore, X, 144-5; Tzetzés *ad Lyc.*, 355.

2) Hérodote, IV, 180: ἑορτῇ δὲ ἐνιαυσίῃ Ἀθηναίης αἱ παρθένοι αὐτῶν δίχα διαστᾶσαι μάχονται πρὸς ἀλλήλας λίθοισι τε καὶ ξύλοισι, τῇ αὐθιγενεῖ θεῶ λέγουσαι τὰ

Pour rendre facile l'assimilation du culte indigène il a suffi, à Cyrène ainsi qu'en Béotie, de représenter la déesse autochtone comme une sœur de la déesse grecque, sœur que celle-ci aurait tuée par mégarde et en l'honneur de laquelle elle aurait institué ce même culte que célébraient les indigènes et auquel les Grecs pouvaient ainsi s'associer. De part et d'autre, le nom de Pallas a été donné à la vaincue pour la même raison qui, dans la légende athénienne, fait prendre ce nom à Athéna après avoir vaincu le héros autochtone Pallas. C'est Athéna, en effet, qui a absorbé partout le culte des *palladia* et qui leur a pris l'*aigis* qui foudroie la Tritô libyenne comme l'Iodama béotienne ou le Pallas attique. Mais, dire que les *palladia* ont porté en Grèce l'*aigis* autrement que comme vêtement défensif, comme *gorgoneion*, posé sur la poitrine, dire qu'ils l'ont porté comme bouclier, c'est faire une hypothèse qu'aucun monument n'est venu confirmer jusqu'ici. L'origine de l'*aigis*-bouclier reste donc à établir. Or, » c'est aux Libyens que les Grecs ont emprunté la forme (ἑσθητα) et les égides des images d'Athéna », affirme Hérodote, dans un passage qui paraît attester non seulement que les Libyennes portaient encore de son temps comme vêtement l'égide des *palladia*,

πάτρια ἀποτελέειν, τὴν Ἀθηναίην καλέομεν. Τὰς δὲ ἀποθησκοῦσας τῶν παρθένων ἐκ τῶν τριωμάτων ψευδοπαρθένους καλέουσι. Cette dernière phrase signifie-t-elle seulement que la jeune fille dont le courage insuffisant aurait entraîné la mort était considérée comme une demi-femme, une *semi-mulier*, ce qui, dans une tribu d'Amazones, correspondrait au *semi-vir*? Je ne le pense pas : il faut prendre à la lettre les deux éléments du mot ψευδοπαρθένοι. Il implique que, seules, les vierges qui sortaient victorieuses de cette sorte d'ordalie étaient considérées, proclamées sans doute, « vierges complètes ». Il s'agirait donc d'une de ces épreuves de puberté, si nombreuses pour les jeunes hommes — je me borne à rappeler en Grèce les flagellations d'Arthémis Orthia — mais qui n'ont pu exister pour les jeunes filles qu'en des tribus où la femme prenait part — une part exclusive peut-être — aux travaux de la guerre. Seules, de pareilles tribus ont pu voir une déesse dans la divinité qui manie les armes célestes. Or, les anciens plaçaient précisément les Amazones autour du lac Tritônis (Diod., III, 53 ; Silius, II, 65). Je rappelle aussi que, d'après Makrizi (traduit par Burckhardt, *Travels*, p. 503), chez les Bégas-Blemmyes le soin de fabriquer les lances est confié à des femmes qui doivent rester vierges. Si elles ont des enfants mâles, elles sont mises à mort.

mais que le nom même de l'égide était d'origine libyenne. « Non seulement, continue-t-il, le vêtement des Libyennes est en peau, mais ce vêtement comporte les franges déchiquetées (θύσανοι) des égides, non pas formées de serpents, mais découpées dans la toison même : pour le reste, l'identité est complète. Bien plus, le nom lui-même accuse la provenance libyenne de la robe (στολή) des *palladia*. Ce sont, en effet, des peaux de chèvres nues et frangées que les Libyennes portent autour du corps, bien enduites d'*éreuthédanos* (une sorte de lierre rouge). Et, c'est à cause de ces peaux de chèvre que les Grecs ont traduit (ou transcrit le nom indigène) ¹ par : égide (αἰγίδασ μετωνόμασαν). Et il me semble aussi que c'est là que s'est développé le rite du hurlement (ὄλολυγή) aux cérémonies religieuses ; car les Libyennes s'en servent abondamment et s'en servent à merveille ² ». On s'attendrait à voir revêtue de l'égide l'image de la déesse en l'honneur de laquelle les Libyennes se livraient à leurs combats sanglants sur les bords du Tritônis et l'on a généralement argué de ce qu'elle portait l'armement de l'hoplite grec pour refuser crédit au récit d'Hérodote. Mais cette contradiction apparente s'efface dès qu'on lit en entier le passage qui suit la description des luttes sacrées : « Avant de quitter le théâtre du combat, voici ce que font les jeunes filles libyennes : après avoir choisi celle qui, dans les deux camps, s'est le mieux distinguée, elles la parent du casque corinthien et de tout l'armement hellénique (κυνεή τε Κορινθίη καὶ πανοπλίη Ἑλληνικῆ) et, l'ayant fait monter sur un char — il s'agit apparemment d'un de ces quadriges dont les Grecs apprirent l'usage des Libyens — elles lui font faire en procession le tour du lac. Comment ils ornaient leurs jeunes filles avant l'établissement des Hellènes, je ne saurais le dire, mais j'ai lieu de croire qu'on se servait des armes égyptiennes. Car j'affirme que c'est

1) Hérodote veut prouver que τὸ ὄνομα κατηγορεῖ ὅτι ἐκ Λιβύης ἡ στολή τῶν Παλλαδίων.

2) Hérodote, IV, 189.

d'Égypte que sont venus en Grèce le bouclier et le casque¹. » Hérodote avait donc lieu de croire que les Libyens se servaient naguère pour ces cérémonies sacrées d'armes différentes de celles de l'hoplite grec. Ces armes seraient semblables à celles des Égyptiens et ce serait d'Égypte que la Grèce tiendrait le bouclier et le casque. Le bouclier et le casque que vise Hérodote semblent considérés par lui comme différents de ceux de l'hoplite de son temps. Quel est ce bouclier grec analogue au bouclier égyptien et au bouclier libyen? Que faut-il penser des affirmations d'Hérodote? Ne font-elles pas allusion à des traditions sur l'*inventio scuti* différentes de celles auxquelles est lié le nom d'Itanos?

*
* *

Sur le bouclier des Libyens, nous ne sommes guère mieux renseignés que ne l'était Hérodote. Pour différentes raisons, dont la principale est que les Libyens du tombeau de Sési I^a portent, tatoué sur la cuisse, l'emblème de Neith, on suppose que la déesse de Saïs est d'origine libyenne. Cet emblème se compose de deux flèches croisées sur un bouclier, rectangle allongé en treillis qu'on retrouve parmi les tatouages de l'Égypte prédynastique. Or, le culte de Neith dans le Delta remonte aux débuts de l'histoire pharaonique. La princesse saïte Neith-hetep paraît avoir apporté au roi horien Narmer la Basse-Égypte si bien que leur fils, Aha-Mena (Ménès), premier souverain des deux Égyptes, est inscrit en tête des listes dynastiques². Son troisième successeur, Den, a pour

1) Hérod., IV, 180 : ἀπὸ γὰρ Αἰγύπτου καὶ τὴν ἀσπίδα καὶ τὸ κράνος φησὶ ἀπείχθαι ἐς τοὺς Ἕλληνας. S'il faut conserver φήμι, Hérodote n'a pu employer une tournure aussi forte que parce qu'il contredisait l'opinion reçue, sans doute celle qui plaçait en Argolide ou en Carie l'invention du bouclier grec. Mais peut-être faut-il corriger φήσιν. Ce serait alors une allusion aux dires ou d'Hellānikos ou des prêtres égyptiens.

2) Reproduits par Capart, *Débuts de l'Art en Égypte*, 1904, p. 31 et, agrandis, sur la couverture des *Lybian Notes* de Mac Iver et Wilkin (1902).

3) Sur Neith-hetep, cf. Janet Buttles, *The Queens of Egypt*, 1908, p. 6.

femme Mer-Neith. Sur sa grande stèle de diorite au Musée du Caire¹, dans son nom théophore rentre une figuration très nette du bouclier bilobé. Comme ce bouclier n'a jamais été en usage en Égypte, tandis qu'il reparait, parfois réduit aux dimensions de la *pelté*, sur des gravures rupestres libyennes², on peut avancer une première proposition importante : dès l'an 3000, le bouclier bilobé, qu'on retrouve au millénaire suivant en Crète et à Mycènes, est connu en Libye.

Ce bouclier était-il formé de peau de chèvre tendue sur une armature en saule ? On peut alléguer seulement que les saules sont signalés près de Cyrène³, et que, lors des invasions des Libyens sous Ramsès III (v. 1290), on les voit porter 'une sorte de manteau en peau à long poils qu'il est bien tentant d'identifier avec la *tabandja*, manteau-cuirasse, généralement en peau de chèvre, des Berbères du Maroc. D'autre part, il est probable que le nom libyen du bouclier, *kaitria* ou *caetra*, est précisément l'équivalent d'*aigis*⁵. Que ce nom ne s'appliquait pas uniquement aux boucliers ronds comme on le dit généralement, il suffit pour le prouver de remarquer que les Romains emploient couramment *caetrati* pour traduire le grec *peltastai* et que Tite-Live affirme : *pelta caetrae non*

1) Salle D, n° 34550. Flinders Petrie, *Royal Tombs*, I, pl. I (1900). Sur le caractère libyen du culte de Neith à Saïs, cf. P. Newberry, *Proceedings Soc. Bibl. Arch.*, 1906, p. 70; Mac Iver, *op. cit.*, p. 69 suppose, au contraire, que les Libyens ont pu emprunter Neith à Saïs ; sur son culte même, on trouvera tous les détails dans la thèse de D. Mallet, *Le culte de Neith à Saïs*.

2) Cf. Gsell, *Mélanges de l'École de Rome*, 1901, p. 18.

3) Herod., IV, 175 : près de Cyrène, le Χαρίτων λόφος διαπύς ἔδειξι ἐστί, ἐούσης τῆς ἄλλης Λιθύης ψιδῆς.

4) A Medinet Habou, cf. Rosellini, *Monumenti Reali*, pl. 128. Dans l'armée de Xerxès les Libyens ont σκευὴν σκυτινὴν (Her., VII, 71).

5) Je fonde cette conjecture sur la notice de Stéphane de Byzance : Αἴγουσα, νῆσος Λιθύης (Linosa près Malte d'après Mayr, *Die Insel Malta*, 1909, 27), κατὰ Λιθύης λεγομένη Κατρία. Par Servius on sait seulement que la *caetra* était de cuir, *caetra, scutum loreum quo utuntur Afri et Hispani* (ad *Æn.* VII, 732), par Isidore, *Or.*, VIII, 12 : *scutum loreum sine ligno*. Il est important de rappeler qu'une ville de *Katra* est citée par Stéphane et par Pausanias en Crète (VII, 33, 4), ville qu'aurait fondée Katreus, fils de Minos, en même temps que ses frères fondaient Gortyne et Kydonia.

dissimilis est ¹. Mais cette assimilation paraît surtout fondée sur la légèreté des boucliers répondant à ces deux noms; la *caetra* ne consistait qu'en une pièce de cuir montée sur une armature légère. On peut s'en faire une idée par les boucliers de ce genre que portent avec trois javelots les cavaliers qui succèdent aux fantassins armés de l'arc et du pavois sur les graffites rupestres d'Algérie et par les boucliers ² encore usités de nos jours par nombre de peuplades africaines. Plus proche encore de la *caetra* doit être un exemplaire trouvé à Clonbrin de la targe irlandaise ³. Comme

1) Liv., XXVIII, 5, 44.

2) Le bouclier rond en peau de rhinocéros ou d'éléphant est encore attribué par les anciens aux peuplades africaines (Pline, XI, 9, 3), ainsi qu'aux Maures, Maurousiens et Masaesyliens (Strabon, XVII, p. 828). Il est particulièrement important de trouver la rondache donnée aux Masaesyliens, car ils descendent sans doute des *Mashashasha* qui paraissent diriger les attaques des Libyens contre Merenphtah et Ramsès III. Or, ces Libyens sont confédérés avec des Peuples de la Mer qui portent également le bouclier rond. Les plus importants d'entre ceux-ci sont les *Shardana* que je reconnais dans les Sardes que la tradition antique mettait en rapport avec la Libye. On peut confirmer cette tradition par diverses similitudes : le port de la peau de chèvre comme vêtement en Sardaigne (Aélien, *H. An.*, I, 23) ainsi qu'en Libye, la présence en Tunisie et en Sardaigne d'une même divinité coiffée du cercle de plumes qui distingue les *Péléshéta* à Medinet Habou, le cavalier à targe et à trois javelots des graffites algériens répondant au guerrier à targe et à trois flèches des bronzes sardes. Ces faits permettent d'entrevoir que, dans les Libyens alliés aux Peuples de la Mer sous Merenphtah et sous Ramsès III, à côté des Loubou et Timihou descendants des habitants primitifs de la Libye, qui participaient à la culture égéenne, se trouvent d'autres peuplades apparentées, sinon par le sang du moins par la civilisation, aux Peuples de la Mer. Ce serait alors à ceux-ci qu'il faudrait attribuer, en Libye comme en Grèce et en Asie-Mineure, l'introduction du bouclier rond. Deux faits peuvent être encore invoqués à l'appui de cette hypothèse : 1° le nom de *Kabales* est donné à la fois à une peuplade de Libye et à une peuplade de Cilicie : or, le même bouclier en cuir fauve, *λαισίον*, est attribué aux Kabales Libyens (Hérod. IV, 171), aux Ciliciens (Hérod. VIII, 91) et aux Lyciens (Hom. II. XIII, 425); 2° la *caetra* des Libyens de l'armée carthaginoise est qualifiée de *resona* et de *crepitans* (Sil. III, 348; X, 231; XVI, 30), parce que les porteurs avaient coutume de marcher au combat en frappant avec leurs glaives; c'est précisément ce que l'on voit faire aux *Shardana* sur les monuments égyptiens.

3) Reproduit par Déchelette, *Rev. arch.*, 1909, I, p. 351, d'après le mémoire de G. Coffey.

les anciens étendent le nom de *caetra* au bouclier des Ibères¹, des Celtibères² et des Bretons³, on n'est pas seulement en droit d'appliquer le nom de *caetra* à la rondache en cuir de Clonbrin, mais on peut, par les *byrsoi* des Ligures, le rattacher à tout ce groupe de boucliers légers en cuir et en osier où nous avons montré plus haut des formes réduites de l'*itéa*.

Si, outre le manteau-cuirasse qu'était l'*aigis*, le *xoanon* d'Athéna adoré au lac Triton portait un bouclier, on peut donc hésiter pour sa forme entre le pavois bilobé de Neith, identifiée elle aussi à Athéna, et la *caetra* qui n'est qu'un morceau d'égide détaché et tendu sur une armature. On peut conjecturer l'existence de ce bouclier d'après celui que portait, outre l'égide, la jeune fille qui, victorieuse aux jeux sanglants de la déesse, était sans doute considérée comme devenue par là son incarnation. Le texte d'Hérodote montre qu'on savait encore de son temps qu'avant que la conquête grecque eût fait adopter le bouclier rond en bronze de l'hoplite, les filles des Auséens en portaient un autre et l'historien croit savoir que cet autre bouclier était celui des Égyptiens. Ce qu'on sait du bouclier égyptien permet-il de décider entre le bouclier bilobé du type mycénien et la rondache de cuir appelée *caetra* en Libye?

Comme les Libyens, les Égyptiens paraissent s'être servis d'abord d'une peau tachetée. Léopard ou guépard, cette peau est restée en Égypte l'insigne des prêtres et des rois dans leurs fonctions sacerdotales. A la guerre, on la trouve dès l'origine sous une double forme : ici, protégeant le buste comme cuirasse, là tendue à bout de bras comme bouclier⁴. Cette peau

1) En dehors du texte de Servius répété par Isidore et en dehors d'Hésychius : *καιτράει, ἕπλα Ἰβηρικά*, voir les trophées gravés au revers des monnaies des généraux romains vainqueurs des Ibères (De Lagoy, *Recherches num. sur les armes des Gaulois*, pl. I, 1).

2) Diodore, V, 33, les montre pourvus de *κυρτίαις κυκλωτερέσιιν, ἀσπίδων ἐχούσαις τὸ μεγέθη*.

3) Tacite, *Agricola*, 36 : *breves caetrae*.

4) Capart, *op. cit.*, p. 36.

non préparée servant à parer les coups est restée en usage chez les Libyens comme chez les Nubiens ¹. Mais, en Égypte, on l'a de bonne heure taillée suivant sa forme naturelle, plus large au poitrail et courbe à l'encolure, et on l'a tendue sur un cadre de bois : tel est resté le bouclier national de l'Égypte. C'est en vain qu'on a cru découvrir les traces d'un bouclier qui se rapprocherait de celui de Mycènes sur les vases pré-dynastiques dits de Nagada ². Il n'est nullement certain qu'il faille voir un bouclier dans le grand rectangle, visiblement en

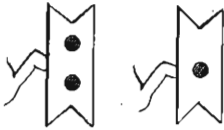


Fig. 15. — Boucliers égyptiens échancrés.

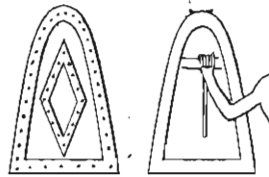


Fig. 16. — Boucliers égyptiens ogivaux.

clayonnage, qui y apparaît attaché par le milieu à une longue poutre ; serait-ce un bouclier que ses échancrures, qui ne sont pas placées sur les côtés (seulement légèrement concaves) mais au haut et au bas, ne permettraient pas de le rapprocher du bouclier bilobé, mais de l'un des boucliers portés par les chasseurs du poignard de Mycènes. Ces deux grandes échancrures, inférieure et supérieure, en forme d'angle ne se retrouvent en Égypte, à ma connaissance, que sur quatre boucliers de Beni Hassan ³ (fig. 15) ; les mêmes tombeaux montrent qu'un angle, un ovale ou un losange étaient parfois figurés sur des boucliers égyptiens du type ordinaire. Ceux-ci ne consistent généralement qu'en une pièce en peau de

1) Pour les Nubiens représentés sur les vases grecs portant le *laseion* qui leur est attribué dans l'armée de Xerxès, voir P. Graindor, *Musée Belge*, 1908.

2) Capart, *op. cit.*, p. 116.

3) Newberry, *Beni-Hassan*, II, tombe 17, pl. XIV. Notre figure 15 comprend les boucliers 1 et 3 déjà reproduits par Wilkinson-Birch, *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, I, p. 201, n° 28, 9-10.

bœuf tendue sur une armature rectangulaire en bas et qui, en haut, s'infléchit en ovale¹ (fig. 16).

L'arme est maniée ou par une barre transversale qui sert en même temps à maintenir l'armature ou par une courte poignée et ses exemples diffèrent seulement suivant que les longs côtés se rapprochent ou s'écartent vers le sommet. Ce bouclier en forme d'ogive paraît avoir été, dès l'origine, le bouclier national des Égyptiens. Déjà Aha-Ménès le figure pour former la première partie de son nom² et quand Neith,



Fig. 17.
Grand pavois ogival.

dont on a vu que la mère de Ménès lui avait apporté le culte, a pris place dans le panthéon égyptien, elle n'a pas tardé à perdre son bouclier bilobé pour le remplacer par le bouclier ogival, que portent aussi les autres divinités guerrières comme Sekher³. Ce bouclier ne paraît pas avoir eu en général plus de 80 cm. de long et, s'il atteint la hauteur d'homme chez les hallebardiers du fameux tombeau des guerriers de Siout,

c'est là une exception qui n'est connue que dans cette tombe d'un prince lycopolite du temps de la XII^e dynastie (fig. 17)⁴.

Le bouclier ogival égyptien paraît s'être répandu en Syrie où il est même porté par le dieu Reséph et par la déesse

1) Newberry, *Beni-Hassan*, II, tombe 17, pl. XV. Notre figure 16 est extraite de Wilkinson-Birch, p. 201, 3-4.

2) On sait qu'*aha* qui signifie *combattre* a pour hiéroglyphe deux bras, dont l'un tient une hache et l'autre un bouclier.

3) Voir notamment le fameux bataillon des piquiers en bois du Musée du Caire, salle Y, n. 1137 (Maspero, *Guide*, p. 526) et pour leur fabrication, Rosellini, *Monum. civili*, II, pl. 64.

4) *Description de l'Égypte*, Ant., II, pl. 44; Rosellini, *Monum. civili*, II, pl. 117, 4; Wilkinson-Birch, *op. cit.* I, p. 202, n. 29; Maspero, *Histoire ancienne*, I, p. 457. Un bouclier du même type, réduit, en bois peint de bandes alternativement rose et noire, a été trouvé dans les fouilles de l'Institut français à Siout en 1903 et est exposé au Musée du Louvre.

Anat¹. On l'y rencontre concurremment avec un bouclier rectangulaire plus petit qui semble d'origine hétéenne. Parfois, ce bouclier presque carré se complète, au bord supérieur, par une petite plaque allongée qui devait jouer le rôle de visière². C'est de ce bouclier, visiblement fait d'osier tressé, et d'un bouclier de mêmes dimensions à côtés longs convexes et petits côtés plus ou moins concaves que se servent les Hétéens³.

Ce bouclier prend parfois l'aspect d'une véritable *pelté* et un petit bouclier à deux orbes réunis par une partie droite d'où part la poignée se rencontre aux mains d'un guerrier à coiffure assyrienne mais à rapière mycénienne, des bas-reliefs de Sendjirli⁴. Sur ces reliefs on rencontre encore des cavaliers à heaume pointu qui portent, ceux-ci une tête coupée qui ne peut guère être qu'un *gorgoneion*, ceux-là un bouclier rond. Le bouclier bilobé y apparaît comme une survivance égéenne. Les reliefs de Sendjirli semblent appartenir à un petit royaume hétéen subsistant au x^e siècle sous l'hégémonie assyrienne et c'est à la même époque qu'on rencontre pour la première fois la rondache en Asie Mineure dans le palais d'Assourbanipal (884-860) à Nimroud⁵. Comme les Assyriens se servent également d'un petit bouclier carré et d'un grand pavois, soit carré soit ogival, que l'archer plante

1) W. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 313. Le bouclier bilobé ne se rencontre en Palestine que sur la poterie minoenne, cf. G. Cornack, *Egypt in Asia*, 1908, 224.

2) Voir notamment les boucliers des Syriens représentés sur le char de Thotmès IV (Musée du Caire, Maspero, *Guide*, p. 288) dans H. Carter et P. Newberry, *The tomb of Thutmosis IV*, pl. IX-XI. Cf. le bouclier de la fig. 18.

3) W. M. Müller, *op. cit.* p. 328 pense que, dans les armées hétéennes, le bouclier rectangulaire serait propre à leurs aliés sémites; seul le bouclier échancré serait hétéen.

4) Les figures sont reproduites dans Messerschmidt, *The Hittites*, p. 33, d'après *Sendjirli*, pl. XL, p. 214.

5) C'est aussi sur les monuments d'Assourbanipal qu'apparaissent pour la première fois des Assyriens portant le grand bouclier ogival (Maspero, *Histoire ancienne*, III, p. 409); mais, comme un pavois analogue est déjà connu sur les plus anciens monuments chaldéens, tel la *stèle des vautours* (cf. M. Praetorius, *Memnon*, 1909) il est probable que c'est plutôt dans l'héritage des Chaldéens que les Assyriens l'auront reçu.

devant soi et qui l'abrite de pied en cap, on ne peut dire ni à quelle époque la rondache tressée remonte en Assyrie¹ ni si c'est à la rondache ou à l'écuogival que pensait Hérodote quand il déclare, dans sa description de l'armée de Xerxès, que les boucliers des Égyptiens étaient semblables à ceux des Assyriens². Nous ne possédons pas, en effet, de monuments égyptiens de cette époque où le bouclier soit représenté³ et, si la rondache ne paraît jamais en Égypte sur les monuments antérieurs à la conquête assyrienne, elle a pu être introduite ou par les Assyriens ou, plus tard, par les mercenaires Ioniens et Cariens des Psammétique et des Amasis, plus tôt, avec les Peuples de la Mer.

Ceux-ci doivent être considérés actuellement comme les véritables introducteurs de la rondache dans la Méditerranée orientale. S'ils ne nous sont pas connus, sur les monuments figurés, avant les reliefs qui, à Medinet-Habou, commémorent la victoire remportée sur eux par Ramsès III (v. 1190)⁴, un des peuples qui y figure, les *Shardana*, apparaît, avec les *Danaouna* et les *Loukou*, dès le temps d'Aménophis III (v. 1410) et il n'y a aucune raison pour ne pas admettre qu'ils por-

1) Sur la rondache en Assyrie, voir Helbig, *Ein homerischer Rundschild*, extrait des *Oesterr. Jahreshften*, 1909, p. 8-23. M. Helbig a réuni, comme attestant l'emploi de la rondache en Phénicie, une série de statuètes en bronze représentant des guerriers coiffés du bonnet conique, avec pagne, ceinturon et, parfois jambières, en supposant qu'un de leurs bras, tendu en avant, portait un bouclier rond. Mais, si cette hypothèse venait à se confirmer, c'est pour les Hétéens des ^{xiii}^e-^x^e siècles, et non pour les Phéniciens que ces statuètes attesteraient l'usage du bouclier rond.

2) Hérodote, VII, 63 donne aux Syriens (entendez Assyriens) ἀσπίδας καὶ αἰχμάς καὶ ἐγχειρίδια παραπλήσια τῆσι Αἰγυπτίῃσι. Plus loin (89), parlant des Égyptiens qui montent les navires de Xerxès, εἶχον περὶ μὲν τῆσι κεραλῆσι κράνεα χηλευτά (en roseaux tressés) ἀσπίδας δὲ κοίλας, τὰς ἴσους μεγάλας ἐχούσας.

3) La rondache est donnée à des Égyptiens sur la coupe d'argent de la tombe Regulini-Galassi (cf. Helbig, *loc. cit.*, fig. 15). Mais peut-on tirer argument de cette œuvre cypro-phénicienne trouvée en Étrurie ?

4) Les plus intéressantes représentations sont réunies par W. M. Müller, *op. cit.*, p. 365 et suivantes, et je renvoie pour un plus ample exposé du problème à mon article sur *Le Disque de Phaistos et les Peuples de la Mer*, dans la *Revue archéologique*, 1910, I, p. 1-92.

taient dès lors la rondache en cuir maintenue par de gros clous et maniée par une poignée. Le même bouclier est porté par les *Pélëshéta* et leurs alliés sous Ramsès III. Il se retrouve chez le Philistin Goliath d'une part, dans les bronzes sardes de l'autre, et, comme j'incline à reconnaître, dans les *Shardana*, une population qui, partie des environs de Sardes, a fini par peupler la Sardaigne, dans les *Pélëshéta*, des tribus qui, parties de là même région, ont laissé leur nom aux Philistins et à la Palestine, je crois pouvoir leur prêter, de 1400 environ à 1100, l'introduction dans la Méditerranée orientale du bouclier rond dont le disque trouvé à Phaistos vient de fournir un exemple qui peut remonter au XVIII^e siècle.

A Chypre, où on le rencontre dès le VII^e siècle sur des coupes ciselées comme celles d'Idalion, on peut penser à une influence phénico-assyrienne¹. La même influence a été invoquée pour expliquer la forme et la décoration des boucliers ronds qui sont connus à la même époque en Crète et en Étrurie. Cette explication n'est valable que pour la décoration, bien que les influences de l'âge du bronze nordique s'y fassent également sentir. Pour la forme, en Étrurie, elle se rattache à toute la série des boucliers ronds qu'on rencontre dans le nord de l'Italie, la vallée du Danube et les Balkans, à la fin de l'âge du bronze et au premier âge du fer (1200-800) et il faut rappeler que les *Toursha*, ancêtres des Étrusques, figurent au nombre des peuples de la mer, et paraissent, comme les *Shardana*, être partis de Lydie. En Crète comme en Étrurie, le bouclier rond se rencontre, avant d'être décoré suivant le style gréco-assyrien développé à Chypre, avec la simple décoration géométrique qui caractérise cette civilisation des Balkans et du Danube à la fin du II^e millénaire². Or, c'est de Thessalie, de Macédoine et de

1) Voir Helbig, *op. cit.*, p. 24. On remonte aux environs de l'an 1000 avec le guerrier à pague, casque conique et bouclier rond à pourtour garni de clous d'un ivoire d'Enkomi, Murray, *Excavations at Cyprus*, pl. II, p. 31 ; cf. Evans, *Journ. Anthropol. Inst.*, 1900, p. 209.

2) Tous les rapprochements entre les boucliers ronds en bronze sculpté et

Thrace que semblent venir les Achéens et les Pélasges — les *Achaïouasha* et, peut-être, les *Péléshéta* des Peuples de la Mer — qui, vers 1200, paraissent avoir conquis la Crète. Sur une cornaline crétoise de la fin de l'époque mycénienne, un guerrier qui disparaît derrière son bouclier semi-cylindrique à visière est attaqué par un guerrier beaucoup plus grand que lui, équipé à la façon des Peuples de la Mer (fig. 18)¹. Le bouclier lui fait défaut, mais il devait être circulaire comme celui qui est représenté sur un relief de Prinia qui peut remonter au x^e siècle. On y voit un petit guerrier armé du grand pavois mycénien paraissant comme en suppliant auprès d'un guerrier casqué et cuirassé de métal et portant au bras la rondache de bronze². C'est comme le symbole de la prédominance, qui devient générale à cette époque, des peuples armés de la rondache de métal sur les peuples armés du pavois d'osier et de cuir.



Fig. 18.
Guerrier crétois
armé du
bouclier semi-
cylindrique
à visière.

Cette substitution ne s'est pas faite, d'ailleurs, d'un seul coup. Les monuments permettent d'en suivre les étapes. Sans entrer ici dans les détails de cette étude d'archéologie³, on peut rappeler que les monuments les plus purement my-

les boucliers semblables, paléo-étrusques, villanoviens et hallstattiens ont été faits par Halbherr et P. Orsi, *Museo Italiano*, II, à propos des fameux boucliers votifs trouvés dans la grotte de l'Ida. Voir aussi Martha, *L'Art Etrusque*, p. 101.

1) Reichel, *Homerische Waffen*², fig. 13.

2) Cf. Pernier, *Ausonia*, I, p. 189; Milani, *Italici ed Etruschi*, 1909, pl. XIV, f. 65.

3) Depuis que la première partie de ce travail a été écrite j'ai pu prendre connaissance de quatre dissertations nouvelles sur cette question du bouclier, dont aucune, d'ailleurs, n'épuise le sujet : Max Greger, *Schildformen und Schildschmuck bei den Griechen* (Erlangen, 1908); Ostern, *Ueber die Bewaffnung in Homers Ilias* (Tübingen, 1909); G. Lippold, *Griechische Schilde* (dans les *Münchener archaologische Studien dem Andenken A. Furtwaenglers gewidmet*, Munich, 1909) et le mémoire cité de W. Helbig, *Ein homerischer Rundschild* dans les *Oest. Jahreshfte* de 1909.

céniens, comme le poignard de la chasse aux lions (fig. 19) ¹ montrent déjà, à côté du vaste bouclier bilobé, un bouclier rectangulaire, probablement semi-cylindrique à la façon du futur *scutum* des légionnaires. Sur le vase non moins connu dit du *siège de la ville*, fragment d'argent ciselé qui provient de la quatrième tombe de l'Acropole de Mycènes, les guerriers qui défendent leur cité sont armés de ces boucliers semi-cylindriques tandis que, au-dessus d'eux, un bouclier bilobé domine la scène ² (fig. 20). Le bouclier semi-cylindrique se recourbe à la partie supérieure de façon probablement à mieux proté-

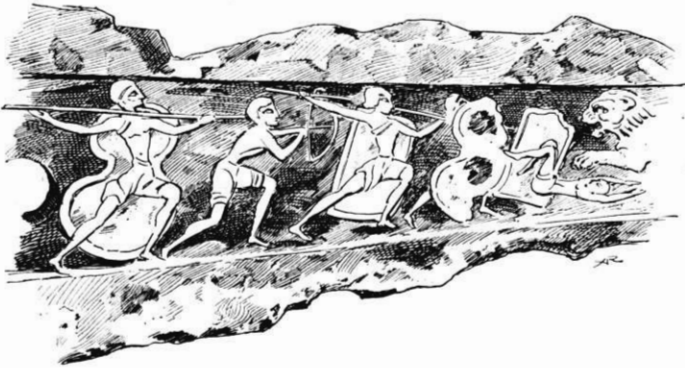


Fig. 19. — Boucliers mycéniens semi-cylindriques et bilobés.

ger le visage; parfois, un véritable redent carré, pareil à celui qu'on a signalé sur des boucliers syro-hétéens, lui est ajouté pour cet usage ³. Il est particulièrement net sur la cornaline reproduite figure 18. Sur un autre bijou mycénien, le bouclier est également très bombé; mais il forme une courbe aplatie en bas et en haut (fig. 21) ⁴. Les deux bou-

1) Souvent reproduit depuis la publication originale par Perrot, *Bull. Corr. Hell.* 1886, pl. II; *Histoire de l'Art*, VI, pl. 18.

2) Souvent reproduit depuis la publication originale dans l'Εφημ. ἀρχ. 1891, pl. II, 2; Perrot, VI, p. 774. Même bouclier semi-cylindrique sur un sceau de Knossos, *Annual*, IX, fig. 38.

3) Schliemann, *Mycènes*, n. 254; Schuchhardt, *Schliemanns Ausgrabungen*, fig. 201; Perrot, VIII, f. 423.

4) Schliemann, *Mycènes*, p. 254; Schuchhardt, fig. 231; Reichel, fig. 11; Perrot, VI, fig. 423.

cliers de la figure 22¹, dessinés d'après deux anneaux d'or de la quatrième tombe de l'Acropole et agrandis au quadruple,



Fig. 20. — Le bouclier bilobé dominant une scène de combat.

permettent de se rendre compte de ces deux types de boucliers mycéniens qui diffèrent également du bouclier bilobé et dont il aurait fallu tenir meilleur compte dans l'étude du bouclier homérique.



Fig. 21.
Guerrier mycénien armé du
grand bouclier bombé.

On admet généralement que c'est avec la transformation subie par l'Épopée en Ionie que le bouclier rond, l'*aspis*, a été introduit à côté du bouclier de hauteur d'homme soit bombé uniformément,

soit formé de deux orbes. Les remarques faites plus

1) Le bouclier rectangulaire se trouve sur le chalon d'une bague en or, Schliemann, *Mycènes*, p. 365 ; Perrot, VI, fig. 424 ; Reichel, fig. 11 ; le bouclier bombé sur la fig. 27. Je les ai dessinés d'après les originaux à Athènes (cf. Stais, *Antiquités Mycéniennes du Musée d'Athènes*, vitr. 12, no 34).

haut sur l'introduction dans le monde mycénien du bouclier rond permettent de faire remonter son apparition dans l'Épopée de l'époque de l'épanouissement de l'Ionie à celle

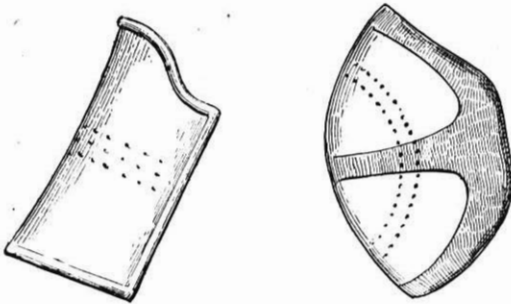


Fig. 22. — Le bouclier bombé et le bouclier semi-cylindrique à Mycènes.

des migrations achéo-éoliennes. En Grèce propre, à Mycènes même, on sait qu'il apparaît à la dernière période de la ville mycénienne, sur une fresque¹, sur une stèle peinte² et sur



Fig. 23. — Boucliers ronds échancrés du Vase des Guerriers de Mycènes.

deux vases³. A la même époque, on le retrouve sur un vase

1) 'Εφημ. ἀρχ. 1887, pl. XI; Perrot, VI, p. 555; Helbig, *op. cit.*, p. 44.

2) 'Εφημ. ἀρχ. 1896, pl. I.

3) Furtwaengler-Loeschcke, *Myk. Vasen*, pl. 41, n. 247; pl. 42-43.

de Tirynthe¹ qui nous occupera plus loin, et à Ménidi, sous forme de petits boucliers volifs en argile². Même dans ce petit groupe de monuments, des différences très nettes se présen-



Fig. 24. — Boucliers ovales du Vase des Guerriers de Mycènes.

tent : la rondache du fragment de Tirynthe s'agrandit sur un des côtés du vase des guerriers de Mycènes, mais s'échancre inférieurement en une section droite (fig. 23) ; sur l'autre côté

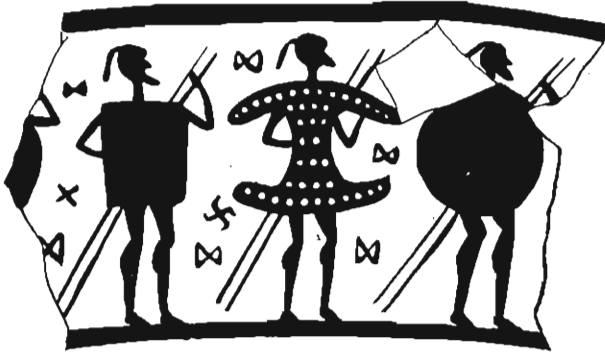


Fig. 25. — Les trois boucliers de l'époque du Dipylon.

du même vase (fig. 24) et sur la stèle peinte le bouclier s'agrandit encore et devient ovale. On se trouve donc dans une époque de transition qui se poursuit au début de la période

1) Schliemann, *Tirynthe*, pl. XIV ; Helbig, *op. cit.*, p. 45.

2) Wolters, *Jahrbuch*, XIV, 1799, p. 118 ; Helbig, *op. cit.*, p. 46.

suivante. Parmi les tessons qu'elle nous a laissés au Dipylon, il suffit de rappeler le fameux fragment reproduit ci-contre (fig. 25)¹ qui montre l'un derrière l'autre un bouclier rond, un bouclier échancré et un bouclier carré ; sur une scène de combat reproduite plus haut (fig. 9)² un guerrier à droite tend son bouclier rond dessiné de profil contre un guerrier au bouclier échancré. On sait, enfin, que le bouclier en forme de *pelté* est resté en usage en Béotie et en Thrace et l'on a vu que ce n'est qu'au III^e siècle que les Spartiates, les Arcadiens et les Achéens abandonnèrent leur bouclier du type de *l'itéa*. Mais le grand bouclier rond faisait partie, dès le VII^e siècle, de l'armement régulier de l'hoplite grec. C'est donc lui qu'Hérodote a incontestablement dans l'esprit quand il montre les jeunes Libyennes du lac Tritônis armées de la *πανοπλίη ἑλληνική*³. De quel bouclier se servaient-elles avant la colonisation grecque de Cyrène? Les pages précédentes permettent de penser à un bouclier léger en peau de chèvre, la *caetra*, qui a pu se dégager naturellement de l'égide portée par l'Athéna libyenne et par ses fidèles et prendre déjà la forme ronde sous l'influence des tribus qui, comme les Massaesyliens, paraissent apparentées ou alliées aux Peuples de la Mer. Quand Hérodote dit qu'il a lieu de croire que les jeunes Libyennes se servaient auparavant des armes égyptiennes, il ne cède pas seulement à ce qu'on a pu

1) *Ath. Mitt.* XVII, 1892, p. 245; Perrot, VII, p. 260; Reichel, fig. 25; Helbig, fig. 37.

2) J'ai oublié d'indiquer plus haut les références pour la figure 9, vase du Dipylon du Musée de Copenhague : Furtwaengler, *Arch. Zeitung*, LXII, 1885, pl. VIII; Perrot, VII, p. 179; Helbig, *op. cit.*, p. 55; Poulsen, *Dipylongraeber*, p. 126.

3) Voir plus haut, p. 80. Au VII^e s. Archiloque parle encore de son *sakos*, et Hybrias de son *laiseion* (*ap. Athen.*, XV, p. 685). Un lexicographe dans Bekker, *Anecdota*, 1096, p. 1096 qualifie le *σάκος* de crétois, ce qui se rapporte à la tradition de l'invention crétoise du bouclier. Quand au texte de Stéphane de Byzance, *Σακός, κώμη τῆς ἐν Λακεδαιμόνι (Μακεδονία) Πιερίας, ἀπὸ τοῦ ἔπλου ὅτι αὐτοὶ τοῦτο εἴβραντο*, je ne crois pas qu'on puisse lui attacher aucune valeur.

appeler son *égyptomanie*; il pense sans doute aussi à l'influence égyptienne en Cyrénaïque durant l'époque saïte et à l'analogie entre les déesses de Saïs et du lac Triton identifiées toutes deux à Athéna par les Grecs¹. Mais, quand Hérodote parle de l'origine égyptienne du bouclier, il ne s'inspire apparemment pas seulement de son désir de tout dériver d'Égypte; il paraît suivre une tradition qui aurait fait venir d'Égypte le bouclier rond de la Grèce classique.

*
**

Dans le passage qui nous occupe, Hérodote précise que le casque que portaient les jeunes Libyennes est le casque corinthien. Comme la Κορινθία κυνέη se distingue du Βοιωτιουργός κράνος, le bouclier de l'hoplite grec, lorsqu'on veut le distinguer du bouclier ovale, Λακωνικός θυρέος, est désigné sous le nom d'ἀσπίς Ἀργολική. Ce genre d'indications ne doit pas être négligé et les monuments cités de Mycènes et de Tirynthe attestent que ce n'est pas sans raison que les anciens plaçaient en Argolide l'apparition en Grèce du bouclier rond.

Des faits qui avaient dû les frapper davantage confirment cette tradition. Un bouclier sacré était conservé dans l'Héraion d'Argos et les jeux qui s'y livraient devaient aux boucliers qui en étaient le prix le nom d'ἀσπίς ἐν Ἀργεῖ (ou ἔξ Ἀργους) ὁ τ' ἐν Ἀργεῖ χαλκός ou ἄγων χαλκεῖος²; enfin, entre Argos et Tirynthe, s'élevait un monument très ancien de forme pyramidale; des boucliers argoliques y étaient sculptés: ἀσπίδας σχῆμα Ἀργολικὸς ἐπιεργασμένος³.

1) Peut-être pense-t-il aussi à des analogies toponymiques comme celle de l'île de *Phla*, qu'il place dans le lac Tritonis (IV, 178), avec celle de Philae. *Phla* serait aujourd'hui *Gezira nkhil Faraouin* « l'île des dattiers du Pharaon » dans le Chott el Djerid d'après Ch. Tissot qui identifie à ce lac le lac Tritônis (voir Ch. Tissot, *De Tritonide lacu*, Dijon, 1863, et *Bull. Corr. Hell.*, t. I, p. 268).

2) Voir *C. I. G.*, 234, 1068, 2810, 3208; Pindare, *Nem.*, X, 22; Plutarque, *Cleom.*, 17; Hesychius, ἄγων Χαλκεῖος; Zenobius, ἐν Ἀργεῖ ἀσπίς. Cf. Nilsson, *Griechische Feste religiöser Bedeutung*, 1907, p. 42-47.

3) Pausanias, II, 25, 7.

Pour expliquer ces faits, les anciens les avaient rattachés de diverses façons aux légendes des premiers rois d'Argos. Phoroneus était le chef de leur lignée en même temps qu'une sorte de *kulturheros* auquel la tradition argienne prêtait toutes les inventions qu'on attribuait ailleurs à Prométhée ou à Erechthée, aux Telchines ou aux Kourètes. Peut-être lui attribua-t-on également celle du bouclier; les textes qui nous restent le montrent seulement élevant le temple d'Héra, instituant en son honneur les premiers jeux et consacrant ses armes à la déesse¹. Après Phoroneus, le plus fameux des rois légendaires d'Argos était Danaos; on sait qu'on faisait de lui le frère d'Aigyptos, fils de Bélus et de l'Argienne Io et petit-fils de Neilos² et l'on verra plus bas l'importance de cette tradition. Devenu roi d'Argos, il avait consacré son bouclier dans le temple d'Héra³.

Le seul des fils d'Aigyptos épargnés par les Danaïdes, Lynkeus, était assis dans l'Héraïon quand son fils Abas vint lui annoncer la mort de Danaos. Dans sa joie, Lynkeus détacha du mur du temple le bouclier qu'y avait consacré Danaos et le donna à son fils. L'arme sacrée lui assura désormais la victoire. L'on racontait même que, quand Argos fut assailli après sa mort, il suffit de faire porter le bouclier à la tête des Argiens par un jeune homme : à sa vue les ennemis s'enfuirent épouvantés⁴.

Ces deux légendes présentent un intérêt tout particulier pour l'étude de l'hoplolâtrie : dans la première, il semble qu'on retrouve la trace de la transmission du pouvoir royal par celle d'un bouclier sacré comme elle a lieu chez les Hé-

1) Hygin, *Fab.* 274, 3.

2) Hérodote, II, 91 (cf. VII, 94; Isocr. X, 68; XII, 80; Platon, *Menex.* 2540, *F. H. G.*, II, 392; V, 56) fait de Lynkeus comme de Danaos des Égyptiens de Chemnis. Cf. Wiedemann, *Herodots zweiter Buch*, p. 417; Waser, *Arch. f. Religionsw.* II, 1899, p. 47-63.

3) Hygin, *Fab.* 170, 273.

4) Hygin, *Fab.* 170, 273; Ovide, *Met.* XV, 154. Voir les articles *Lynkeus* dans le *Lexikon* de Roscher et *Abas* dans la *Realencyklopädie* de Pauly-Wisowa.

raklides de Lydie avec la bipenne enlevée par Héraklès à la reine des Amazones; la transmission du pouvoir par la lance ou le sceptre est une forme du même rite à laquelle on s'est si bien habitué qu'on n'éprouve pas le besoin de l'expliquer¹. La deuxième légende se rattache d'une part à celles du *palladion*, le bouclier qui protège la ville sur laquelle il est tombé, le bouclier plein de la force divine et dont l'aspect seul foudroie. Il ressort, d'autre part, aux croyances qui amènent une armée à placer son espoir dans l'énergie magique de l'enseigne qui marche à sa tête, depuis le sanglier-enseigne gaulois et l'aigle romaine jusqu'au *labarum*². Le nom même du possesseur du bouclier merveilleux n'est pas moins intéressant. Abas, fondateur d'Abai en Phocide et d'une ville du même nom en Eubée, est l'éponyme des Abantes, une des peuplades éoliennes qui ont participé aux grandes migrations à en croire les traditions qui les montrent disputant aux Kourètes la plaine lélantienne et finissant par les chasser d'Eubée³; jetés au retour de la guerre de Troie sur la côte illyrienne, elle reçoit d'eux le nom d'*Abantia*; d'après Hérodote une partie de la population de l'Ionie était un reste des Abantes⁴ et, d'après Pausanias, ils s'étaient établis à Kos avec les Cariens et les Crétois d'Oinopion⁵. De la légende qui les faisait participer à la guerre de Troie vient sans doute la tradition qui permet à Virgile de montrer Enée consacrant le bouclier d'Abas à l'entrée du temple d'Actium⁶.

1) Voir le joli mémoire de Diels, *Der Scepter der Universität* (Berlin, 1904).

2) Pour le *palladium* voir l'article précédent; pour le culte des enseignes mon article *Signa* du *Dictionnaire des Antiquités*. C'est probablement dans le même temple que le bouclier, qu'étaient conservées les pierres semblables au béryl, qu'on recueillait dans l'Inachos et que l'on mettait en rapport avec la foudre, dont Zeus avait frappé le fleuve pour le punir de son astuce (Plutarque, *De Fluviis*, 17). La statue de Héra était solennellement baignée dans l'Inachos.

3) Strabon, X, 465.

4) Hérodote, I, 146.

5) Pausanias, VII, 4, 9. Voir Wilamowitz, *Herakles*, II, p. 93 et Dümmler dans la *Kyrene* de Studniczka, p. 199.

6) Virgile, *Æn.*, III, 286-8. Voir l'*excursus* IX du l. III de l'édition Lemaire. On estime généralement que ce n'est pas à Abas qu'Enée l'aurait enlevé mais

*Aere cavo clipeum, magni gestamen Abantis,
Postibus adversis figo, et rem carmine signo :
Æneas haec de Danais victoribus arma.*

C'est sans doute dans une autre version argienne de la guerre de Troie que se trouvait expliquée la tradition qui voit dans le bouclier de l'Héraion celui d'Euphorbos que Ménélas, après l'avoir pris sous Iliou, aurait consacré¹. Rencontrer Ménélas dans la capitale de son frère n'a rien d'étonnant. Quant à Euphorbos, il passe dans l'*Iliade* pour le chef de ces Dardiens dont les Ænéades paraissent avoir été la tribu royale. Les Abantes étaient leurs voisins en Thrace et Perse, dont on fit à Argos l'arrière petit-fils d'Abas, paraît avoir été le dieu de la guerre de leur tribu². *Perseus* « le destructeur » n'est sans doute qu'un vocable qu'on donnait à son arme, la *harpé*, adorée comme l'*akinakès* l'était chez les Scythes. Abas, l'homme au bouclier irrésistible, ne peut-il être de même une personnification du bouclier divin ?

Pour expliquer la pyramide argienne décorée de boucliers, Pausanias affirme que ce monument contenait les restes des guerriers tombés dans la bataille que les fils d'Abas, Akrisios et Proitos, s'étaient livrée pour la possession de son trône³. C'est, en effet, pendant cette guerre que les *aspides* ou *clipei* auraient été inventés⁴ et il convient de rappeler que Proitos

à un de ses descendants, peut-être le fils de l'Eubéen Canthus, l'un des Argonautes, qui portait sur l'Argo le bouclier de son père ou grand-père Abas suivant Valerius Flaccus, *Argon.*, VII, 453.

1) Ovide, *Met.* XV, 162; Pausanias, II, 17, 3.

2) J'adhère sur ce point aux idées de Tümpel, *Aithiopensagen* dans le XVI^e Supplementband du *Philologus*.

3) Pausanias, II, 25, 7.

4) Schol. Eurip. *Orest.* 965 : ἐν τῷ πολέμῳ τούτῳ πρῶτον ξυλίναις ἀσπίσιν ἐχρήσαντο Ἄργεῖοι. Si ξυλίναις n'est pas une erreur pour χαλκείαις, il s'explique parce que, le bouclier rond fait de cerces de bronze devait, pour les supporter, comprendre au dessous une rondache de bois, tandis que le grand bouclier mycénien en cuir n'avait besoin que d'une armature en osier ou en bois souple. Les deux autres textes ne contiennent pas la même indication : Apollodore, *Bibl.* II, 2, 1 (πολεμοῦντες εὖρον ἀσπίδας πρῶτοι) et Pline, *N. H.*, VII, 200 (*clypcos invenerunt Proetus et Acrisius inter se bellantes sive Chalcos Atha-*

reçut l'appui de son beau-père Iobatès, roi des Lyciens, qui auraient élevé pour lui les murs cyclopéens de Tirynthe¹ et chez qui Persée alla tuer la Chimère. Akrisios, d'autre part, paraît être, comme Abas, un ancien vocable de dieu guerrier transformé en roi légendaire du peuple qui l'adorait. Athéna, en effet, est adorée sous le nom d'*Akrisia* sur la Larissa d'Argos² et, dans la Larissa de Thessalie, Akrisios a son hérôon sur l'Acropole dans le sanctuaire d'Athéna³. Chalkodon, roi des Abantes en Eubée, transformé par les généalogistes en frère d'Akrisios, est apparemment une autre épithète d'une arme sacrée en bronze⁴ et c'est sans doute en raison du bronze dont était faite l'*aspis* qu'une autre tradition, recueillie par Pline⁵, attribue son invention à Chalkos, fils d'Athamas, héros éponyme des Athamanes comme Abas l'est des Abantes, et dont le royaume a passé de la plaine d'Halos en Phthiotide à celle d'Akraiphiai en Béotie, comme Argos elle-même est descendue de Thessalie en Péloponnèse. Frère ou neveu suivant les uns de Krétheus, Sisypheos et Salmoneus, suivant les autres de Talos, le géant de bronze crétois, de Mélas et Salagos, Athamas apparaît, dans la première version, comme fondateur de Téos; de Kos dans la deuxième⁶.

Les légendes que l'on vient de rappeler ont ce caractère commun qu'elles se laissent rapporter sans peine aux migra-

mantis filius). Les Argiens sont appelés λευκάσπιδες par Eschyle (*Sept.* 89), Sophocle (*Ant.* 106) et Euripide (*Phoen.* 1099) et Stace parle de leurs *clipei* comme étant de cuir (*Théb.* II, 91; *Ach.* I, 417).

1) Strabon, VIII, 373; Schol. Eurip. *Orest.* 965.

2) Héychius, s. v. Voir plus bas p. 106.

3) Clem. Alex. *Protr.* 39, p. 13; Pausanias, II, 16, 2; 23, 7; 25, 6; *Schol. Ap. Rhod.* IV, 1091.

4) Voir l'art. *Chalkodon* d'Escher dans le Pauly Wissowa.

5) Voir p. 95, n. 4 et cf. K. O. Müller, *Orchomenos*, p. 125. C'est à l'époque des Minyens — porteurs en Béotie de la culture égéenne — que doit remonter le merveilleux ouvrier Tychios d'Hylé, l'auteur de l'*heptaboëion sakos* d'Ajax, l'idéal du bouclier mycénien (cf. Fabricius, *Ath. Mitt.*, 1885, p. 66). En Eubée et à Kos, Chalkon paraît identifié à Chalkodon.

6) Bien que l'on distingue d'ordinaire Athamas, fils d'Aiolos, fondateur de Téos et Athamas, fils d'Oinopion, fondateur de Kos, je crois que la similitude de leurs légendes indique l'identité des deux personnages.

tions des Peuples de la Mer, ces migrations que les légendes se rattachant au cycle épique font autant revivre à nos yeux que les documents égyptiens. Rien ne rappelle mieux le récit de l'invasion maritime qu'eurent à repousser Merenptah ou Ramsès III que celle de l'incursion en Égypte des pirates Achéens de Crète racontée par Ulysse¹. Si les Achéens n'apparaissent que vers 1220 dans les annales égyptiennes, il est déjà question des Danaens et des Lyciens dans les documents de Tell Amarna (v. 1400) sous le nom de *Danaouna* et de *Loukou*. C'est par de tels faits qu'on peut entrevoir un fondement historique aux légendes de Danaos et d'Aigyptos. Danaos était censé venu d'Égypte ; le fils d'Aigyptos, Lynkeus, était l'ancêtre des rois d'Argos et les plus anciens boucliers ronds étaient sculptés sur un monument en forme de pyramide voisin d'Argos². Qu'y a-t-il d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'on ait fait venir d'Égypte le bouclier rond argolique introduit, en vérité, en Grèce par les peuplades du Nord, dont Achéens, Argiens, Danaens et Abantes faisaient partie ? La prépondérance prise par les Argiens qu'atteste l'*Iliade* et l'existence à l'*Héraion* d'Argos d'un bouclier sacré, *palladium* de leur cité, achèvent d'expliquer la tradition qui place à Argos l'invention du bouclier argolique.

La présence d'un bouclier rond dans le temple d'Héra et les jeux en l'honneur d'Héra où le vainqueur reçoit une réplique du bouclier sacré, — comme les jeunes Libyennes victo-

1) Aux rapprochements de ce genre indiqués par Victor Bérard, dans *Les Phéniciens et l'Odyssée*, ajoutez le brillant tableau des migrations achéennes tracé par Gilbert Murray, *The Rise of the greek Epic* (1908). Bien que l'auteur ait peut-être abusé des rapprochements suggérés par l'invasion normande, peu de livres donnent une image plus vivante et, sans doute, plus exacte, des conditions où s'est formée l'Épopée grecque. Pour la superposition des noms *Achaïoi*, *Argeïoi*, *Danaoi* dans l'Épopée, voir le mémoire que Al. della Seta a consacré à cette question, *Rendiconti dei Lincei*, 1907.

2) Rappelons encore qu'à Lerne près d'Argos, Athéna était adorée sous le vocable de Σαίτις dans un temple qu'aurait fondé Danaos (Paus. II, 36, 81). Les anciens voyaient naturellement dans cette Athéna *Saitis*, l'Athéna de Saïs (Neith, voir p. 78). Je la rapprocherais plutôt des *Savioi* ou *Saïoi*, prêtres « sau-teurs » du Dionysos thrace.

rieuses sont armées à l'image de la déesse qui préside à leurs combats, — ne doivent pas seulement s'expliquer parce que le bouclier tombé du ciel représente en quelque sorte celui qui agite les nuées et assure à la ville où il tombe la protection de la divinité qui manie son prototype céleste. Ce dieu est généralement Zeus ou Jupiter pour les Indo-Européens de la branche gréco-italique et si, dans ses fonctions guerrières, Athéna est à l'ordinaire son associée, sa sœur et épouse Héra peut aussi les partager avec lui. Ainsi, comme Zeus est *Hoplosmios* à Mantinée, l'on trouve Héra adorée à Elis sous le nom d'*Hoplosmia*¹ et le bouclier est l'*hoplon* par excellence. En Italie, Junon a mieux conservé ce caractère belliqueux. Comme *Juno Quiritis*, on l'adore armée du bouclier et de la lance dite *quiris* et, à Faléries, son temple, disposé comme l'*Héraion* d'Argos, comportait des jeux si semblables à ceux de l'ἄσπις ἐν Ἀργεῖ qu'on en concluait à l'origine argienne des *Junonicolae Falisci*². A Lanuvium, *Juno Sospita* rappelle l'Athéna à l'*aigis* : avec la peau de chèvre qui lui descend de la tête sur les épaules et son *scutulum*, bouclier de cuir — sans doute aussi en peau de chèvre — qui, même dans les monuments tardifs, conserve la forme du bouclier bilobé³, cette déesse-chèvre remonte à l'époque où les dieux n'avaient pas encore quitté la forme animale ni le séjour de la terre et de ses forêts pour s'anthropomorphiser au ciel. Le culte de l'*aigis* et de l'*itéa* appartient à cette première époque. Celui du bouclier rond de bronze apparaît à la deuxième avec les Indo-Européens, adorateurs des dieux célestes. Avec eux, ce culte prend un aspect nouveau. Rond, orné de cercles concentriques ou de raies partant du centre, le bouclier nordique évoque l'idée du soleil et passe bientôt pour son symbole. Le monument le plus connu du culte de ce bouclier-soleil est le

1) Tzetzes *ad Lycophr.*, 858.

2) Ovide, *Fast.* VI, 49; Denys d'Halicarnasse, I, 21 (55). Cf. Müller-Deecke, *Die Etrusker*, II, 44.

3) Voir les textes, les monnaies et la statue cités dans l'art. *Juno* du *Lexikon* de Roscher, 605-9.

grand disque de bronze doré orné d'incisions en spirales et dressé sur un char à six roues découvert dans l'île de Seeland¹.

L'évolution de ces symboles solaires durant l'âge du bronze et les débuts de l'âge de fer, de la Scandinavie à l'Adriatique et à l'Archipel, a été si bien retracée par M. Déchelette dans son récent mémoire sur *Le culte du soleil aux temps préhistoriques*² que je ne puis, en y renvoyant le

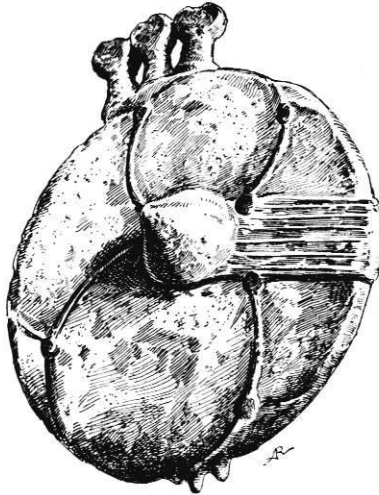


Fig. 26. — Bouclier bibolé sur la rondache d'un dieu sarde.

lecteur, ajouter ici que quelques documents nouveaux.

Le bouclier reproduit à la fig. 26³ appartient à un des

1) Publié, d'après Sophus Müller, par S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, III, p. 129. Cet auteur y voit un ex-voto jeté dans un marais pour servir d'adjuvant au soleil.

2) J. Déchelette, *Revue archéologique*, 1909 (tir. à part de 83 p.). Voir aussi un article de Montelius dans *Mannus*, 1909. Dans les ceinturons de bronze de l'Italie du Nord, Pigorini prend pour des boucliers (*Bull. di Paletnologia*, 1908, 117) les ornements circulaires où Déchelette (*Rev. arch.*, 1909, I, 348) voit des disques solaires.

3) Conservée au *Museo Kircheriano* et déjà reproduite par Caylus et par Mongez, cette statuette a été le mieux publiée dans une héliogravure de la *Gazette archéologique*, VII, pl. 24 (d'où Perrot-Chipiez, IV, fig. 57). La figure ci-jointe a été dessinée d'après une photographie que M. Pigorini, conservateur du *Kircheriano*, a eu l'obligeance de faire prendre à ma demande.

bronzes sardes les plus connus. Armé du casque à cornes et de la cuirasse collante à large ceinturon, de courtes grèves aux jambes, le personnage qu'il représente pourrait être considéré comme un guerrier s'il ne portait pas au dos deux anneaux dans lesquels paraît avoir passé le timon très allongé d'un petit chariot qui était suspendu ainsi un peu au-dessus du casque. Ce petit char incline à penser que c'est en présence du dieu-soleil des Sardes que nous nous trouvons. Comme l'Apollon grec et le Bélénius gaulois, ce dieu-soleil était conçu à l'image d'un archer céleste. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à trouver notre dieu sarde portant trois flèches à l'intérieur de sa rondache. Une particularité de cette rondache mérite de retenir l'attention. Sur sa surface se détachent, en assez fort relief, deux orbes, celui du haut un peu plus petit que celui du bas, qui se réunissent au centre sous un *umbo* très accentué qu'un réseau de lanières relie au bord du bouclier. Si l'on examine de près ces deux orbes on se rend compte qu'ils forment un ensemble que l'artiste avait voulu figurer simplement fixé sur la rondache. Cet ensemble est pourvu en effet de bords en rehaut comme s'il s'agissait d'une armature de bois et chaque orbe présente, sur ces bords, la tête de quatre clous qui le font adhérer à la rondache. La hauteur exceptionnelle de l'*umbo* doit peut-être s'expliquer aussi par la force nécessaire pour retenir sur le bouclier rond ce qu'il me semble qu'on ne peut tenir que pour une réduction du bouclier en forme de 8. Que le culte du bouclier ait existé en Sardaigne, c'est ce que rend probable un texte qui, parmi les signes avant-coureurs de l'invasion d'Hannibal, montre en Sardaigne deux boucliers ruisselant de sang¹. Les boucliers qui donnent ainsi cet augure, comme les *ancilia* qui présagent les malheurs à Rome en s'entrechoquant d'eux-mêmes, sont évidemment des boucliers sacrés², conservés et

1) Orose, IV, 16.

2) Que la Sicile ait connu une divinité au bouclier rond semblable à celle des Sardes et des Étrusques, on peut le supposer d'après la tradition qui fait de *Leukaspis* un des plus anciens rois indigènes de la Sicile (Diodore, IV, 23 ; Macrobe, X, 19).

observés dans un temple. Or, quelque obscure que soit encore la préhistoire de la Sardaigne¹, il semble certain qu'à une population méditerranéenne, d'affinités libyennes et de culture égéenne, se sont superposés les *Shardana*, apparentés ou, du moins, alliés aux Danaens, Achéens et Philistins que les documents égyptiens montrent confédérés avec eux. Tous les monuments attestent que les *Shardana* portaient le bouclier rond; il est probable, par contre, que leurs prédécesseurs se servaient du grand bouclier bilobé de la déesse libyenne Neith et des monuments égéens. Il me paraît donc permis de supposer que le bouclier qui nous occupe montre ce qui s'est passé en Sardaigne quand une population dont le dieu, comme les guerriers, portait le bouclier rond s'est superposée à une population ayant le culte et l'usage du bouclier bilobé : on a uni les deux objets sacrés en superposant le bouclier bilobé à la rondache, ainsi qu'on a vu plus haut la hache de guerre du peuple vaincu, gravée, comme amulette sur la rapière des vainqueurs.

C'est probablement un autre document de cette période de transition qu'il faut reconnaître sur le couvercle d'urne funéraire étrusque en argile, imitant la forme d'un casque reproduit à la figure 27². En Étrurie, de même qu'en Sardaigne, avant l'arrivée des *Toursha* armés du bouclier rond comme les *Shardana*, on adorait sans doute le grand bouclier, bilobé, cylindrique ou ovale, dont des spécimens ont persisté dans les *ancilia* des Saliens, le *scutum* des Samnites, le *thuréos* des Lucaniens. Nous avons déjà cité des documents qui attestent la persistance en Étrurie du culte du grand bouclier ovale (p. 214) à côté du bouclier rond (p. 224). Ce sont ces deux boucliers que montre le casque d'argile, incisés chacun sur une face. De ces associations et de ces substitutions, la Crète

1) Voir pour un exposé d'ensemble, *I problemi archeologici della Sardegna* de A. Taramelli (*Memnon*, II, 1908) aux conclusions duquel je me rallie en général.

2) D'après Milani, *Italici ed Etrusci*, 1909, pl. X, fig. 49 a. Voir aussi à la fig. 57 du même mémoire, *il reliquiario clipeato di Trestina*.

va nous fournir l'exemple le plus remarquable, exemple qui nous rendra compte en même temps du seul point de la notice de Stéphane de Byzance que nous n'ayons pas encore élucidé, la phrase qui montre qu'à côté de la tradition qui faisait

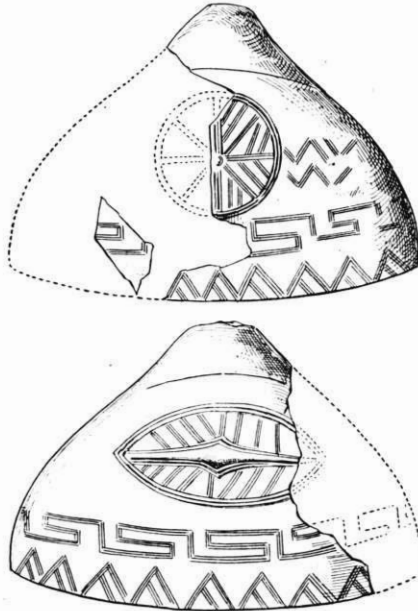


Fig. 27. — Urne funéraire étrusque en forme de casque avec bouclier rond et bouclier ovale.

d'Itanos l'inventeur du bouclier, une autre voyait en lui l'un des Kourètes, τῶν Κουρήτων ἑνος μεγάλος.

*
* *

Sans nous étendre sur la question complète des Kourètes, il faut analyser le passage capital que Strabon a consacré à cette question déjà débattue de son temps¹. Il commence par rejeter toutes les légendes qui font venir les Kourètes

¹) Strabon, X, 3. Tous les autres textes sur les Kourètes sont indiqués dans le volumineux article d'Immisch, *Kureten*, dans le *Lexicon* de Roscher.

d'Étolie, d'Acarnanie ou d'Eubée ou qui combinent diversement leur séjour en ces différentes régions. Toutes ces légendes ne sont dues qu'au désir des historiens locaux de montrer, chacun dans sa patrie, le séjour principal des Kourètes. En réalité, ces divers Kourètes n'ont probablement d'autre rapport entre eux que l'homonymie de leur nom, homonymie qui dérive de celle de leur fonction. « Comme les Satyres, les Silènes, les Bakchoi et les Tityres, les Kourètes ne sont, en effet, au dire des auteurs de *Krétika* et de *Phrygika*, que des génies ou des serviteurs des dieux (δαίμονας ἢ προσόλους θεῶν), auxquels est dévolu l'accomplissement de certains offices sacrés, les uns comportant des mystères (ἱεροουργίας... ταῖς μὲν μυστικαῖς), les autres relatifs, en Crète, à l'éducation (παιδοτροφίαν) de Zeus, en Phrygie et dans la région de l'Ida troyen aux rites orgiaques (ἄργασμὸς) de la Mère des Dieux ». Qu'on leur donne le nom de Kourètes, ou ceux de Korybantes¹, Kabires, Daktyles Idaiens ou Telchines, leur caractère essentiel (τύπος) ne change guère : « ce sont tous des êtres possédés de l'esprit divin (ἐνθουσιαστικῶς), pleins du délire bacchique (βκκχικῶς) et se livrant à des danses armées (ἐνοπλίῳ κινήσει) en agitant avec fracas cymbales, tambours et armes ; ils accompagnent tous ces offices sacrés en jouant de la flûte et en poussant des cris cadencés, tous rites qui présentent la plus étroite analogie avec ceux de Samothrace et de Lemnos ». Strabon s'étend ensuite sur le rôle que jouent dans ces cultes l'*enthousiasmos*, la *mantiké*, la *mousiké*, la *mystiké*. Ce sont ces mêmes éléments qui se retrouvent en Crète dans le culte de Zeus et ce sont les Kourètes qui les y auraient introduits.

« Ces Kourètes, poursuit le géographe, sont des jeunes gens qui se livrent en cadence à des danses armées dont on explique l'origine par le mythe de la naissance de Zeus. C'est le mythe, où l'on raconte que Kronos ayant l'habitude de

1) Ovide distingue les Kourètes des Korybantes parce que les premiers auraient frappé leurs boucliers, les seconds leurs casques (*Fast.* IV, 209), tradition que Kuiper, *Mnemosyne*, 1902, p. 288 explique par une étymologie de Korybante : κόρυν παίων.

dévorer ses enfants dès leur naissance et Rhéa s'efforçant de dissimuler les cris et d'assurer le salut de son fils, elle prit, pour l'aider dans cette tâche, les Kourètes. Ceux-ci, en battant leurs tambours et en produisant d'autres sons de ce genre et en entourant la déesse de leurs danses armées et bruyantes, parvinrent à épouvanter Kronos et à lui dérober son fils; ce serait, à ce que l'on rapporte, par des soins semblables qu'ils l'auraient élevé ». Là même où l'on ne voit pas dans les Kourètes les satellites de Zeus, les danses armées restent la partie essentielle de leur culte. Ainsi, la légende de Chalcis en fait « un *génos* né de la Terre qui se complait au bruit des flûtes, au choc des rapières, à des danses en rond où l'on frappe les boucliers ». Naturellement c'est à Chalcis, dont le nom semblait dériver de *χαλκός*, que l'invention des armes de bronze était particulièrement prêtée aux Kourètes¹.

Quelques déformations que des ouvrages postérieurs à tendance orphique, comme la *Κουρήτων Γένεσις* du Crétois Épiménide, aient fait subir aux traditions relatives aux Kourètes, il résulte du texte de Strabon qu'on a désigné sous ce nom, en Crète, une congrégation consacrée au culte de Zeus et le célébrant par des danses guerrières. On verra plus loin que ce corps sacerdotal subsistait à l'époque de Denys d'Halicarnasse et, en pleine époque impériale, on retrouve, parmi les grands prêtres d'Éphèse, un *Prôtokourès* dont le nom implique l'existence d'un collège de Kourètes. Peut-être ceux-ci étaient-ils associés à Éphèse aux prêtresses-abeilles, les *Mélessai*. Une Mélissa avait, en Crète, partagé avec la chèvre Amaltheia le soin de nourrir Zeus pendant que les Kourètes dansaient autour du dieu². On sait comment la légende expliquait ces danses : c'est par le choc de leurs boucliers que les premiers Kourètes avaient couvert les cris de Zeus enfant quand Kronos se fut aperçu de la ruse de Rhéa qui lui avait présenté, au lieu de son fils, une

1) Cf. Epaphroditos dans Steph. Byz. s. v. *Αἰθήρες*; Nonnos, *Dion.*, XIII, 154-8.

2) Cf. A. J.-Reinach, *Rev. Hist. des Religions*, 1909, II, p. 227. Peut-être maniaient-ils plutôt la hache comme les prêtresses descendant des Amazones.

pierre emmaillotée. Les faits passés en revue nous autorisent à ne voir dans ces traditions que la transposition mythique de rites très anciens : dans la grotte de l'Ida, une pierre sacrée était conservée couverte de bandelettes comme l'*omphalos* de Delphes; on croyait qu'elle était tombée du ciel et qu'en elle, était incluse une partie de la force qui se manifestait dans les orages et les éclairs. Son nom de *baitulos* vient sans doute de la peau de chèvre sur laquelle elle était placée ou dans laquelle elle était enveloppée¹; son autre nom, *diskos*, lui venait probablement de sa forme arrondie², et l'on peut se demander si le fameux moule de Siteia³, où l'on voit des prêtresses agitant des bipennes autour d'un grand disque, ne représente pas une danse sacrée autour de ce symbole du Zeus crétois. En tout cas, en imitant aussi bien que possible le bruit du tonnerre, surtout par l'entrechoquement de leurs boucliers, ses prêtres pensaient à la fois propitier la force contenue dans la pierre céleste et se l'assimiler. Ainsi leurs boucliers se chargeaient en quelque sorte de la force divine et devenaient, comme les *ancilia* des Saliens, capables de manifester ses volontés. Ils semblent avoir joué un rôle dans les mystères auxquels présidaient les Kourètes, mystères dans lesquels on sacrifiait à Kronos des petits enfants pour apaiser son ressentiment⁴

1) Voir à l'art. précédent. Le nom et le type des monnaies de la ville crétoise de Malla ont été aussi expliqués par le culte d'une pierre à foudre enveloppée dans une peau, *μεγαλλόμενος λίθος*. Cf. Svoronos, *Numismatique de la Crète*, s. v.

2) *Schol. ad Lycophr.* 391 : Δίσκος· ὁ λίθος ὁ δοθεὶς τῷ Κρόνῳ, ὄθεν καὶ Δίσκος ὁ Ζεὺς.

3) Reproduit notamment par Déchelette, *op. cit.* (*Rev. Arch.*, 1909, 1, p. 217).

4) Istros dans les *FHG*, I, 424, 47. Les sacrifices sont attribués aux Lyktiens en particulier par Antikleidès dans Clément d'Alexandrie, *Protr.*, III, p. 12, 34 et aux Crétois en général par Athanase, *Adv. gent.*, p. 21 C. Peut-être l'enfant sacrifié recevait-il le nom du bouclier sacré dont les adorateurs croyaient par là s'assimiler la force : du moins, lorsqu'on voit Itys ou Itylos que sa mère Prokné, une forme locrienne d'Athéna, avait tué avec le bronze (Χάλκῳ κτείνε) pour le faire dévorer à son père, le roi des Thraces de Daulis,

et où l'initié était purifié par une pierre à foudre¹.

Le nom sacré de la grotte de l'Ida, où ces mystères se célébraient paraît avoir été *Arkeision*, nom qu'on ne peut s'empêcher de mettre en rapport avec *Akrisias*, le nom que les Phrygiens donnaient à Kronos, et avec le Zeus *Akrisios* qu'on a vu adoré en Thessalie et à Argos. Autour de la Rhéa phrygienne et de son parèdre, les Korybantes entrechoquaient leurs boucliers comme les Kourètes en Crète, et l'on a vu qu'Akrisios passait à Argos pour le fondateur des jeux de l'*aspis* en l'honneur d'Héra. Le nom de la montagne elle-même *Ida*, d'où celui d'*Idaion antron* donné à la grotte, est peut-être en rapport avec celui d'*Eidoméné*, fille d'Akrisios et avec celui d'*Idoméneus*, fils de Minos; et tous ces noms doivent être rapprochés de celui du saule, ἰδέη ou ἰδέα. Or, devant la grotte de l'Ida, s'élevait précisément un saule impérissable². Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'un des Kourètes se soit appelé *Itanos* et que, les premiers boucliers étant faits en bois de saule, c'est à lui que l'invention en ait été attribuée. Parmi les noms des Kourètes que de rares textes nous font connaître, deux sont, comme *Itanos*, les noms de villes crétoises dont ils seraient les fondateurs, *Biennos* et *Dôros* (Éleutherna)³. Ces noms ne nous apprennent rien; il en est autrement de ceux qu'une

Téreus, hypostase du dieu à la bipenne, ne peut-on croire que cette légende conserve le souvenir d'un rite de diasparagmos pratiqué par les fidèles d'*Itanos*.

1) Porphyre montre Pythagore purifié dans la grotte de l'Ida τῆ κεραυνίχ λέθῳ (*Vita Pyth.*, 17, p. 25 Nauck).

2) Pline, XVI, 46. Théophraste lui donne le nom particulier au saule argenté, αἰγυειρός (*Hist. Plant.*, III, 3, 4). Rappelons aussi que c'est en saules pleureurs que se seraient transformées les Héliades, sœurs de Phaéton, et qu'un saule sacré se trouvait dans le sanctuaire d'Héra à Samos (Paus. VII, 4, 4; VIII, 23, 4), sanctuaire dont la statue aurait été apporté d'Argos par les Argonautes (Athénée, XV, 12). Sur la vénération dont le saule est l'objet, cf. A. de Gubernatis, *Mythologie des Plantes*, II, p. 337. Sur *ida* comme désignation du bois en général chez les Lyciens et les Cariens, cf. Fick, *Hattiden und Danubier*, 1909, p. 11.

3) Stéphane de Byzance, s. v. Ἰάωρος, forme invraisemblable, doit apparemment être corrigée en *Dôros* qu'on retrouve en Carie et au pied du Carmel.

glose¹ prête aux Kourètes débarqués de Crète en Carie : Labrandos, Panamaros et Spalaxos. Les trois noms sont des vocables du Zeus carien, le grand dieu de la bipenne, et deux de ces noms sont manifestement tirés de ceux de la hache double, *pélékus* et *labrys*. Leurs frères de Samothrace portaient trois noms qui se rapportent également à la hache, *axiné*, et à *kadmos*², lance ou bouclier, Kadmilos, Axiokersos et Axiokersa; leurs frères de Phrygie, plus connus sous le nom de Daktyles, portent des noms qui montrent en eux les premiers forgerons, Kelmis et Damnameneus.

C'est sans doute avec le développement de la métallurgie et des armes de fer, à la fin du II^e millénaire, que les prêtres du Zeus foudroyant se transformèrent en héros-forgerons. En même temps que l'on imagine que sa foudre a été forgée, son bouclier n'apparaît plus comme l'*aigis*, la peau de chèvre primitive, ou l'*itéa*, le grand pavois en planches de saule. Il devient une rondache. Encore en saule tressé au bras des cavaliers du relief de Prinia³, celle-ci ne se fait plus bientôt qu'en bronze et les fameux boucliers trouvés dans la grotte de l'Ida, qui peuvent remonter au VII^e siècle, montrent l'aboutissement d'une transformation qui a dû commencer quatre siècles plus tôt avec l'arrivée des Achéens. Cette transformation a retenti sur les armes des Kourètes comme sur celles de leur dieu. Ils passèrent bientôt pour les inventeurs des plaisirs de la chasse et des danses militaires. Diodore⁴ leur attribue expressément l'invention de l'arc, du casque et de l'épée et Servius ajoute : *scuta aerea gestare Curetes primi invenerunt*⁵.

1) *Etymol. Magnum*, s. Εἰδωνος (le fleuve carien où auraient débarqué les Kourètes).

2) Sur *Kadmos*, voir *Rev. Hist. Rel.*, 1909, II, p. 339. Je rappelle que *Hermès Kadmilos* a été rapproché des *Camilli* romains, jeunes garçons consacrés qui portent le bouclier ovale, et les *Salii* des *Sauadaï* compagnons du dionysos *Sauazias* (*Sabazios*) ou d'un *Hermès Salios* (σεύειν = σαλεύειν, *salire*, sauter).

3) C'est ainsi du moins que j'expliquerais le quadrillage visible sur ces rondaches; Fernier, *Bollettino d'Arte*, 1907, p. 441; Milani, *op. cit.*, fig. 94.

4) Diodore, V, 66.

5) Servius, *Georg.* IV, 150. Les Kourètes sont qualifiés souvent de *Χαλκασπίδες* et Silius Italicus parle de *aerisonis Curetum advectus ab antris* (II, 92).

Parmi les monuments que l'on peut, je crois, rapporter aux danses des Kourètes, à l'époque égéenne, les fig. 5 et 6



Fig. 28. — Danse lente autour des boucliers-fétiches.

nous ont montré le dieu adoré sous forme du grand bouclier bilobé. Sur cette intaille et sur cette fresque de Mycènes, comme sur le moule de Siteia qui représente une scène semblable, ce sont des prêtresses qui entourent le fétiche et l'on doit croire que les Kourètes ont été ou précédés ou accompagnés par des prêtresses.

On les a vus associés aux Amazones à Éphèse comme on trouve les *Saliae virgines* à côté des *Salii* et les *Camillae* à côté des *Camilli*. Ce sont encore des femmes qui paraissent procéder à une danse lente autour des boucliers bilobés sur la fig. 28¹,



Fig. 29. — Danse violente autour d'un bétyle sur un anneau de Phaistos.

à une danse violente autour de la pierre sacrée elle-même sur la fig. 29². Mais ce sont des hommes pourvus du bonnet conique à *apex*, de la lance et du bouclier échancré, — l'armement caractéristique des Saliens — qui marchent en procession sur le fragment d'empreinte trouvé à Knossos (fig. 30)³.

1) Milani, *op. cit.*, fig. 56.

2) Milani, *op. cit.*, fig. 54 (d'après les *Monumenti*, XIV, fig. 50). J'inclinerais à voir un bouclier ovale dans l'objet qui se trouve derrière l'oiseau.

3) Milani, *Stuti e Materiali*, III, fig. 355 (d'après *Annual*, 1903, fig. 38).

Quatre ou cinq siècles après la date probable de cette empreinte le bouclier des prêtres du Zeus guerrier s'est profondément modifié. Le bouclier bilobé prend la forme de la *pelté* sur un vase du Dipylon déjà allégué (fig. 9) qui me paraît reproduire le combat simulé de deux *pyrrhichistes*¹ (fig. 31). Le bouclier rond s'était déjà introduit et c'est ce bouclier que semblent frapper de leurs lances en tournant autour d'une pierre sacrée les prêtres-guerriers, vêtus d'une peau de panthère, du tesson bien connu de Tirynthe (fig. 32). Je croirais volontiers que l'artiste a voulu figurer les Kourètes crétois entrecho-



Fig. 30. — Kourètes en procession sur un sceau de Knossos.

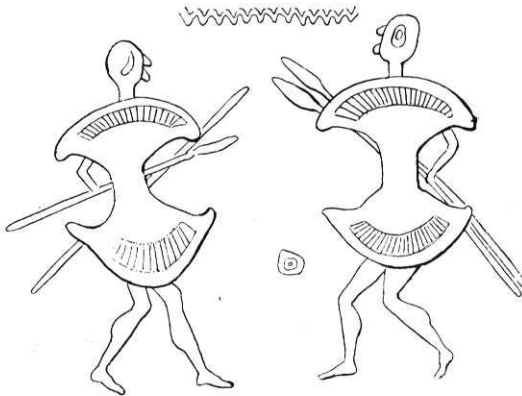


Fig. 31. — Kourètes ou *pyrrhichistes*.

quant leurs armes devant le bétyle de Zeus. Ce serait

1) Cf. plus haut, p. 215, n. 2. Les Kourètes passaient précisément pour les inventeurs de la *πυρρική*, la pyrrhique crétoise (Callimaque, *in Jov.* 52 ; *in Dian.* 240). Préparant une étude sur les danses guerrières et le rôle du culte des armes dans l'origine des grands jeux de la Grèce, je n'insiste pas ici sur ce point. Je rappelle seulement que Furtwaengler (*Arch. Zeitsch.*, 1885, p. 137) a reconnu des *pyrrhichistes* dans ces guerriers et les a comparés avec d'autres figurations de guerriers dansant autour d'un *tropaion* (cf. Balheimer, *Jahrbuch* 1909, *Anzeiger*, p. 23).

encore un Kourète que représenteraient deux reliefs crétois ; le relief de Prinia déjà cité où un personnage apparaît en adoration ou en supplication devant un personnage énorme dont le bouclier rond touche à peine la tête du suppliant ; un relief de Praisos contemporain du tesson de Tirynthe (fig. 33).

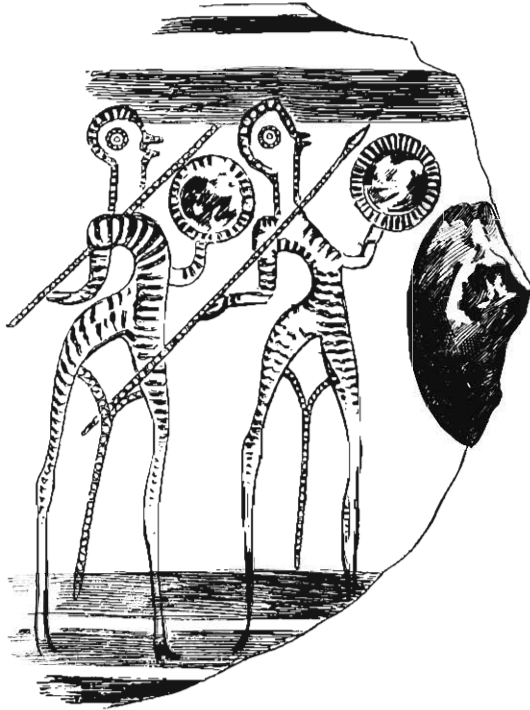


Fig. 32. — Kourètes frappant leurs boucliers devant la pierre sacrée de Zeus.

Sur ce relief¹ trouvé près du temple de Zeus Diktéen, le personnage tient à la main un sceptre flexible plutôt qu'une lance et l'on sait que l'arme des Saliens est parfois qualifiée de *virga* ; une tête de bœuf paraît indiquée sur un bouclier et l'on sait aussi que c'est en une peau de bœuf que paraît avoir consisté le *Dioskôdion* qui purifiait

1) Milani, *op. cit.*, fig. 30.

les fidèles auprès des pierres sacrées de Zeus¹. C'est probablement un Kourète ou un Korybante étrusque qu'il faut reconnaître dans un petit bronze de Vetulonia qui porte le même bouclier rond orné de cercles centrés (fig. 34)².

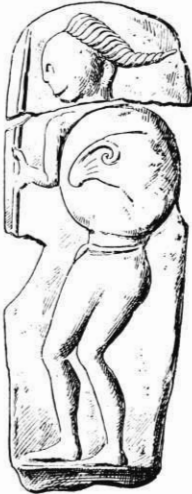


Fig. 33. — Kourète de Praisos près de l'Autre de Zeus Diktéen.

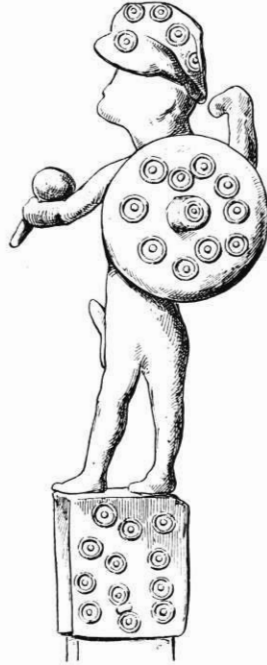


Fig. 34. — Kourète ou Korybante étrusque.

Tandis que chez les Sardes et les Étrusques, à Faléries et à Argos, le bouclier rond triomphait dans le culte, chez la *Juno Sospita* de Lanuvium et chez la *Quiritis* des Saliens de Rome³ — la forme mycénienne restait en usage⁴. Plutarque qualifie de *πέλαται*⁵ le

1) Milani *op. cit.*, fig. 25 et 25 a. Un autre *Korybante itifallico* brandissant la rondache, d'une tombe *a pozzo* de Vetulonia, est reproduit par Milani, fig. 19.

2) Ne doit-on pas voir dans la sardoine de Vaphio, n° 1781 (Musée d'Athènes, *Catal. des Ant. mycéniennes*) deux cornes de bélier s'élevant de part et d'autre d'un casque conique à *apex*, orné de dents de sanglier comme celui des Saliens? (Cf. Milani, *Studi*, III, p. 13).

3) On sait que des Saliens existaient aussi à Albe, Tibur et Tusculum, par conséquent dans tout le Latium sans doute.

4) Voir pour ce qui concerne les Saliens le mémoire de W. Helbig, *Sur les attributs des Saliens* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1905.

5) Plutarque, *Numa*, 13 : ὡς πέλαται.

bouclier des Saliens et Denys, en lui donnant le même nom, le décrit tel qu'on le voit sur les gemmes et monnaies qui représentent les *ancilia* (fig. 4), de contour ovale avec une échancrure au milieu de chaque long côté, « tel qu'en portent, à ce qu'on dit, chez les Grecs, ceux qui célèbrent les mystères des Kourètes¹ ».

Bien que les monuments de l'époque archaïque que nous avons cru pouvoir rapporter aux Kourètes les montrent armés du bouclier rond, bien que les monuments postérieurs de l'époque classique, qui les représentent dansant autour de Zeus enfant, paraissent leur prêter indifféremment le bouclier rond, le bouclier ovale ou le bouclier hexagonal, la notice de Denys doit conserver toute sa valeur. Elle n'atteste pas seulement que les mystères des Kourètes continuaient à être célébrés à son époque; elle montre aussi que, pour ces mystères eux-mêmes, on persistait à se servir du vieux bouclier mycénien comme les Saliens à Rome portaient toujours l'*ancile*.

*
*
*

Ainsi, le bouclier primitif qui, en raison du bois de saule dont il était fait, s'était personnifié en Itanos, ne figurait plus, dans la Grèce classique, que dans les mystères des Kourètes crétois au nombre desquels Itanos avait été reçu. Bientôt avec l'arrivée des Achéens, le métal qui ne faisait d'abord qu'orner le bouclier en bois de saule, le recouvrit tout entier en le réduisant aux dimensions d'une rondache. C'est alors que les Kourètes passèrent pour les premiers métallurges et que le génie de l'*itéa* devint l'inventeur du bouclier de bronze après avoir été celui du pavois en bois et en cuir. Mais si, en Grèce, ce pavois mycénien ne figurait plus que dans les rites des Kourètes, dans le Latium, il n'avait pas seulement

1) Denys, II, 20, 6 : τῆ δὲ εὐωνύμῳ κατέχει πέλιτην Θρακίαν ἣ δ' ἐστὶ ῥομβοειδὲς θυρεῶν στενωτέρας ἔχοντι τὰς λαγόνας ἐμφορῆς, οἷας λέγονται φέρειν οἱ τὰ Κουρήτων παρ' Ἑλλήσιν ἱερά.

persisté entre les mains du collègue des Saliens. *L'ancile* de la Rome primitive, longtemps éclipsé par le *clipeus* étrusque identique à l'*aspis* dont on plaçait l'invention à Argos, reparaisait, au III^e siècle, dans l'armement de la légion romaine sous la forme du *scutum* emprunté aux Samnites, puis, dans l'infanterie légère, sous la forme moins lourde des *parmae bruttianaë*. Ainsi, tandis que l'invention du bouclier était attribuée en Grèce à l'ensemble des Kourètes et particulièrement à Itanos dans des traditions que les Achéo-Éoliens purent apporter, dès le X^e siècle, sur les côtes italiennes, le *scutum* était, à Rome, d'origine samnite. La tradition de l'origine argienne était trop étroitement liée au bouclier de forme circulaire, dit *argolique*, pour qu'on pût songer à l'appliquer au *scutum*. Au contraire, l'obscurité que la légende d'Itanos devait à sa haute antiquité, son nom même qui rappelait des formes sabelliennes, le rapprochement fait de bonne heure entre les Saliens et les Kourètes, tout facilitait le compromis : dans l'heurématologie gréco-romaine Itanos le Samnite passa désormais pour l'inventeur du bouclier.



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI^e

HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLICATIONS RÉCENTES

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES. — Tome XXI.

LE T'AI CHAN

ESSAI DE MONOGRAPHIE D'UN CULTE CHINOIS

Appendice : Le dieu du sol dans la Chine antique

PAR

Édouard Chavannes

MEMBRE DE L'INSTITUT

Un volume in-8, illustré et accompagné de planches. 20 fr.

LES LEÇONS DE ST-JEAN D'ACRE, par ABD-OUL-BÉHA, recueillies par Laure CLIFFORD BARNEY. Traduit du persan par Hipp. DREYFUS. In-8 écu. 4 fr.

ESSAIS SUR LA THÉOLOGIE D'IRÉNÉE. Étude d'histoire des dogmes. Par P. BEUZART. In-8 4 fr.

ESSAI SUR LE BÉHAÏSME, son histoire, sa portée sociale. Par Hipp. DREYFUS. In-16 2 fr. 50

L'ÊTRE ET LE CONNAITRE. Par H. ESPINASSET. In-8 7 fr. 50

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU Gnosticisme au II^e et au III^e siècles, par Eug. de FAYE. In-8 4 fr. »

LA THÉORIE D'IBN ROCHD (AVERROËS) sur les rapports de la religion et de la philosophie, par L. GAUTHIER. In-8 5 fr. »

L'ISLAMISME, par O. HOUDAS. In-18 3 fr. 50

DES PHÉNOMÈNES DITS MYSTÈRES, observés au point de vue psychologique et subjectif. Par Raoul de LA GRASSERIE. In-12 3 fr. »

LA FORMATION RELIGIEUSE DE L'INDE CONTEMPORAINE, par Sylvain Lévi. In-18. 4 fr. 50

MYTHOLOGIE ET RELIGION DES GERMAINS, par S. REINACH. In-18. 1 fr. 50

LES ASURAS dans la religion védique, par M. T. SEGERSTEDT. In-8. 2 fr. 50

HEBRAËO-PHÉNICIENS et Judéo-Berbères. Introduction à l'histoire des Juifs et du Judaïsme en Afrique, par N. SLOUSCH. In-8. 12 fr. »

TOTÉMISME ET MÉTHODE COMPARATIVE, par Van GENNEP. In-8. 1 fr. »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE (VI^e)

HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLICATIONS RÉCENTES

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Tome XXXIII.

LES PHASES SUCCESSIVES

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

par JEAN RÉVILLE

Un volume in-18..... 3 fr. 50

LES ORIGINES DE L'EUCCHARISTIE

(Messe — Sainte Cène)

par Jean RÉVILLE

Un volume in-8. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES HAUTES ÉTUDES

(Section des sciences religieuses)

Tome XXI

PROLÉGOMÈNES A L'ÉTUDE DE LA RELIGION ÉGYPTIENNE

Essai sur la mythologie de l'Égypte

Par E. Amélineau.

In-8 15 fr.

Tome XXII

L'ÉVANGILE DE MARC

et ses rapports avec ceux de Mathieu et de Luc.

Essai d'une introduction critique à l'étude du second évangile

Par Maurice Goguel.

In-8. 6 fr.

Tome XXIII

ÉTUDE SUR LES ORIGINES DES ÉGLISES DE L'ÂGE APOSTOLIQUE

Par Eugène de Faye.

In-8. 6 fr.

ÉTUDE SUR LES « GESTA MARTYRUM » ROMAINS

TOME IV

LE NÉO-MANICHÉISME ET LA LÉGENDE CHRÉTIENNE

Par Albert DUFOURCO, Professeur à l'Université de Bordeaux

In-8, accompagné d'une reproduction photographique du *Décret Gélasien*. 16 fr.

CULTES, MYTHES ET RELIGIONS

par SALOMON REINACH de l'Institut ;

3 volumes in-8..... 22 fr. 50

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

Études sur la préhistoire et l'histoire jusqu'à la fin de l'Empire macédonien

par J. de MORGAN

Un volume in-8, de 600 pages, avec 77 cartes et 50 figures dans le texte.. 15 fr.

Angers. — Imprimerie A. BURDIN et C^{ie}, 4, rue Garnier.